



Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE

DE LA MAISON ROYALE

DE FRANCE.

à l'usage de l'École Polytechnique

1826

9

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. LXXII. PART I. 1942

NEW YORK

THE ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE OF AMERICA
1215 AVENUE OF THE AMERICAS
NEW YORK 10020

FRONTISPICE .



Grandeur d'ame de Hugues - Capet.

Page 1^{ère}

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DE LA MAISON ROYALE
DE FRANCE,

ou

Belles Actions, Traits de courage, de magnanimité, de vertu, de bonté et d'affabilité ; Paroles de grandeur, Bons Mots et Réparties ingénieuses des Princes et Princesses de la Maison Royale de France.

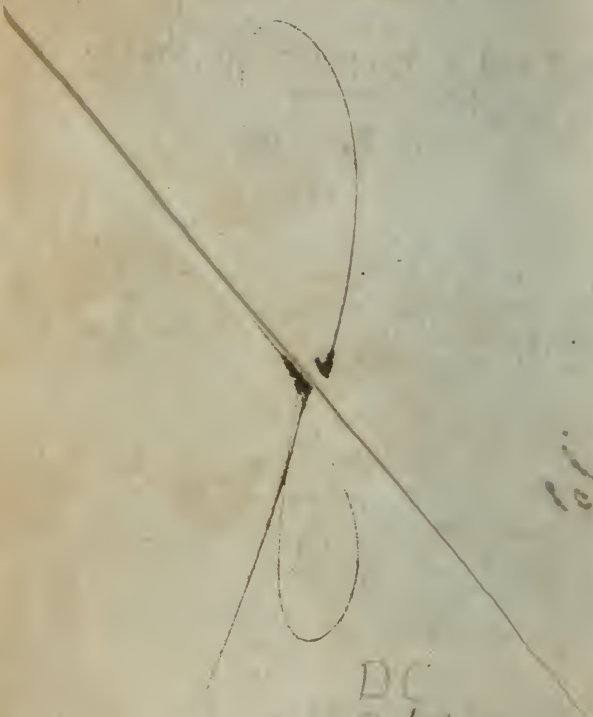
PAR M.-H. LEMAIRE.



PARIS,
BELIN-LE PRIEUR, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, n° 55.

1821.





101

DC
36.1

1721
Coll spec.

PRÉFACE.

CE Livre n'est qu'un Recueil où nous nous sommes souvent contenté d'abrégé l'Histoire : nous ne prétendons non plus en tirer aucune vanité ; si nous y avons attaché notre nom , c'est à cause de la dignité du sujet , et par forme d'hommage envers les mortels augustes qui y figurent.

Il aura une utilité réelle , celle d'inspirer une juste considération pour la famille illustre qui préside aux destinées de la France ; de cette considération seulement peut naître entre les simples citoyens et les chefs du gouvernement l'accord parfait d'où dépend en ce moment le salut de notre patrie , que nous avons vue tant de fois , depuis peu d'années , sur le penchant de sa ruine. Combien d'hommes , et sur-tout de jeunes gens de notre temps , ne connaissent la Maison.

Royale de France que par les calomnies de toute espèce qui ont été déversées sur elle pendant les désordres de la révolution ! C'est cependant de cette Maison que sont sortis les Princes les plus magnanimes, les plus valeureux, les plus amis du peuple et les plus instruits de l'Europe. Si les occupations ou la fortune des personnes dont nous parlions tout-à-l'heure ne leur permettent pas d'en chercher la preuve dans ces annales volumineuses qui, entre mille autres choses, contiennent les faits glorieux à notre nation et à ses nobles guides, elles la trouveront dans cet Ouvrage, rédigé avec autant de soin que de zèle. Assez étendu encore, il ne renferme rien qui ne soit de la plus grande authenticité : les matériaux abondaient ; aurions-nous pu songer à ajouter, quand nous possédions déjà trop, eu égard au cadre pour lequel nous travaillions ?

BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE

DE LA MAISON ROYALE

DE FRANCE.

Magnanimité de Hugues-Capet.

L'AUGUSTE maison qui occupe aujourd'hui le trône de France , dans la personne de S. M. Louis XVIII , le trente-quatrième roi de sa race , a eu pour chef couronné Hugues-Capet , qui fut proclamé à Noyon , en 987. Ce prince était précédemment comte de Paris et d'Anjou. En cette qualité il avait rendu à la nation le service de repousser une armée allemande , qui , après différens succès , était venue camper jusque sur les hauteurs de Montmartre. Dans l'année 987 le trône vint à vaquer , l'héritier éloigné de ce trône étant tombé , à l'égard de l'empereur d'Allemagne , dans un état

de vasselage qui le rendait indigne et incapable de porter la couronne de France. Les chefs de notre nation , toujours reconnaissante , et jalouse de maintenir son indépendance , choisirent parmi eux , pour souche d'une nouvelle maison royale , le vainqueur des Allemands, Hugues, célèbre par son courage et par toutes les autres qualités qui peuvent faire espérer de trouver dans un prince un grand roi. Comme son père , Hugues-le-Grand , qui , duc des Français , avait été leur gloire , notre Hugues avait reçu , à cause de la grandeur et de la force de son génie , le surnom de *Capet* , qui signifiait *homme de tête*. Il descendait de Childebrand , frère de Charles-Martel , par Robert-le-Fort , marquis de Neustrie , qui avait défendu glorieusement la frontière contre les Bretons et les Normands , et était mort sur le champ de bataille dans un dernier combat où il mettait l'ennemi en fuite. Hugues-Capet , parvenu au trône , réalisa toutes les espérances qui le lui avaient fait offrir : il sauva le royaume du joug des étrangers , et le rendit aussi florissant qu'il pouvait l'être alors. La plus

belle action de sa vie est un trait de cette vertu vraiment royale, qui commande l'oubli des injures, et que nous voyons briller chez nos princes actuels. Quand il eut triomphé de tous ceux qui avaient tenté de lui disputer la couronne, plusieurs guerriers de son parti lui offrirent d'aller immoler les vaincus à sa sûreté ; Hugues-Capet refusant cette horrible marque de dévouement, leur adressa ces paroles sublimes : *Ce n'est pas au roi de France à venger les inimitiés des comtes de Paris et d'Anjou.*

~~~~~

*Tel père, tel fils.*

Le roi Robert, fils de Hugues-Capet, ne se montra pas moins grand que le Prince illustre qui lui avait donné le jour. Douze scélérats avaient formé le dessein de l'assassiner : on se saisit d'eux, et ils allaient être condamnés à la peine capitale. Robert les fit communier, et dit ensuite *qu'il leur accordait leur grâce, parce qu'il ne pou-*

*vait se résoudre à faire mourir ceux que Jésus-Christ venait de recevoir à sa table.*



### *Courage de Louis VI.*

Louis VI, le premier homme de son conseil par son génie, était encore le premier soldat de son armée par sa valeur. Combat-  
tant en héros à la bataille de Brenneville, pour arracher la victoire aux Anglais, il se trouva bientôt entouré par un grand nombre d'entre eux qui cherchaient à le faire prisonnier. Le plus hardi saisit la bride de son cheval, et en essayant de l'entraîner, se mit à crier avec une joie insultante : *Le roi est pris ! — Ne sais-tu pas*, répondit, sans s'étonner, le prince français, *qu'on ne prend jamais le roi au jeu des échecs ?* et il tua l'Anglais d'un coup d'épée. Il s'ouvrit ensuite un passage à travers le reste de ses adversaires, et échappa ainsi glorieusement aux fers qu'ils voulaient lui donner.

Au commencement de la guerre, égaré

par son courage et par l'horreur qu'il éprouvait à voir couler le sang de ses sujets , il proposait à Henri I<sup>er</sup> , roi d'Angleterre , de vider leur différend dans un combat singulier.



### *Premières traces de liberté en France.*

Ce fut ce même prince qui fonda la liberté en France par l'affranchissement total de certaines villes soumises à son servage particulier. Ces villes reçurent de lui jusqu'au droit de nommer leurs maires et leurs échevins.

Ennemi de la féodalité , s'il ne put la détruire à cause des temps où il vivait , il l'affaiblit du moins beaucoup , en autorisant les vassaux du reste des seigneurs français , à appeler , en plusieurs circonstances , aux juges royaux , des sentences rendues par les officiers de ces seigneurs.

En sa qualité de roi il se regardait avec raison comme le premier magistrat de son peuple , et il mettait sa gloire dans cette

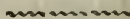
pensée que lui suggérait la religion : *Mon fils* , dit-il au lit de la mort à son héritier , *souvenez-vous que la royauté n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte rigoureux à celui qui , seul , dispose des sceptres et des couronnes.*



### *Vaillance et Popularité de Louis VII.*

Louis VII ne fut pas moins vaillant que son père. Dans une croisade , on le vit combattre , seul , plusieurs Sarrazins à-la-fois , et les forcer à la retraite.

Ce prince sut honorer le mérite et la vertu où ils se montrèrent. Suger , qui , en qualité de ministre , fit tant de bien à la France , lui dut entièrement son élévation : né de parens pauvres et obscurs , l'illustre abbé de Saint-Denis n'eut pas d'autres protecteurs que le roi.



### *Philippe-Auguste.*

Parmi les princes de la maison royale , aujourd'hui régnante , que la France peut

présenter avec le plus de fierté aux autres nations , sans crainte qu'ils y rencontrent de supérieurs , ou même d'égaux , le cours des événemens nous conduit à parler d'abord de Philippe-Auguste et de Louis IX.

Philippe-Auguste fut à-la-fois un grand roi et un grand capitaine. Il couvrit la nation de gloire par son administration intérieure et par la manière aussi dont il sut la faire respecter des étrangers. A la mort du roi d'Angleterre Richard , si connu par le surnom de *Cœur-de-Lion* , la couronne britannique appartenait naturellement à Arthus , duc de Bretagne , fils de l'aîné des fils de Richard : Jean-sans-Terre, comte de Mortain , l'usurpa cependant. Arthus vint implorer la protection du roi de France , en qualité de son vassal. Philippe , se déclarant pour la plus juste cause, mit Arthus en possession du Poitou , de l'Anjou et de l'Aquitaine , pour lesquels Jean-sans-Terre devait un hommage qu'il refusait de faire. Le roi de France arma ensuite le jeune prince breton , chevalier , le couvrant ainsi doublement de son égide. Arthus entra aussitôt dans le Poitou , à la



tête d'un corps de troupes françaises ; mais quelques-uns des siens l'ayant trahi et livré à Jean-sans-Terre , celui-ci le poignarda de sa propre main. L'honneur de la France entière était blessé par cet attentat. Comme vassal de Philippe , Jean-sans-Terre fut cité, par des sergens d'armes, à comparaître devant la Cour des Pairs , qui le condamna par contumace à la peine capitale , et déclara toutes ses terres situées dans le royaume acquises et confisquées à Philippe , seigneur suzerain du meurtrier et de sa victime. Le roi de France s'avança aussitôt à la tête de son armée , pour mettre à exécution le jugement de la Cour des Pairs. Il ne put se saisir de la personne du condamné ; mais , en moins de deux ans , il conquit presque tout ce que Jean-sans-Terre possédait dans notre pays , et c'est ainsi que la Normandie fut réunie à la France , après en avoir été détachée pendant trois cents ans. Elle avait eu seize ducs , relevant en cette qualité de nos rois , et leur devant foi et hommage ; de ces seize ducs , six avaient été en même temps rois d'Angleterre.



L'âme grande et magnanime de Philippe-Auguste ne se montra jamais mieux qu'au moment de la bataille de Bouvines, qu'il gagna sur l'empereur d'Allemagne. *Français ! s'écria-t-il , en déposant sa couronne sur l'autel où l'on venait de célébrer la messe pour l'armée , Français ! s'il est quelqu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que moi de porter ce premier diadème du monde , je suis prêt à lui obéir ; mais si vous ne m'en croyez pas indigne , songez que vous avez à défendre aujourd'hui votre roi , vos familles , vos biens , votre honneur.* On lui répondit par des cris mille fois répétés , *de vive Philippe ! qu'il demeure notre roi ! nous mourrons pour sa défense et pour celle de l'État !* et l'on demanda à en venir aux mains avec l'ennemi. La bataille fut terrible , et Philippe , ne se ménageant en aucune manière , manqua y périr. Entouré de l'élite de ses braves , il combattait au centre. Les Allemands y eurent d'abord le dessus , à cause de la supériorité du nombre : Philippe fut renversé de son cheval et foulé aux pieds. Montigny , qui portait

la bannière royale , lui fit un rempart de son corps , tandis que Pierre Tristan l'aideait à remonter à cheval. Une fois relevé , le héros de la France ne tarda pas à reprendre l'avantage ; en quelques instans les troupes allemandes furent enfoncées , et les gardes de l'empereur taillées en pièces : l'empereur lui-même ne dut son salut qu'à la fuite , et laissa au milieu des vainqueurs l'étendard impérial et un char de triomphe qu'il avait fait fabriquer à l'avance.

Les actions grandes et courageuses étaient , au reste , familières à Philippe. Marchant pour secourir Courcelles , avec quelques fantassins et environ trois cents gendarmes , il rencontra le roi d'Angleterre qui s'avavançait de son côté à la tête d'une armée considérable ; on lui conseilla de rebrousser chemin : *Moi !* s'écria Philippe en courant à l'ennemi , *que je fuie devant mon vassal ! Qui veut vaincre ou mourir avec le roi me suive.* Et il s'ouvrit un glorieux passage à travers l'armée anglaise.

Le surnom d'*Auguste* lui fut donné par les Français à cause du respect que la dignité de son ton et de ses manières lui

assurait partout : il reçut encore d'eux celui de *Magnanime* pour son cœur noble et généreux , et celui de *Conquérant* , que lui méritaient des victoires multipliées et importantes. Un panégyrique entier est renfermé dans ces trois surnoms : ils nous rappellent , et ce qu'il fut , et ce que nous lui devons.



*Louis IX au pont de Taillebourg.*

Louis IX fut aussi le prince le plus vaillant de son temps. Avant de passer à de plus grands exploits , tel nous le verrons dans sa jeunesse au pont de Taillebourg , où il montra une intrépidité à toute épreuve.

Henri III , roi d'Angleterre , avait passé le détroit à la tête d'une armée , pour venir en France soutenir dans sa révolte Hugues de Lusignan , comte de la Marche. Louis marcha à sa rencontre. Les deux armées , d'égale force , se trouvèrent en vue sur les bords de la Charente , n'étant plus séparées que par un pont , étroit à la vérité , et qui

ne pouvait donner passage à plus de quatre hommes de front. Henri avait logé des soldats dans quelques tours qui défendaient, de son côté, l'extrémité de ce pont. Louis entreprit de forcer ce dangereux passage. Il ramassa tout ce qu'il put de bateaux, et pendant qu'un de ses officiers occupait l'attention des ennemis, en cherchant à jeter du monde sur l'autre rive, à l'aide de ces embarcations, lui-même commanda l'attaque du pont; elle se fit d'abord avec furie, l'ardeur du soldat répondant à celle du général. Bientôt les retranchemens furent emportés; mais bientôt aussi on perdit, après un combat opiniâtre, ce que la première fougue avait fait gagner. Le jeune roi alors s'abandonne à son courage; il met pied à terre, se jette l'épée à la main au milieu de la mêlée, renverse tout ce qui se présente sous ses coups, et pendant quelque temps soutient presque seul tout l'effort des ennemis qui l'entouraient. Déjà il avait percé jusqu'à l'autre bout du pont, et s'en était rendu maître; mais ce fut là qu'il se vit dans le plus grand péril : « car » pour un homme qu'il avait quand il fut

» passé , les Anglais , dit Joinville , en avaient  
 » bien cent. » Sa valeur , néanmoins , suppléa  
 au nombre : il repoussait d'un côté les plus  
 ardents ; de l'autre , il mettait en bataille le  
 peu de gens qui lui venaient. Enfin , joint par  
 ses troupes qui abordaient en foule , et qui  
 s'étendaient à mesure qu'elles gagnaient du  
 terrain , il combattit avec plus d'égalité ;  
 aussitôt tout changea de face. La première  
 ligne anglaise , poussée avec vigueur , lâcha  
 le pied et mit le désordre dans le reste de  
 l'armée. Henri , qui s'était toujours tenu  
 hors de la portée du trait , en allait être  
 entraîné , lorsque Richard , son frère , pour  
 le sauver , quitta ses armes et s'avança seul  
 avec un simple bâton à la main , demandant  
 armistice pour le reste du jour et jusqu'au  
 lendemain. « Allez , Monsieur le Comte ,  
 » lui dit le roi de France en le congédiant ,  
 » je veux bien vous accorder ce relâche ,  
 » pour donner au roi , votre frère , le temps  
 » de songer à ses affaires : je souhaite qu'il  
 » en profite. » On abusa de cette magna-  
 nime confiance , et le lendemain il fallut  
 combattre de nouveau ; mais Louis fut  
 encore vainqueur , et il entra dans Saintes ,

après avoir remporté une grande victoire sous les murs de cette ville.



*Trait de grandeur d'âme.*

Quelque perfidie qu'eût éprouvée Louis IX dans cette occasion , il ne s'en montra pas moins assez grand pour croire encore à la loyauté d'un second ennemi.

Le seigneur de Mirebeau , nommé Bertolde , dans la triste nécessité , ou de changer de maître , ou de s'ensevelir avec sa famille sous les ruines de sa place , alla trouver Henri , et , se jetant à ses pieds , lui demanda , les larmes aux yeux , s'il pouvait espérer que l'Angleterre le délivrât en cas d'un siège , ou si Sa Majesté lui ordonnait de se défendre au péril de sa vie , même sans espérance de secours. Le monarque , touché d'une fidélité si rare , lui donna tous les éloges qu'elle méritait ; puis , d'un ton qui ne le faisait point paraître au-dessous de sa mauvaise fortune , il ajouta que , loin de pouvoir garantir les autres , il n'était pas

en état de se défendre lui-même ; qu'il le quittait de toutes choses , et le laissait en pleine liberté de pourvoir à l'avantage de sa maison. Bertolde , sur cette réponse , se rend au camp du roi de France , et l'abordant avec une contenance noble et fière , respectueuse néanmoins : « Sire , » lui dit-il , je suis à vous , moins cependant » par un choix volontaire que par la fatalité des circonstances. Si mon ancien » maître ne m'avait pas rendu à moi-même , » vous n'auriez obtenu mon hommage que » les armes à la main ; mais puisque je suis » libre de me donner à vous , je ne cesserai » d'y être que lorsque vous ne voudrez » plus de moi. Je vous reçois avec joie , » répondit Louis en tendant la main à » Bertolde , donnez-vous à moi de même ; » je vous rends votre place , gardez-la pour » votre nouveau seigneur : je m'en croirais » moins assuré en d'autres mains. » Ce second trait de confiance , au moment où Louis pouvait tout impunément pour son avantage et sa sûreté , annonce un cœur héroïque et vertueux. Nous allons voir , en effet , dans de nouveaux événemens , com-



bien ce cœur était en tout sublime et admirable.



*Louis IX conquérant l'Égypte.*

La Palestine , renfermant les lieux consacrés par les principaux mystères du christianisme , les pèlerinages y étaient très-communs. Vers l'an 1094 , ce pays avait pour maîtres des Mahométans que les historiens du temps appellent Sarrasins, Turcs, Infidèles. Ces Mahométans rançonnaient et quelquefois dépouillaient entièrement les pèlerins , autant par cupidité qu'en haine de leur religion. Un gentilhomme picard , nommé *Pierre l'Hermite* , ayant été lui-même témoin et peut-être victime de ces horribles vexations , se mit à parcourir l'Europe entière , pour exhorter les princes chrétiens à ne pas souffrir plus long-temps que les lieux où Dieu s'était manifesté et communiqué aux hommes , fussent infestés par des brigands qui se faisaient honneur de le méconnaître et de



l'outrager. Pierre était généralement estimé à cause de sa piété et de sa vaillance : on l'accueillit avec distinction ; mais une telle guerre ne pouvait être entreprise sur sa simple recommandation. Urbain II , qui occupait alors la chaire de saint Pierre , ayant assemblé un concile à Clermont en Auvergne , la prêcha comme un devoir de religion : « Enrôlez-vous , dit-il aux » princes , aux seigneurs et aux nobles de » toutes classes qui l'entouraient , enrôlez- » vous sous les enseignes de Dieu : passez , » l'épée à la main , comme vrais enfans » d'Israël , dans la terre promise : chargez » hardiment , et vous ouvrant un chemin » à travers les bataillons des infidèles et » les monceaux de leurs corps , ne doutez » point que la croix ne demeure victorieuse » du Croissant : rendez-vous maîtres de » ces belles provinces qu'ils ont usurpées ; » extirpez-en l'erreur et l'impiété ; faites , » en un mot , que ce pays ne produise plus » des palmes que pour vous , et de leurs » dépouilles élevez de magnifiques trophées à la gloire de la Religion. »

Ce discours , qui avait été précédé d'une

vive peinture des maux éprouvés par les Chrétiens dans la Palestine , produisit le plus grand effet ; tous s'écrièrent à-la-fois : « Prenons les armes , partons ; *Dieu le veut !* — Allez donc , reprit le Pontife , » allez , braves chevaliers de Jésus-Christ , » allez venger sa querelle ; et puisque tous » ensemble vous avez crié *Dieu le veut !* » que ce mot , venu de Dieu , soit votre cri » de guerre. » Pour signe d'adhésion à la sainte entreprise , il distribua aux principaux de ses auditeurs des croix d'étoffe rouge qui s'attachaient sur l'épaule droite : les cardinaux et les évêques le suppléèrent dans ce soin à l'égard du peuple , qui se présenta aussi en foule en poussant des cris belliqueux. C'est de cette croix qu'on a appelé *Croisades* ces voyages guerriers dans la Terre-Sainte , et *Croisés* tous ceux qui y prirent part.

De retour chez eux , les Croisés inspirèrent leur enthousiasme à leurs parens et à leurs amis : chacun voulut les suivre. On calcule que cette première Croisade tira de France , d'Allemagne et d'Italie , environ cinq millions d'hommes , partagés entre

plusieurs armées. La plus considérable de ces armées, composée en grande partie d'Allemands et de Français, après des exploits dignes de passer à la postérité la plus reculée, prit Jérusalem et y établit un roi, qui fut un Français, nommé *Godefroy*, duc de Bouillon. Les seigneurs qui possédaient des fiefs dans leur patrie, y retournèrent; les puînés des familles, ne pouvant par leur état même prétendre à aucune fortune de la part des auteurs de leurs jours, se fondèrent, dans le pays conquis, des petits états, qu'ils décorèrent, comme ceux de leurs aînés, du nom de duchés, comtés, baronnies, avec les mêmes charges et avantages. Ces nouveaux souverains, ducs, comtes et barons, s'entourant d'officiers, de serviteurs et de protégés de toute espèce, on sent que dès-lors les expéditions en Palestine devinrent un appât bien séduisant pour les ambitieux de toutes les classes, qui se joignirent par milliers à ceux que la religion seule y portait. Aussi les Croisades furent long-temps la passion des Européens. En moins de deux cents ans les

Français , particulièrement , se croisèrent plusieurs fois.

Quels qu'eussent été successivement les exploits des différens Croisés , les Infidèles triomphaient dans la Palestine au temps dont nous allons écrire l'histoire. Les Chrétiens n'y possédaient plus que quatre principautés , celles de Tripoli , de Tyr et d'Antioche ; encore ces principautés se trouvaient-elles investies de toutes parts par les Mahométans , dont le plus puissant était Melech-Sala , appelé , par les écrivains de cette époque , tantôt soudan de Babylone , tantôt soudan d'Egypte. On attribuait principalement les revers dont cet état de choses était devenu la conséquence , aux divisions des chevaliers , Templiers et Hospitaliers , qui , jaloux les uns des autres , passaient le temps à se nuire ou à se faire une guerre ouverte , au lieu de l'employer , selon le but de leur institution , à combattre les Infidèles.

Cependant Louis IX , glorieux objet de cet article , était attaqué d'une maladie grave , qui le réduisit bientôt à toute extré-

mité. Il vint un moment où on le crut mort, et une des personnes qui le gardaient voulut même lui couvrir le visage; mais il ne tarda point à revenir à lui, il étendit les bras, soupira, et prononça distinctement ces mots : *La lumière de l'orient s'est répandue du haut du ciel sur moi par la grâce du Seigneur, et m'a rappelé d'entre les morts.* On apprit de lui, dès qu'il put expliquer ces paroles, qu'il se croyait appelé à une Croisade et en avait fait le vœu. On était alors en 1244.

Une fois rétabli, le pieux monarque ne s'occupa plus que des préparatifs nécessaires à son voyage. La Croisade fut prêchée par Édouard de Château-Roux, cardinal-évêque de Tusculum. Tout le monde voulut prendre la croix; de nombreux bataillons se formèrent en quelques jours. Parmi les principaux Croisés on remarqua les trois princes, frères du roi, Robert, Alphonse et Charles; Pierre, comte de Bretagne, et Jean son fils; Hugues, duc de Bourgogne; Guillaume de Dampierre, comte de Flandre; le comte de saint Paul et Gaucher de Châtillon son neveu; Hugues

de Lusignan , comte de la Marche , et Hugues le Brun , son fils aîné ; les comtes de Dreux , de Bar , de Soissons, de Rethel, de Montfort et de Vendôme; le sire Imbert de Beaujeu , connétable ; Jean de Beaumont , grand chambellan ; Philippe de Courtenai , Archambaud de Bourbon , Raoul de Couci , Jean des Barres , Gaubert d'Apremont et ses frères ; Gilles de Mailli , Robert de Béthune , Hugues de Noailles , Jean Sire de Joinville, historien dont les œuvres sont venues jusqu'à nous ; Juhel de Mayenne , archevêque de Reims ; Guillaume Berruyer , archevêque de Bourges ; Robert de Cressousac , évêque de Beauvais ; Garnier , évêque de Laon ; Guillaume de Bussi , évêque d'Orléans ; Hugues de la Tour , évêque de Clermont ; et Gui du Chastel ou de Châtillon , évêque de Soissons. La reine voulut aussi accompagner son royal époux , jurant qu'elle le suivrait jusqu'au bout du monde.

Ce fut le 25 août 1248 , que Louis IX sortit du port d'Aigues-Mortes , à la tête de la flotte qui portait une partie des Croisés , le reste devant joindre à l'île de Chypre.

Le roi passa l'hiver entier dans cette île, où il eut la satisfaction de réconcilier les Templiers et les Hospitaliers.

Tous les Croisés français étant arrivés, avec environ deux cents Anglais sous la conduite de Guillaume *longue épée*, comte de Salisbery, on remit en mer le vendredi devant la Pentecôte de l'année 1249. La flotte était composée de plus de cent vingt gros vaisseaux, et de plus de quinze cents petits. Elle fut dispersée par une tempête. Il fallut que Louis rentrât dans le port de l'île de Chypre d'où il était parti. Il ne tarda pas cependant à sortir de nouveau, après avoir rallié tout ce qu'il put de ses vaisseaux, et remplacé ceux de ses guerriers que la tourmente avait jetés sur des rivages lointains, par un renfort considérable que lui amenaient le duc de Bourgogne et Guillaume de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe.

Secondés, cette fois, par les vents, les Croisés se trouvèrent bientôt en vue de Damiette, ville forte de l'Égypte, située à une demi-lieue de la mer, et où ils avaient résolu de faire leur descente.

Toute la flotte se rassembla autour du



vaisseau monté par le roi. Les principaux seigneurs se rendirent à son bord , et lui-même se présenta sur le tillac , de manière à donner de la résolution aux plus timides. Sa taille était avantageuse , *et vous promets* , dit Joinville , *que onques si bel homme armé ne vis , car il paraissait par-dessus tous , depuis les épaules en amont ;* et quoiqu'il fût d'une complexion très-délicate , son courage le faisait paraître capable des plus grands travaux. Il avait les cheveux blonds , et réunissait tous les autres agrémens qui accompagnent d'ordinaire cette couleur. Sa chevelure , extrêmement courte , suivant la coutume de ce temps-là , n'en laissait que mieux voir les grâces naturelles répandues sur son visage. On remarquait dans toute sa personne quelque chose de si doux , et en même temps de si majestueux , qu'en le voyant on se sentait pénétré tout-à-la-fois , et de l'amour le plus tendre et du respect le plus profond. La simplicité même de ses habits et de ses armes , simplicité néanmoins qui admettait toute la propreté qui ne va point à l'affectation , lui donnait un air plus guer-



rier encore que n'aurait pu faire la richesse  
 qu'il négligeait. « Mes amis , dit-il aux  
 » chefs de son armée , ce n'est pas sans  
 » dessein que Dieu nous amène à la vue de  
 » l'ennemi , lorsque nous nous en croyions  
 » encore fort éloignés : c'est sa puissance  
 » qu'il nous faut ici envisager , et non pas  
 » cette multitude de barbares qui défend  
 » le royaume où nous portons la guerre.  
 » Ne me regardez point comme un Prince  
 » en qui réside le salut de l'Etat et de  
 » l'Eglise ; vous êtes vous-mêmes l'Etat et  
 » l'Eglise , et vous n'avez en moi qu'un  
 » homme , dont la vie , comme celle de tout  
 » autre , n'est qu'un souffle que l'Eternel  
 » peut dissiper quand il lui plaira. Mar-  
 » chons donc avec assurance en une occa-  
 » sion où tout événement ne peut que nous  
 » être favorable : si nous en sortons vic-  
 » torieux , nous acquérons au nom chré-  
 » tien une gloire qui ne finira qu'avec l'Uni-  
 » vers : si nous succombons , nous obte-  
 » nons la couronne immortelle du martyre.  
 » Mais pourquoi douter du succès ? n'est-ce  
 » pas la cause de Dieu que nous soutenons ?  
 » Oui , sans doute. C'est pour nous et par

» nous que le Sauveur veut triompher  
 » de ces barbares ; commençons par en  
 » rendre gloire à son saint nom , et prépa-  
 » rons-nous à celle d'en avoir été les ins-  
 » trumens. » On ne peut exprimer l'ar-  
 deur que ce discours inspira : bientôt les  
 Sarrasins en ressentirent l'effet.

Le Sultan, averti par ses sentinelles qu'on découvrait sur la mer une forêt de mâts et de voiles , envoya quatre galères bien armées pour reconnaître ce que c'était. Elles parurent au moment même où Louis achevait de parler , et s'étant trop avancées elles se virent tout-à-coup investies par quelques bâtimens qu'on avait détachés contre elles. Trois , accablées des pierres que lançaient les machines des vaisseaux français , furent coulées à fond avec tout l'équipage ; la quatrième eut le bonheur d'échapper , et alla porter la nouvelle que le roi de France arrivait , suivi d'un grand nombre d'autres princes. Aussitôt le monarque Egyptien donna ses ordres pour se préparer à la défense. Dans peu , dit Joinville , *je eut grande compagnie à nous attendre.* Le spectacle de part et d'autre

avait quelque chose de terrible et d'agréable tout ensemble. Toute la côte se trouva en un instant bordée d'un nombre infini de Sarrasins : toute la plage était couverte de navires , dont les pavillons de différentes couleurs arboraient la croix et montraient à l'Egypte une vive peinture de la puissance des Chrétiens. La flotte ennemie , composée d'une grande quantité de vaisseaux de guerre et de toutes sortes de bâtimens , était rangée en l'une des embouchures du Nil , par où l'on montait vers Damiette. Le Sultan en personne , d'autres disent Facardin , son lieutenant , le plus grand homme de guerre qu'eussent les Sarrasins , commandait l'armée de terre , *portant les armes de fin or, si très-reluisant, que quand le soleil y frappait, il semblait que ce fût proprement cet astre lui-même.* Le ciel et la mer retentissaient du bruit de leurs cors recourbés , et de leurs *naccaires* , espèces de tymbales énormes dont deux faisaient la charge d'un éléphant ; *chose épouvantable à ouïr, et moult étrange aux Français.* C'était en affrontant ces deux

armées de terre et de mer qu'il fallait hasarder la descente.

Dès que Louis eut fait jeter l'ancre , il manda les principaux chefs de l'armée pour tenir conseil de guerre. D'abord tous les avis allèrent à différer la descente , jusqu'à ce que le reste des vaisseaux écartés par la tempête fût rassemblé , *pour ce* , dit Joinville , *qu'il n'en était pas demeuré la tierce partie*. Mais le zèle du saint roi ne s'accommodait point de ce retardement. Animé d'un feu extraordinaire et divin qui lui présageait la victoire , il représenta vivement que ce délai ferait croire aux ennemis qu'on les craignait , et qu'il n'y avait point de sûreté à demeurer à l'ancre sur une côte fort sujette aux bourasques ; qu'on n'avait aucun port où la flotte pût se mettre à couvert de l'orage et des entreprises des Sarrasins ; qu'une seconde tourmente pourrait disperser le reste , aussi bien que ceux qu'on voulait attendre ; que ce retard enfin éteindrait cette première chaleur qui décide d'ordinaire pour toute la suite , et répandrait dans l'armée une impression de

crainte dont on aurait peut-être de la peine à revenir. Tout le monde se rendit à des raisons si essentielles , et l'attaque fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

On fit une garde exacte toute la nuit , et dès l'aurore on s'avança vers une assez grande île qui n'était séparée de la ville que par un bras du Nil , sur lequel il y avait un pont de bateaux. Les vaisseaux s'approchèrent le plus près qu'ils purent de la terre , qui était basse comme l'est toute l'Egypte , et d'un assez facile accès. Alors les troupes se jetèrent dans une infinité de bâtimens plats que le roi avait fait faire en Chypre , et voguèrent fièrement vers le rivage. Louis , pour donner l'exemple , descendit le premier dans sa barque , accompagné du légat de la croisade , qui portait lui-même une croix fort haute pour animer les soldats par cette vue. Une chaloupe, cependant , précédait le monarque : c'était celle qui portait l'oriflamme ; elle était entourée de quantité d'autres , que montaient les Princes frères du roi , tous les grands seigneurs et les chevaliers armés de

toutes pièces , avec la lance à la main et leurs chevaux à côté d'eux. On avait aussi disposé sur les aîles des barques chargées d'arbalétriers , pour écarter à coups de flèches les ennemis qui bordaient la rive , à-peu-près dans le même ordre que le jour précédent ; ensuite venaient le reste des gens de guerre , qui faisaient comme le corps de réserve.

Dès qu'on fut à la portée de l'arc , tout l'air parut obscurci de traits. La chaloupe qui portait l'oriflamme fut la première qui gagna le rivage. *Quand le bon roi , dit Joinville , sut qu'elle était arrivée à terre ,* transporté de cette valeur héroïque qu'il a portée au dernier degré , il sortit du vaisseau malgré les efforts du légat qui voulait le retenir , se jeta dans la mer ayant de l'eau jusqu'aux épaules , *et s'en alla droit aux ennemis , l'écu au cou , son heaume en la tête et son glaive au poing.* A l'exemple du monarque , tous ses guerriers , princes , chevaliers , soldats , se précipitèrent dans les flots , et malgré la vigoureuse résistance des Sarrasins , prirent terre de tous côtés , en faisant retentir la plage du

cri de guerre accoutumé, *Montjoie ! Saint-Denis !*

Le sire de Joinville aborda des premiers et sauta sur la rive avec ses gens , vis-à-vis d'un gros de six mille Sarrasins à cheval. Ceux-ci *frappèrent des éperons* droit aux nouveaux débarqués , qui , sans s'étonner, se couvrirent de leurs boucliers , *fichèrent à terre leurs lances, les pointes vers l'ennemi* , et formèrent comme une espèce de rempart , derrière lequel les bataillons se rangeaient à mesure qu'ils arrivaient. On vit , un moment après , paraître Baudoin de Reims qui joignit le sénéchal de Champagne avec mille hommes , et fut joint lui-même par le comte de Jaffa qui se présenta *moult noblement*. Alors tout s'ébranla pour enfoncer les infidèles , qui tournèrent bride et s'enfuirent sans rendre de combat.

On voyait les mêmes prodiges de valeur du côté du roi. Il prit terre à travers une grêle de flèches qui couvrit toute l'armée , mais qui ne l'empêcha pas de se prosterner un moment pour rendre grâce à Dieu d'un commencement si favorable. Déjà il se mettait en devoir d'aller charger les Sarrasins ,



*lorsque ses gens le firent arrêter et demeurer jusqu'à ce que son bataillon fût formé. Par-tout l'attaque était la même, partout le succès fut égal. Bientôt le rivage fut nettoyé par les archers chrétiens, ou gagné par les chevaliers, à coups d'épées. Les Egyptiens, après avoir combattu avec opiniâtreté, se virent enfin forcés de se retirer en désordre, laissant un grand nombre des leurs sur la place. Ils ne furent pas plus heureux en mer. Leurs navires résistèrent quelque temps, et leurs machines firent un fracas prodigieux; mais celles des Français lancèrent de grosses pierres et des feux d'artifice, avec tant de promptitude, d'adresse et de bonheur, que les infidèles, maltraités par-tout, furent obligés de plier. L'abordage acheva leur déroute. Une partie de leurs vaisseaux fut prise ou coulée à fond; l'autre remonta le Nil, et les Croisés demeurèrent maîtres de l'embouchure.*

Louis, cependant, avait eu le temps de ranger ses troupes en bataille à mesure qu'elles abordaient : il se mit à leur tête, et marcha droit aux Sarrasins, qui s'étaient renfermés dans leurs retranchemens. Ce



ne fut d'abord que de simples escarmouches ; mais bientôt l'action devint générale. On se battit de part et d'autre avec fureur : les Egyptiens , pour effacer les premières taches de cette journée ; les Français , pour ne pas se laisser arracher les lauriers qu'ils venaient de cueillir. Les Croisés se surpassèrent en quelque sorte eux-mêmes , en marchant sur les traces de leur saint roi qu'on voyait toujours le premier par-tout , et qui , dans cette grande occasion , si l'on en croit les auteurs du temps , fit des choses qui annoncent plus qu'un simple héros mortel. Le carnage fut grand du côté des infidèles , qui perdirent , entre autres , le commandant de Damiette et deux autres émirs très-distingués. Enfoncés sur tous les points , ils abandonnèrent une seconde fois le champ de bataille et se sauvèrent dans la ville. On ne compta parmi les Croisés que cinq ou six hommes tués ou noyés ; Hugues de Lusignan , comte de la Marche , fut le seul seigneur de marque qui périt de la main des ennemis. C'est ainsi que deux fois vainqueur dans un seul et même jour , Louis demeura maître de

toute la rive occidentale du Nil , du pont jeté sur ce fleuve et de sa principale embouchure.

Le lendemain , le roi donna ses ordres pour débarquer ce qui restait d'hommes et de chevaux. Déjà un nombre prodigieux d'ouvriers étaient occupés , les uns à remonter les machines , les autres à réparer le pont dont on n'avait rompu qu'une partie, lorsqu'on vit Damiette tout en feu. Un moment plus tard , quelques esclaves chrétiens en sortirent et vinrent avertir le monarque, que les ennemis , sur le bruit de la mort de leur soudan , avaient abandonné la ville en la livrant aux flammes. On détacha aussitôt un corps de troupes , tant pour éteindre le feu que pour se saisir des portes et se mettre à l'abri de toute surprise. Le saint roi y entra ensuite , accompagné de la reine , des princes ses frères , du roi de Chypre et de tous les seigneurs de l'armée ; du légat , du patriarche de Jérusalem , et de tout le clergé du camp. On alla descendre à la grande mosquée , que le légat purifia ; on chanta le *Te Deum* dans ce même lieu où , la veille , tout reten-

tissait du nom de Mahomet , et la messe y fut célébrée solennellement.



*Louis IX prisonnier des Sarrasins.*

Des malheurs affreux se mêlèrent quelque-fois aux expéditions militaires de Louis IX ; ils ne servirent qu'à faire briller avec plus d'éclat encore sa grandeur d'âme et son cœur intrépide.

Nous l'avons laissé maître de Damiette. Il ne tarda point à marcher sur le Caire , capitale de l'Égypte , la prise de cette place semblant propre à lui assurer la possession du pays entier ; car , comme on le dit dans son conseil , *qui veut occire le serpent , lui doit premier écraser la tête*. Les Infidèles réunirent tous leurs efforts pour faire manquer cette entreprise. Ils avaient déjà perdu deux grandes batailles , lorsque le nouveau sultan d'Égypte , Almoadin , arriva avec une puissante armée. Melech - Sala , son père , avait , depuis quelque temps , succombé à une maladie douloureuse. Almoa-

din était un jeune prince de vingt-cinq ans, *moult sage*, dit Joinville, *instruit et jà malicieux*; sa présence et ses grandes qualités rendirent à ses troupes le courage que deux batailles perdues paraissaient avoir prodigieusement refroidi. On se rendit auprès de lui de toutes les provinces de l'empire, chaque Sarrazin comptant sur la défaite des Français comme sur une chose assurée. Il est vrai de dire que, malgré leurs victoires, ceux-ci se voyaient alors réduits à l'état le plus déplorable. Jamais armée ne fut accablée dans le même temps de plus de maux et de misère : elle éprouva tout-à-la-fois ce que la maladie a de plus contagieux, et la disette de vivres de plus cruel.

On avait jeté dans le Thanis tous les corps morts chrétiens et sarrasins, et il s'était fait en plusieurs endroits du fleuve des monceaux de ces cadavres à demi pourris, qui, échauffés encore par le soleil, exhalaient des vapeurs dont tout l'air était infecté. On pouvait remédier à ce mal, si on eût voulu rompre le pont qui les arrêtait; mais, outre que c'était couper la communication des deux camps entre les-

quels était partagée l'armée croisée , le saint monarque , par piété , voulut qu'on démêlât ceux des Français, qu'il fit enterrer comme les reliques d'autant de martyrs. Jamais spectacle ne fut plus propre à inspirer en même temps la compassion et l'horreur ; mais ce qu'il offrait de plus touchant , c'était de voir une infinité de gens chercher les tristes restes de leurs amis ou de leurs parens dans ce terrible amas de membres corrompus. Il n'échappa aucun de ceux que l'amitié portait à ce lamentable office. Tout cela ne servit qu'à augmenter la contagion ; ce qui , joint à la chaleur du climat , à son extrême sécheresse , aux alimens , enfin , qui n'étaient que pourriture , causa aux uns le scorbut , aux autres des fièvres malignes , à presque tous la dysenterie. *La chair des jambes*, dit Joinville , *nous desséchait jusqu'à l'os , et le cuir nous devenait tanné de noir et de terre.* Tout retentissait des cris douloureux des chevaliers ou soldats , à qui l'on était obligé de couper de gros morceaux de chair aux gencives. Ce n'était partout que visages languissans , que personnes affligées qui

pleuraient leurs amis morts ou mourans , et qui ne tardaient pas elles-mêmes à devenir pour les autres un sujet d'affliction. Bientôt tout le camp ne fut plus qu'un hôpital et un cimetière. Pour comble de malheur , la famine suivit de près toutes ces misères. Les Sarrasins enlevaient les convois que la reine faisoit embarquer à Damiette : rien ne venait par terre , les vivres en peu de jours furent à un prix excessif ; épreuve bien digne de la constance de Louis , qui ne parut jamais plus grand que dans cette funeste extrémité.

La bonne fortune n'avait point élevé son cœur , la mauvaise fortune ne fut point capable de l'abattre. Il donnait ordre à tout , voyait tout par lui-même. Ce fut en vain que les seigneurs de sa suite lui représentèrent qu'il exposait sa vie , en visitant chaque jour des malheureux attaqués d'un mal pestilentiel ; ils n'en reçurent d'autre réponse , sinon qu'il n'en devait pas moins à ceux qui s'exposaient tous les jours pour lui. Il leur portait des remèdes , les soulageait de son argent , les consolait par ses exhortations. Guillaume de

Chartres , l'un de ses chapelains , rapporte qu'étant allé pour exhorter à la mort un ancien valet-de-chambre du pieux monarque , nommé Gaugelme , homme de bien , serviteur fidèle et chéri , « J'attends mon saint maître , dit le moribond ; non , je ne mourrai point que je n'aie eu le bonheur de le voir. » Louis arriva , en effet , dans le moment , et lui parla avec autant de piété que de bonté ; à peine fut-il sorti , que le malade expira dans les sentimens de la plus parfaite résignation.

L'événement ne justifia que trop ce que toute l'armée avait prévu : le saint roi fut atteint par la contagion ; et son courage , qui l'avait soutenu jusques-là contre tant de fatigues , céda enfin à la putréfaction de l'air et à la délicatesse de sa complexion. Il se vit réduit tout-à-coup à une extrême faiblesse.

Alors on envoya proposer une trêve , qui fut conclue à ces conditions : Que les Sarrasins rendraient tout le royaume de Jérusalem , et que les Français leur remettraient Damiette ; que les malades chrétiens seraient gardés dans cette place , jusqu'à



ce qu'on pût les transporter en lieu sûr ; que les machines de guerre et toutes les viandes salées, interdites aux Mahométans, seraient livrées aux Croisés ; qu'en attendant , le roi pourrait faire venir tout ce qui serait nécessaire pour la subsistance de ses troupes. Mais on ne put convenir des sûretés de l'exécution. On consentait que le sultan retînt prisonnier l'un des deux frères du monarque , le comte de Poitiers ou le comte d'Anjou. Le barbare , soit qu'il n'eût commencé à traiter avec les chrétiens que pour les amuser , soit qu'il crût que l'extrémité où ils étaient réduits les amènerait aux plus dures conditions , protesta qu'il ne recevrait d'autre otage que la personne du roi même. A ces mots , le chevalier Geoffroy de Sargines fut saisi d'une noble colère : « On doit assez connaître les Français , dit-il avec indignation , pour les croire prêts à souffrir mille morts , plutôt que de livrer leur prince entre les mains de ses ennemis. *Ils aimeraient beaucoup mieux que les Turcs les eussent tous tués , qu'il leur fût reproché qu'ils eussent baillé leur roi en gage.* Peu s'en fallut que



tout le monde ne fit paraître autant de chaleur contre le monarque lui-même : il voulait qu'on lui permit de se sacrifier pour le salut de son peuple ; tous , au contraire , demandaient à mourir pour lui. Ainsi toutes les négociations furent rompues ; l'armée française , irritée de l'insolence des barbares , sembla reprendre courage , et se disposa à vaincre ou à périr.

On songea, dès le lendemain, à tâcher de regagner Damiette; on fit d'abord passer tous les bagages, les gens inutiles et les malades, que Louis voulait voir en sûreté avant de partir. Il les suivit, quoique malade lui-même, se mit à la tête du corps de bataille, et donna l'arrière-garde à Gaucher de Châtillon, qui se chargeait toujours des emplois les plus dangereux. Ce brave chevalier eut à soutenir tout l'effort des Sarra-sins. Le sultan, par cette première démarche, jugea du dessein des Croisés, et n'oublia rien pour le traverser. Précautions, ruses, stratagèmes, tout fut employé à propos pour ruiner une armée déjà accablée par les maladies et par la famine. Il fit de grandes largesses à ses troupes qu'il

renforça d'une multitude effroyable de volontaires arabes , tous gens déterminés , et dont ses bienfaits lui garantissaient la fidélité. Bientôt encore un grand nombre de bateaux construits par ses ordres allèrent joindre la flotte qu'il avait sur le Nil ; ce qui lui assura sur l'eau la même supériorité qu'il avait sur terre. Mais si de son côté il n'épargna rien pour empêcher une retraite si préjudiciable à ses intérêts , il eut de plus le bonheur que les Français lui en facilitèrent les moyens : quelque ordre que Louis eût donné à ses *maîtres d'œuvres et ingénieurs de couper les cordes qui tenaient les ponts d'entre eux et les Sarrazins*, ils n'en firent rien , dont grand mal arriva.

Dès que le roi fut de l'autre côté du Thanis , il fit embarquer sur ce qui lui restait de vaisseaux les malades et les blessés , avec ordre de descendre la rivière jusqu'à la mer et de regagner Damiette le long de la côte. Plusieurs compagnies d'archers furent commandées pour les escorter. Il y avait un grand navire sur lequel se mit le légat avec quelques évêques. Toute l'ar-

mée conjurait le monarque d'y monter aussi; mais quoique très-faible et pouvant à peine se soutenir, « il protesta qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner tant de braves gens qui avaient exposé si généreusement leur vie pour le service de Dieu et pour le sien; qu'il voulait, ou les ramener avec lui, ou mourir prisonnier avec eux. » Il marcha donc à l'arrière-garde où commandait toujours l'intrépide Châtillon, et de tous ses gendarmes il ne retint avec lui que le seul Geoffroy de Sargines. L'état où sa maladie l'avait réduit, ne lui permit pas de se charger de tout l'attirail de guerre qui était alors en usage. Il était monté sur un cheval de petite taille, dont l'allure, plus douce, s'accommodait davantage à sa faiblesse, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes, enfin, que son épée.

Bientôt on vit toute la campagne couverte de Sarrasins. Alors commença un combat où les Français, quoique accablés de langueur, surpassèrent encore tout ce qu'ils avaient fait de plus héroïque dans cette guerre. Châtillon et Sargines, entre autres, combattirent comme des lions. Le saint roi

ne cessait depuis de faire en toutes rencontres l'éloge du dernier , et disait que jamais il n'avait vu de chevalier faire tant et de si vaillans exploits que ce brave seigneur en avait fait pour le défendre dans cette cruelle extrémité. *Toutes les fois*, dit Joinville , *que les Sarrasins l'approchaient*, Sargines le défendait à grands coups d'épée et de pointe , et semblait sa force lui être doublée d'autre moitié , et son preulx et hardi courage , et à tous les coups les chassait de dessus le roi. Ce fut ainsi que les deux intrépides chevaliers conduisirent le monarque jusqu'à une petite ville nommée par les uns *Casel* , par les autres *Sarmosac* et *Charmasach* , où on fut obligé de le descendre de cheval.

Châtillon , cependant , veillait à sa gloire et à sa sûreté : seul il défendit long-temps l'entrée d'une rue étroite qui conduisait à la maison où ses domestiques lui rendaient des devoirs qu'ils croyaient les derniers. On le voyait tantôt fondre sur les Infidèles comme un éclair , abattant et tuant tous ceux dont il avait prévenu la fuite par sa vitesse , tantôt faire retraite pour arracher

de son écu , de sa cuirasse , et même de son corps , les flèches et les dards dont il était tout hérissé. Il retournait ensuite avec plus de furie qu'auparavant , et se dressant de temps en temps sur ses étriers , criait de toute sa force : *A Châtillon , chevaliers , à Châtillon ! et où sont mes prud'hommes ?* mais en vain ; personne ne paraissait. Accablé enfin par la foule , épuisé de fatigue , tout couvert de traits , et percé de coups , il tomba mort en défendant son roi et sa religion : un Sarrasin lui coupa la tête. Ainsi périt Gaucher de Châtillon , jeune seigneur de vingt-huit ans , mais déjà l'admiration de l'univers par toutes les grandes qualités qui font les héros ; heureux si en s'immolant pour le bien public , il eût pu sauver un prince qui méritait de pareils sacrifices ! Dieu en avait autrement ordonné : il voulait que Louis donnât au monde le spectacle d'une autre gloire , que les Chrétiens seuls savent trouver dans les souffrances , l'opprobre et l'ignominie.

Les restes de l'arrière-garde arrivèrent sur ces entrefaites , toujours poursuivis , toujours faisant une vigoureuse résistance.

Philippe de Montfort , qui les commandait , vint trouver le roi , pour lui dire qu'il venait de voir l'Emir avec lequel on avait traité d'une trêve quelques jours auparavant, *et qui, si c'était son bon plaisir, que encore de rechief il lui en irait parler.* Le monarque y consentit, promettant d'accepter les conditions que le soudan avait d'abord demandées. Le Sarrasin ignorait l'état pitoyable où les Croisés étaient réduits; il connaissait l'impatience d'Almoadin de se revoir en possession de Damiette : tout ce qu'il voyait faire aux Français , lui donnait lieu de craindre que le désespoir ne les portât à des choses plus grandes encore. Ils pouvaient se cantonner dans Charma-sach , ou même regagner la clef de l'Egypte, leur première conquête , et y attendre tranquillement de nouveaux secours d'Europe , pour recommencer ensuite la guerre avec plus de prudence ; il accueillit donc la proposition , et voulut bien traiter de nouveau. Tout fut conclu à la satisfaction des deux parties. Aussitôt Montfort , pour assurance de la parole qu'il donnait , tira l'anneau qu'il avait au doigt , et le présenta à l'Emir,

qui le reçut. Déjà ils se touchaient dans la main , *lorsqu'un traître , mauvais huis-sier , nommé Marcel , commença à crier à haute voix : Seigneurs , chevaliers français , rendez-vous tous ; le roi le vous mande par moi , et ne le faites point tuer.* A ces mots , la consternation fut générale : on crut que le monarque était , en effet , *dans un très-grand danger ; chacun rendit ses bastons et harnois.* L'Emir ne fut pas long-temps à s'apercevoir d'un changement si soudain ; et voyant que de tous côtés on emmenait prisonniers les gens du roi , il dit au malheureux Montfort , qu'on ne faisait point de trêve avec un ennemi vaincu , et le força lui-même de rendre les armes.

En même temps , l'un des principaux Emirs , nommé Gémaledin , entra dans Charmasach avec un corps considérable de troupes , et trouvant le roi environné de gens qui songeaient bien moins à le défendre qu'à l'empêcher d'expirer , se saisit de sa personne et de tout ce qui s'empressait à le soulager. Les deux princes ses frères , Alphonse et Charles , tombèrent aussi au pouvoir des Infidèles , sans



qu'on sache précisément s'ils étaient de l'arrière-garde ou au corps de bataille. Ce qu'il y a de très-certain , c'est que tous ceux qui se retiraient par terre , seigneurs ou simples soldats , subirent le même sort , les uns plus tôt , les autres plus tard. Tout fut tué ou pris. L'oriflamme (1) , tous les autres drapeaux , tous les bagages , furent conduits en triomphe à la Massoure avec

---

(1) L'oriflamme était une espèce de gonfanon ou bannière de simple taffetas rouge ou couleur de feu , sans broderie ni figures , fendu par en bas en deux différens endroits , ce qui formait comme trois queues, entouré de houppes de soie verte , et suspendu au haut d'une lance dorée. L'oriflamme , dans son origine , n'était autre chose que la bannière qu'on portait aux processions de Saint-Denis , et dans les guerres particulières que les moines de cette abbaye avaient à soutenir. Les rois s'en servirent à dater de l'époque où Philippe I<sup>er</sup> réunit à la couronne le comté dont Saint-Denis faisait partie. La coutume voulait que le prince reçût ce saint étendard des mains de l'abbé , à genoux , sans chaperon ni ceinture , après avoir fait ses dévotions à Notre - Dame de Paris et dans l'église de l'apôtre de la France. Après la guerre on le rapportait à Saint-Denis en grande cérémonie.

les captifs , dont le nombre était si grand , qu'ils y furent entassés les uns sur les autres. La destinée de ceux qui descendaient le Thanis ne fut pas plus heureuse ; il n'y eut que le légat et quelques autres , montés sur de grands vaisseaux , qui eurent le bonheur d'échapper.

Louis dans la prison parut le même que sur le trône , aussi grand dans les fers que sur le pont de Taillebourg et à la descente de Damiette ; les barbares eux-mêmes admirèrent sa constance plus qu'héroïque. Rien ne put l'ébranler : ni les horreurs de la maladie , il était si faible , qu'il fallait le porter lorsqu'il voulait faire un pas ; ni le défaut des choses les plus nécessaires , il n'avait , pour se couvrir la nuit , qu'une vieille casaque qu'un prisonnier lui donna ; ni le dénûment presque absolu de tout secours , un seul homme composait tout son domestique. Cet homme , appelé Isambert , lui préparait à manger , lui faisait son pain , le couchait , le levait une infinité de fois par jour , et lui tenait lieu de toute cette foule d'officiers si empressés d'ordinaire pour le service des rois. C'est sur

le serment de cet homme fidèle qu'on sait que , dans cet état affreux , il n'échappa jamais au saint roi ni signe de chagrin , ni mouvement d'impatience.

Joinville arriva à l'endroit où Louis était prisonnier avec les deux princes ses frères , quantité de seigneurs , et plus de dix mille autres de toutes conditions , tous enchaînés pêle-mêle et fort à l'étroit , sous quelques tentes , *en une contrée fermée de murailles de terre*. Le Sarrasin qui l'avait amené , lui recommanda un jeune enfant , nommé Barthélemy de Montfaucon , l'avertissant de le tenir toujours par la main s'il voulait l'empêcher d'être tué. On écrivit ensuite leurs noms avec leurs qualités , puis on sépara les gens de marque , qui furent conduits plus avant en un autre pavillon où on les garda étroitement. Le reste fut laissé dans le fatal enclos , d'où , quelques jours après , on vint les tirer pour leur demander s'ils voulaient embrasser la loi de Mahomet. Ceux qui succombaient étaient mis à part ; on tranchait la tête à ceux qui demeuraient fidèles à la religion , et leurs corps étaient jetés dans le Nil. Le roi , en-

fermé seul dans une tente , n'avait aucune communication avec les chefs de son armée : c'est que le Sultan voulait traiter en même temps , mais séparément , avec le souverain et avec ses vassaux.

Il envoya d'abord un Emir demander aux seigneurs français qui d'entre eux ils voulaient choisir pour traiter de leur commune rançon : tous s'accordèrent à nommer l'ancien comte de Bretagne , Pierre de Dreux. On lui proposa de remettre entre les mains du Monarque égyptien toutes les places que les Chrétiens possédaient encore dans la Palestine. « La chose est impossible , répondit froidement le comte ; les unes appartiennent à l'empereur d'Allemagne , qui n'y consentira jamais ; les autres dépendent ou des Templiers ou des Hospitaliers , qui tous , en y entrant , jurent à Dieu que pour la délivrance de corps d'homme ils ne rendront nuls desdits châteaux. — On voit assez , reprit fièrement le ministre musulman , que vous n'avez nul talent ni envie d'être délivrés. Eh bien ! on va vous envoyer les joueurs d'épées qui vous feront comme aux autres.

Pendant qu'en conséquence de leur refus ils se trouvaient ainsi exposés aux plus grands dangers et aux plus cruelles persécutions , Almoadin fit les mêmes demandes au roi , et reçut de lui les mêmes réponses. Alors , transporté de rage , il le menaça , s'il persistait dans son obstination , *de le mettre aux bernicles* , espèce de torture affreuse. C'était , si l'on en croit Joinville , qui s'explique assez mal dans cet endroit , une sorte de machine composée de deux pièces de bois qu'il appelle *tisons* , qui se joignaient par le haut et s'élargissaient par le bas , où l'on avait ménagé plusieurs trous. Les criminels destinés à cet effroyable supplice étaient étendus sur un lit , attachés par le cou vers la jonction du fatal instrument , les jambes extrêmement écartées , passées dans les ouvertures , que notre auteur nomme *chevilles* , et liés avec des nerfs et des cordes. Ensuite un homme assis sur l'extrémité d'un ais qu'on avait pratiqué au-dessus , le rabattait avec violence sur le malheureux *qui était là couché , dont il venait qu'il ne lui demeurait point demi-pied d'ossements qui ne fust tout desrompu*

*et escaché. C'est de cette torture aussi douloureuse qu'infâme , qu'un barbare osait menacer le plus grand roi du monde. Louis répondit avec une noble fermeté : Je suis prisonnier du Sultan ; il peut faire de moi à son vouloir.*

Le Sarrasin , pleinement convaincu qu'il ne pouvait vaincre le roi par menaces , lui envoya demander quelle somme il voulait donner , outre la restitution de Damiette. « C'est au Sultan à s'expliquer , dit Louis ; si ses propositions sont raisonnables , je manderai à la reine de lui faire compter ce qui sera convenu. » Les Infidèles parurent étonnés de cette déférence pour une femme : « C'est , reprit le monarque , qu'elle est ma dame et ma compagne. » On vint bientôt lui dire qu'Almoadin , outre Damiette , exigeait un million de besans d'or , tant pour sa rançon que pour celle des autres captifs. Louis répondit fièrement , *qu'un roi de France n'était point tel qu'il se voulust rédimier pour aucune finance de deniers ; mais qu'il rendrait la ville pour sa personne , et payerait le million de besans pour la délivrance de sa gent. Cette*



somme était si considérable , que le Sultan , étonné de la générosité de son prisonnier , s'écria : *Par ma foi ! frane et libéral est le Français , qui n'a voulu barguigner , mais a octroyé faire et payer ce qu'on lui a demandé. Or lui allez dire que je lui remets deux cent mille besans , et qu'il n'en payera que huit cent mille.*

Le traité fut donc conclu à ces conditions honorables : « Qu'il y aurait trêve » pour dix ans entre les deux nations ; que » tous les prisonniers qu'on avait faits de » part et d'autre , non-seulement depuis » l'arrivée des Français , mais encore depuis une suspension d'armes anciennement arrêtée avec l'empereur Frédéric , » seraient remis en liberté ; que les Chrétiens posséderaient paisiblement toutes » les places qu'ils tenaient dans la Palestine et dans la Syrie ; que le roi payerait » huit cent mille besans d'or pour la rançon de ses sujets captifs , et donnerait » Damiette pour sa personne ; que tous les » meubles que le monarque , les princes , » les seigneurs , et généralement tous les » Chrétiens , laisseraient dans cette ville , y



» seraient conservés sous la garde d'Al-  
 » moadin , jusqu'à ce que l'on envoyât des  
 » vaisseaux pour les transporter où l'on ju-  
 » gerait à propos ; que les malades , et tous  
 » ceux qui avaient encore affaire à Da-  
 » miette , y seraient en sûreté tout le temps  
 » qu'ils seraient forcés d'y demeurer ; qu'ils  
 » pourraient se retirer par mer ou par terre,  
 » selon leur volonté , et que le soudan don-  
 » nerait des sauf-conduits à ceux qui pren-  
 » draient cette dernière voie pour se rendre  
 » en quelque place sous la domination des  
 » Chrétiens. »

Dès que ce traité eut été signé , le sou-  
 dan fit amener le roi en un lieu nommé  
 Pharescour , où il avait fait bâtir un palais  
 assez vaste , mais qui n'était que de bois ,  
 couvert par dehors de toiles des Indes de  
 différentes couleurs. Ce fut là que les deux  
 princes se virent et conférèrent ensemble  
 dans une tente qu'on avait préparée exprès.  
 Le samedi suivant fut marqué pour la red-  
 dition de Damiette. Chacun attendait avec  
 une grande impatience le moment de l'exé-  
 cution ; mais avant cela les choses changè-

rent bien de face, et Louis se vit plus en danger que jamais.

Almoadin , enivré de sa bonne fortune , traitait avec hauteur les vieux serviteurs de sa maison , et leur ôtait peu à peu les emplois considérables. On ne voyait autour de lui que des jeunes gens qui emportaient toutes les grâces. Il se montrait pensif et soupçonneux , et semblait sur-tout se défier des mamelucks , milice très-nombreuse et très-brave , formée par Melech-Sala , son père , composée de soldats achetés dès leur enfance tant en Europe qu'en Asie , élevée enfin dans tous les exercices de la guerre. Ceux-ci , dans la crainte qu'il ne les fît tous massacrer , conspirèrent contre sa vie. Un des plus considérables d'entre eux , qui portait l'épée du soudan , lui donna le premier coup au sortir d'un repas où il les avait invités : mille conjurés l'imitèrent , sans que la garde osât remuer. L'infortuné prince , blessé en plusieurs endroits , mais jeune et vigoureux , se sauva dans une des tours de son palais : on y mit le feu ; il en sortit à demi-brûlé , et alla se jeter

dans le Nil , où il fut achevé et percé de coups. *Octaï* , Joinville dit *Faracataic* , le plus furieux des conjurés , le fendit en deux , lui arracha le cœur , et , les mains encore ensanglantées , entra dans la tente où était le roi de France : *Que me donneras-tu* , lui dit-il , *pour t'avoir défait d'un ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu ?* Louis , plus touché d'horreur que de crainte , parut immobile et ne daigna pas répondre. Alors le barbare tirant son épée , lui en présenta la pointe : *Choisis* , poursuivit-il , *ou de périr de ma main , ou de me donner dans le moment l'ordre de chevalerie. — Fais-toi chrétien* , reprit l'intrépide monarque , *et je te ferai chevalier.* Une si grande fermeté étonna le musulman , qui se retira sans insister davantage ; mais une autre troupe de scélérats ne tarda pas à se présenter , l'épée nue et fumante encore du sang de leur prince. Leur démarche , leurs cris , la fureur , enfin , qui paraissait peinte dans leurs yeux , sur leur visage et dans toute leur personne , n'annonçaient rien que de funeste. Louis , sans rien perdre de cet air

majestueux qui inspirait le respect , même aux plus barbares , laissa tranquillement rugir ces bêtes féroces , ne montrant ni moins de sérénité , ni moins de dignité que s'il eût assisté à quelque cérémonie d'éclat au milieu de ses barons. Cette constance héroïque lui attira l'admiration de ces infâmes. Ils s'adoucirent tout d'un coup et se prosternèrent jusqu'à terre : *Ne craignez rien , Seigneur , lui dirent-ils , vous êtes en sûreté , il fallait que les choses se passassent comme elles viennent de se passer ; nous ne vous demandons que l'exécution du traité , et vous êtes libre.* On dit même qu'ils furent si touchés de son intrépidité , qu'ils mirent en délibération de le faire leur soudan ; mais le voyant inébranlable dans ce qui regardait sa religion , ils appréhendèrent qu'il ne renversât bientôt leurs mosquées , et renoncèrent à ce dessein.

On confirma le traité conclu avec Al-moadin. Le roi seulement y ajouta , qu'avant d'être mis en liberté il ferait rendre Damiette ; qu'il s'obligeait de ne point quitter le Nil qu'il n'eût payé la moitié de

la rançon ; que le reste leur serait compté lorsqu'il enverrait chercher les malades , les prisonniers , que le soudan , contre sa parole , avait fait conduire au Caire , et les machines de guerre , qui resteraient dans la place pour sûreté. Tout semblait fini , et rien ne l'était : Louis avait encore à subir une épreuve qui passait toutes les autres. Il était question de jurer l'observation de ces articles. Les Emirs firent tous les sermens qu'on voulut ; mais en même-temps , instruits par quelques renégats , ils demandèrent que le monarque consentît qu'au cas qu'il ne tint pas les choses promises , *il fût réputé parjure , comme le chrétien qui a renié Dieu , son baptême et sa loi , et qui , en dépit de Dieu , crache sur la croix et l'escabe à ses pieds.* « Quand le roi , dit Joinville , ouït celui serment , il dit que jà ne le ferait-il. » Ce fut en vain que les princes ses frères lui représentèrent que la difficulté qu'il faisait , en inspirant des soupçons sur sa bonne foi , mettait en grand péril la vie de tant de personnes qui lui étaient chères ; en vain que les évêques essayèrent de lui persuader

qu'étant résolu de remplir ses engagements , il n'y avait point d'assurance qu'il n'en pût donner ; en vain que l'infidèle qui était chargé de la négociation , lui rapporta qu'on ne parlait de rien moins , s'il s'obstinait dans son refus , que de lui couper la tête et de le faire mettre en croix avec tous ses gens : rien ne fut capable de l'ébranler. *Je vous aime* , dit-il aux seigneurs et aux prélats , *je vous aime comme mes frères : je m'aime aussi ; mais à Dieu ne plaise , quoi qu'il en puisse arriver , que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France. Pour vous* , ajouta-t-il , en s'adressant au ministre sarrasin , *allez dire à vos maîtres qu'ils en peuvent faire à leurs volontés ; que j'aime trop mieux mourir bon chrétien que de vivre au courroux de Dieu. Les Emirs* , outrés de colère , vinrent en foule fondre dans sa tente , le sabre à la main et criant d'un ton horrible : *Tu es notre captif , et tu nous traites comme si nous étions dans tes fers ! Il n'y a point de milieu , ou la mort , ou le serment tel que nous l'exigeons ! — Dieu vous a rendus maîtres de mon corps* , répondit froide-



ment le monarque ; *mais mon âme est entre ses mains , vous ne pouvez rien sur elle.*

Après lui avoir fait subir quelques épreuves, ils cédèrent cependant , et le firent embarquer sur leurs galères avec tous les prisonniers. On descendit à l'embouchure du Thanis : on vogua ensuite vers Damiette , tandis que l'armée infidèle allait par terre. Le roi fut mis sur le bord du rivage dans une tente , à une demi-lieue de la ville , où le seul Geoffroi de Sargines entra pour donner les ordres sur la reddition. La reine , les princesses et les autres dames qui l'accompagnaient , montèrent sur des vaisseaux génois , et les clefs de la place furent remises entre les mains des Emirs. Les barbares s'y jetèrent en foule comme dans une ville forcée , égorgèrent tout ce qu'ils trouvèrent de malades ; et faisant un tas des armes , des machines , et de tout ce qu'ils s'étaient engagés de rendre , ils en allumèrent un feu qui brûla trois jours entiers. « Ce n'était encore , dit Joinville , que le prélude des perfidies *de cette traître quenaille.* » Ils délibérèrent long-temps s'ils massacreraient le monarque et ses



sujets. Toutes les voix étaient pour l'affirmative. Déjà *ils avaient fait signe aux mariniers* de remonter vers le Grand Caire ; ce qui fut exécuté sur-le-champ : *dont fut mené par nous un très-grand deuil* , ainsi que s'exprime le bon sénéchal , *et maintes larmes en issirent des yeux* , car nous croyions tous qu'on nous *dust faire mourir*. Mais enfin la réflexion qu'ils se rendraient par là l'exécration de l'Univers , la crainte d'attirer sur eux la vengeance de toute l'Europe , et plus que tout cela , l'envie d'avoir les huit cent mille besans d'or qu'on leur avait promis , les ramenèrent à un avis plus sage et soutinrent en eux un reste de bonne foi. *Ainsi , comme Dieu voulut , qui jamais n'oublie ses serviteurs , il fut accordé que tous seraient délivrés , et les fit on revenir vers Damiette.*

On leur permit ensuite de sortir des vaisseaux qui leur tenaient encore lieu de prison , et d'aller trouver le roi qu'on avait laissé , durant tout ce temps-là , dans une tente sur le rivage. Il marchait alors vers le Nil , environné de vingt mille Sarrasins armés , qui le considéraient avec une grande

curiosité , et lui rendaient le même honneur que s'il eût été leur prince. Une galère l'attendait , sans autre équipage , en apparence , qu'un homme qui faisait le fou. Dès qu'il vit le roi de France à portée d'être secouru , il donna un coup de sifflet , et à l'instant parurent quatre-vingts arbalétriers français , *bien équipés , leurs arbalètes tendues et le trait dessus*. Les infidèles , à cette subite apparition , *commencèrent à fuir comme brebis qui sont ébahies , ni oncques avec le roi n'en demeura que deux ou trois*. Aussitôt le maître du vaisseau lui fit jeter une planche pour l'aider à passer sur son bord. Il y entra , suivi du comte d'Anjou son frère , de Geoffroy de Sargines , de Philippe de Nemours , d'Albérie Clément , maréchal de France , du sire de Joinville , et de Nicolas , général des Trinitaires. Dans le même temps , les comtes de Bretagne , de Flandre et de Soissons , le patriarche de Jérusalem , et tous les seigneurs prisonniers , tant de France que de Chypre et de Palestine , s'embarquèrent sur d'autres navires. Le seul comte de Poitiers demeura pour otage jusqu'au paie-

ment des quatre cent mille besans d'or que Louis devait donner avant de quitter la côte de l'Égypte.

Le saint roi, fidèle à sa parole, fit payer cette somme *au poids de la balance, qui valait chacune dix mille livres*. On allait partir, lorsque le comte de Montfort, qui avait été chargé de présider au paiement, croyant avoir fait un trait d'habile homme, dit au monarque, en riant, que les Sarrasins s'étaient trompés de vingt mille besans d'or, et qu'il était bien aise d'avoir été plus fin que des traîtres qui n'avaient ni foi ni loi. *Mais le roi, dit Joinville, se courrouça âprement et le renvoya, au grand danger de sa vie, restituer cette somme aux barbares*. Il mit ensuite à la voile, se dirigeant vers la terre sainte. L'embarquement s'était fait avec tant de précipitation, que *les gens du roi ne lui avaient rien appareillé, comme de robes, lit, couche, ne autre bien*; à peine se trouva-t-il quelques matelas sur lesquels il pût reposer, quoiqu'il fût encore faible de sa dernière maladie. Il faisait venir Joinville, lui permettait *de se seoir auprès de*

*sa personne , pour ce qu'il était malade ; et après lui avoir dit en détail ce qui s'était passé à sa prise et pendant sa captivité , il lui ordonnait de raconter ses aventures particulières , trouvant toujours le moyen de rapporter tout à Dieu.*

La navigation fut des plus heureuses , et les vaisseaux , au bout de six jours , entrèrent dans le port de Saint-Jean-d'Acre. Toute la ville vint au-devant du roi en procession. On était alors en 1250.



*Louis IX humiliant le scheick des Assassins.*

Ce ne fut qu'en 1254 que Louis IX revint en France. Il employa cet intervalle de temps à fortifier les différentes places que les chrétiens possédaient encore dans la Terre-Sainte , et à y faire , de toutes manières , respecter leur nom. Il y acquit une si grande autorité par sa sagesse et sa réputation de valeur , que les Sarrasins de Syrie et ceux d'Egypte , entre lesquels il

se trouvait placé, se disputèrent son alliance à propos de quelques différends qu'ils avaient ensemble ; pour l'obtenir, les Sarasins d'Egypte lui renvoyèrent les têtes de chrétiens qu'ils avaient arborées sur les murs du Caire, le reste des prisonniers qu'ils retenaient encore au mépris des traités, et les enfans chrétiens qu'ils avaient contraints d'embrasser le mahométisme. Ils le déchargèrent aussi des quatre cent mille besans d'or qui leur restaient dus pour la rançon des prisonniers, et promirent de lui remettre le royaume de Jérusalem.

Cet hommage éclatant, rendu à sa puissance et aux services que l'on pouvait en attendre, lui fut peut-être moins glorieux encore que celui du *vieux de la Montagne*, qui, redouté de tous les souverains, fléchit lui-même sous le caractère intrépide et plein de dignité du monarque français.

Rien de plus confus, quelquefois de plus contradictoire, que les idées des auteurs, même les plus accrédités, sur le nom, l'origine, les différens domiciles, la religion et les mœurs des sujets du vieux de la Montagne. Leur nom était *Assisins*. Ce nom

vient du verbe arabe *hassa* , tuer , dont le participe actif est *hasis* , au pluriel *hasisin* , qui signifie *tueurs*. Les sujets du vieux de la Montagne étaient , en effet , des *meurtriers nés* , et c'est pour cela que de leur nom ou sobriquet nous avons fait celui d'*assassin* , que nous donnons , chez nous , aux homicides. Ils étaient , de religion , *Ismaëliens* , c'est-à-dire qu'ils suivaient la doctrine d'Ismaël , fils de Giafar.

C'est de la mort de ce dernier , le sixième des Imans admis par les Perses , qu'on peut dater l'origine de la secte de ces Ismaëliens , vers l'an 770 de notre ère environ. Ils s'accordaient avec les Mahométans de Perse , leurs frères , en ce qu'ils n'admettaient qu'Ali pour premier iman après Mahomet ; mais ils comptaient différemment la succession de l'Imamat , c'est-à-dire de la souveraine puissance , tant au temporel qu'au spirituel , et prétendaient que cette dignité avait passé aux descendants d'Ismaël , préférablement à la ligne collatérale. Cette nouvelle faction excita d'abord de grands troubles , et dès sa naissance forma deux branches , toutes deux



célèbres. L'une , sur la fin du neuvième siècle , s'empara de l'Egypte , où elle régna près de trois cents ans , sous le nom de *Khalifes-Fathimites* ; l'autre , c'est celle des *Assisins* , s'établit en Asie , deux cents ans plus tard. Elle avait d'abord formé une domination en Arabie , dont *Hagiar* , voisin du golfe Persique , était la capitale ; mais , bientôt chassée de cet établissement , elle demeura dispersée pendant plus d'un siècle dans la Syrie , dans la Perse et dans l'Egypte. Ce fut là que *Hassan-Sabah* en ramassa les débris. Cet homme , versé dans les sciences , se faisait passer pour magicien. Il les conduisit sur le *Gébal* ou *Kouhestan* de la Perse , pays montueux , presque inaccessible. Ceux de cette même branche qui restaient dans l'Irach Arabique , où ils avaient pris naissance , se joignirent aux *Dararioun* et aux *Nossairioun* , autres sectaires aussi méchans qu'eux , et allèrent s'établir en différens endroits du Liban et de l'Anti-Liban. L'affinité qu'ils avaient avec les nouveaux maîtres du Kouhestan , l'impossibilité de se maintenir sans leur secours , la conformité des sentimens , tout



les détermina à ne former avec eux qu'un seul corps sous un même chef. C'était par les ordres du souverain qui résidait en Perse , ou de son lieutenant en Syrie , qu'ils allaient , de côtés et d'autres , commettre ces horribles attentats dont nos histoires sont pleines.

C'est aussi de ce domicile dans les montagnes , que leur chef était appelé par nos ancêtres , *le Vieux de la Montagne* , nom inconnu aux Orientaux , qui le nomment toujours *Scheick* , c'est-à-dire , seigneur , prince , souverain , et non pas *Vieillard* , comme il a été ridiculement rendu par la foule des auteurs occidentaux. La puissance de ce redoutable iman s'étendait fort loin ; il commandait depuis le *Khorassan* , de l'orient à l'occident , tous les pays qui bordent le sud de la mer Caspienne , savoir , *le Kouhestan* , *le Tabristan* , *le Masanderan* et *le Ghilan* ou *Dilem* ; tout le territoire qui s'étend depuis *Damas* jusqu'à *Antioche* , ce qui peut faire huit journées de marche ; *Panéas* , immédiatement au-dessous du *Mont-Chermon* , et le *Kurdistan* obéissaient également à ses lois.

Mais cette horrible domination , fondée sur le sang et sur le carnage , ne pouvait être de longue durée. Toute la nation fut entièrement exterminée sur la fin du treizième siècle ; celle de Perse , en 1262 , par *Holagou* , frère et lieutenant de *Mangou-Kan* , quatrième empereur des Tartares ; celle de Syrie , environ l'an 1280 , par les lieutenans de *Bibart* , sultan d'Egypte.

Les principaux dogmes de ces Ismaëliens ou Assisins , étaient la métempsycosé et la descente de l'esprit saint dans la personne de leurs Imans. Une vive persuasion de ce dernier point leur inspirait cette obéissance aveugle qui leur faisait affronter la mort avec une intrépidité qui n'a d'exemple que chez eux. On dit que leurs chefs , par une détestable politique , avaient imaginé de renfermer dans un jardin délicieux tout ce qu'il y a de plus propre à flatter les sens ; on y transportait , au milieu d'un sommeil procuré par des breuvages singuliers , les jeunes gens destinés aux exécutions sanguinaires , pour leur donner un avant-goût des plaisirs du paradis qu'on leur promettait. C'est ce qui les rendait si dévoués aux

ordres de leur souverain , qu'au moindre signe de sa volonté ils couraient avec joie à un trépas certain , persuadés que celui qui leur faisait goûter tant de délices sur la terre , avait assez de pouvoir pour les rendre encore plus heureux dans le ciel. On lit dans la *Chronique de Pepin* , que Henri II , comte de Champagne , fut invité par le commandant des *Assisins* de Syrie , à passer sur ses terres ; qu'étant arrivé près d'une tour prodigieusement élevée , le barbare lui demanda s'il avait des sujets aussi obéissans que les siens ; et que , sans attendre sa réponse , au premier signe qu'il fit , trois jeunes gens vêtus de blanc se précipitèrent , à l'envi , de cette tour , et vinrent s'écraser à leurs pieds. Lorsque ce fier tyran voulait se défaire de quelque potentat chrétien ou infidèle , ces malheureux s'en allaient , déguisés , à la cour du proscrit , et attendaient tranquillement l'occasion d'exécuter leur dessein , aussi contents d'y périr que de retourner triomphans de l'ennemi de leur maître. S'ils échouaient dans leur en-

treprise , d'autres s'empressaient de prendre leur place , et comme ils avaient autant de conduite que d'adresse , rarement ils manquaient leur coup.

« Sire , dit à Louis IX le chef de la députation du scheick des Assisins , con-  
 » naissez-vous mon seigneur et maître ? —  
 » Non , répliqua froidement le monarque ;  
 » mais j'en ai entendu parler. — Si cela  
 » est , reprit l'ambassadeur , je m'étonne  
 » que vous ne lui ayez pas encore envoyé  
 » de présens pour vous en faire un ami.  
 » C'est un devoir dont s'acquittent régu-  
 » lièrement , tous les ans , l'empereur d'Al-  
 » lemagne , le roi de Hongrie , le soudan  
 » de Babylone et plusieurs autres grands  
 » princes , parce qu'ils n'ignorent pas que  
 » leur vie est entre ses mains. Je viens  
 » donc vous sommer de sa part de ne pas  
 » manquer à le satisfaire sur ce point , ou  
 » du moins de le faire décharger du tribut  
 » qu'il est obligé de payer , tous les ans ,  
 » aux Grands-Maîtres du Temple et de  
 » l'Hôpital. Il pourrait se défaire de l'un  
 » et de l'autre ; mais bientôt ils auraient

» des successeurs : sa maxime n'est pas de  
 » hasarder ses sujets pour avoir toujours à  
 » recommencer. »

Le roi écouta paisiblement l'insolente harangue de l'envoyé, et lui ordonna de revenir le soir pour avoir sa réponse. Il revint : le Grand-Maître du Temple et celui de l'Hôpital se trouvèrent à l'audience, l'obligèrent, par ordre du monarque, à répéter ce qu'il avait dit le matin, et le remirent encore au lendemain. Le fier Assisin n'était point accoutumé à ces manières hautaines ; mais quel fut son étonnement, lorsque les Grands-Maîtres lui dirent qu'on ne parlait pas de la sorte à un roi de France ; que sans le respect de son caractère on l'aurait fait jeter à la mer ; qu'il eût enfin à revenir dans quinze jours faire satisfaction de sa conduite audacieuse.

Une si noble fierté étonna toute la Palestine, et fit trembler pour les jours du monarque : on connaissait, et les attentats du barbare, et la fureur de ceux à qui il en confiait l'exécution. Cependant le scheick des Assisins craignit lui-même un prince qui le craignait si peu, et lui renvoya sur-

le-champ l'ambassadeur avec des présens également singuliers , bizarres , curieux et magnifiques : c'était d'un côté *sa propre chemise* , « pour marquer , par celui de tous » les vêtemens qui touche le corps de plus » près , qu'il était , de tous les rois , celui » avec lequel il voulait avoir une plus » étroite union ; et de l'autre , un anneau » de fin or pur , où son nom était gravé , » en signifiante qu'il l'épousait pour être » tout à un , comme les doigts de la main. » Ces symboles étranges furent accompagnés d'une caisse remplie de plusieurs ouvrages de cristal de roche , où il y avait un éléphant , diverses figures d'hommes , un échiquier et des échecs de même matière : le tout orné d'or et parfumé d'ambre.



### *Amour de Louis IX pour le peuple.*

Ce prince, si imposant, si terrible, quand il s'agissait de faire respecter en lui le chef d'une nation qui dès-lors donnait le ton à toutes les autres , était personnellement le plus humble des hommes. Dans le péril ,

il n'y avait encore personne dont la vie lui parût moins précieuse que la sienne ; il n'eût pas voulu exposer à sa place le dernier de ses sujets.

Le soudan de Damas , peu content de raser les fortifications naissantes de Sidon , y avait fait égorger plus de deux mille Chrétiens sans défense. Leurs corps demeureraient depuis quatre jours dans la campagne , sans sépulture et déjà corrompus. Louis sentit à cette vue son cœur s'attendrir ; il appela le légat , lui fit bénir un cimetière ; puis relevant de ses propres mains un de ces cadavres : *Allons* , dit-il à ses courtisans , *allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ.*

Lors de son retour de la Terre-Sainte , le vaisseau qui le portait , lui , sa royale épouse et ses enfans , toucha deux fois sur un banc de sable. En le visitant , on reconnut qu'il y avait trois toises de la quille emportées , et on conseilla au monarque de passer sur un autre navire. « Dites-moi , » sur la foi et loyauté que vous me devez , » répondit-il à ceux qui lui donnaient ce » conseil , si le vaisseau était à vous et



» chargé de riches marchandises , l'aban-  
 » donneriez-vous en pareil état ? — Non  
 » sans doute , répliquèrent-ils d'une voix  
 » unanime ; nous aimerions mieux hasar-  
 » der tout que de faire une perte si consi-  
 » dérable. — Pourquoi donc me conseillez-  
 » vous d'en descendre ? — C'est , reprirent-  
 » ils , que la conservation de quelques mal-  
 » heureux matelots importe peu à l'univers ;  
 » mais rien ne peut égaler le prix d'une  
 » vie comme celle de Votre Majesté. — Or,  
 » sachez , dit le généreux prince , qu'il  
 » n'y a personne ici qui n'aime son exis-  
 » tence autant que je puis aimer la mienne.  
 » Si je descends , ils descendront aussi ; et  
 » ne trouvant aucun bâtiment qui puisse  
 » les recevoir , ils se verront forcés de de-  
 » meurer dans une terre étrangère , sans  
 » espérance de retourner dans leur pays.  
 » C'est pourquoi j'aime mieux mettre en  
 » la main de Dieu ma vie , celle de la  
 » reine et de nos trois enfans , que de  
 » causer un tel dommage à un si grand  
 » peuple. » Quelles paroles aussi véritablement *libérales* furent jamais proférées !



*Bon ordre établi par Louis IX dans le royaume.*

De retour de la Terre-Sainte , Louis IX fit son entrée dans la capitale , aux acclamations de tout le peuple , auquel il était déjà cher. Ce ne furent pendant long-temps que feux , danses et festins. Il ne tarda pas cependant à se dérober à tant d'empressement , pour s'appliquer tout entier à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement pendant son absence , et , s'il se pouvait , à bannir du royaume jusqu'à l'ombre du mal.

Il commença par assembler un parlement , où l'on publia une ordonnance qui contient plusieurs articles très-importans pour l'exacte administration de la justice. Elle porte entre autres dispositions : « Que  
 » les baillifs , prévôts , vicomtes et autres  
 » juges supérieurs ou subalternes , jureront de rendre la justice sans acception  
 » de personne ; de conserver de bonne foi  
 » les droits du roi , sans préjudicier à ceux

» des particuliers ; de ne recevoir aucun  
 » don ; de ne rien emprunter des personnes  
 » qui peuvent avoir des procès à leurs tri-  
 » bunaux ; de n'envoyer aucun présent , ni  
 » aux gens du conseil du roi , ni à ceux  
 » qui sont préposés pour examiner leurs  
 » comptes ou pour informer de leur con-  
 » duite ; de n'acheter , ni directement , ni  
 » indirectement , aucun immeuble dans  
 » l'étendue de leur juridiction ; de tenir  
 » leurs audiences dans les lieux où ils ont  
 » coutume de les donner , pour ne point  
 » consumer les parties en frais ; enfin ,  
 » lorsqu'ils seront hors d'exercice , de de-  
 » meurer pendant quarante jours dans leur  
 » bailliage , ou du moins d'y laisser un  
 » procureur suffisant pour répondre aux  
 » plaintes qu'on pourrait faire contre eux  
 » devant les commissaires du roi. »

Il remplit son conseil de gens habiles ,  
 désintéressés , vertueux , dignes enfin de la  
 confiance d'un souverain qui cherche le  
 honneur de ses sujets , car il ne s'en rap-  
 portait jamais , dans aucune affaire , à ses  
 seules lumières , quelque étendues qu'elles





Louis IX rendant la justice à ses sujets.

fussent ; il se donnait toujours le temps de consulter , et ne décidait qu'après avoir demandé plus d'un avis. Ce qui ne l'empêchait pas , dit Joinville , de prendre sur-le-champ un parti , *quand la chose requérait célérité et droiture.* ✓

Les rois ses prédécesseurs envoyaient des commissaires dans les provinces pour examiner et réparer les injustices qui s'y faisaient , et avant son voyage d'outre-mer il avait lui-même constamment suivi cette louable coutume ; mais craignant que cela ne fût pas suffisant , il résolut d'y aller en personne , résolution qui apporta le plus grand soulagement dans le sort des peuples. ✓

Il tenait toujours auprès de lui un certain nombre de personnes qui , investies de sa confiance , jugeaient sans délai toutes les petites affaires ; quand les parties n'étaient pas contentes , il intervenait lui-même et prononçait. *Souvent j'ai vu , dit Joinville , que le bon saint , après la messe , allait se promener au bois de Vincennes , s'asseyait au pied d'un chêne , nous faisait prendre place à côté de lui , et donnait*

*audience à tous ceux qui avaient à lui parler, sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher. On le vit aussi, plusieurs fois, venir au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, avec un surcol de tiretaine sans manches, et, par-dessus, un manteau de taffetas noir; là, il faisait étendre des tapis pour s'asseoir avec ses conseillers, et dépêchait diligemment son peuple.*

En toute occasion il donnait l'exemple de cette équité inflexible qu'il recommandait aux magistrats : le rang, la condition d'un plaideur ne pouvaient lui servir de garantie contre le bon droit de son adversaire ; la qualité même de proche parent du souverain ne pouvait devenir le motif d'aucune faveur. Le comte d'Anjou avait un procès contre un simple gentilhomme de ses vassaux pour la possession d'un certain château. Les officiers du prince jugèrent à son avantage : le gentilhomme en appela à la cour du roi. Charles, piqué de sa hardiesse, le fit mettre en prison ; le roi en fut averti, et manda sur-le-champ au comte de le venir trouver. *Croyez-vous,*



lui dit-il avec un visage sévère , *qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France , ou que vous serez au-dessus des lois , parce que vous êtes mon frère ?* En même temps il lui ordonna de rendre la liberté à ce malheureux vassal , afin qu'il pût venir défendre son droit au parlement. Le comte obéit. Il ne restait plus qu'à instruire l'affaire ; mais le gentilhomme ne trouvait ni procureurs , ni avocats , tant on redoutait le caractère violent du prince Angevin. Louis eut encore la bonté de lui en donner d'office , après leur avoir fait jurer qu'ils le conseilleraient fidèlement. La question fut scrupuleusement discutée , le gentilhomme réintégré dans ses biens , et le frère du roi condamné.

Avait-il un intérêt personnel dans une affaire , si l'équité ne parlait point en sa faveur , il était le premier à se condamner : quand son droit paraissait certain , il savait le maintenir avec fermeté ; mais , dans le doute , il aimait mieux tout sacrifier , que de courir risque de blesser la justice.

Louis VII , en fondant un couvent de religieux à Grammont , proche Dourdan , leur

avait donné un bois dans le voisinage de leur monastère. Philippe-Auguste , le trouvant à sa bienséance , ne fit point difficulté de se l'approprier. Le saint roi , instruit de l'usurpation , ordonna de le restituer ; ce qui fut promptement fait.

Renauld de Trie réclamait le comté de Dammartin , que le roi retenait depuis la mort de Mathilde , quoiqu'il eût promis solennellement de ne point s'opposer à ce qu'il retournât aux légitimes héritiers de la comtesse. On lui produisait les lettres-patentes délivrées à ce sujet ; mais le roi , ni personne de sa cour , ne se souvenait de ces lettres : les sceaux en étaient brisés et rompus , il ne restait de l'effigie du monarque que le bas des jambes. Tout le conseil fut d'avis qu'on ne devait y avoir aucun égard. La délicatesse de Louis ne lui permit pas de s'en tenir là : il appela Jean Sarrasin , son chambellan , et lui ordonna de lui apporter de vieux sceaux pour les confronter avec les restes de ceux qu'on lui présentait. On en trouva de parfaitement semblables : « Voilà , dit le roi à ses ministres , les sceaux dont je me servais

avant mon voyage d'outre-mer ; ainsi je n'oserais , selon Dieu et raison , retenir la terre de Dammartin. » En même temps il fit venir Renauld : « Beau sire , lui dit-il , je vous rends le comté que vous me demandez. »

Cet amour invariable de la justice lui concilia l'estime , la confiance et le respect de toute l'Europe , à un tel point , que le roi d'Angleterre et ses barons le prirent pour arbitre de leurs différends.

Son génie et ses soins s'étendaient à tout ; il ne dédaigna aucun des détails de l'administration publique qui pouvaient contribuer à la prospérité de la France. Après avoir arrêté l'usure , l'altération des monnaies , les ventes à faux poids , et toute espèce de monopole , il rangea tous les marchands et artisans en différens corps de communautés , dressa leurs premiers statuts , et leur donna des réglemens si sages , qu'on n'a eu qu'à les copier ou à les imiter dans tout ce qu'on a fait depuis pour la discipline des divers membres du commerce. Les mœurs , objet si digne d'occuper les souverains , eurent toujours la

principale part à son attention. On vit sous son règne des écrits sur la religion, des ouvrages philosophiques, des poèmes, des histoires, des romans; mais, grâce à la sagesse de ses réglemens, qui réprimaient la licence sans proscrire une raisonnable liberté, on ne trouve dans ces compositions rien qui respire la sédition, l'impiété, le fanatisme ou le libertinage.

Il rendit les chemins sûrs et commodes. Il délégua des commissaires pour veiller à ce que les rivières fussent navigables.

Tant de soins répandirent l'abondance dans le royaume et l'enrichirent aux dépens de ses voisins. Ceux des étrangers qui possédaient quelque chose, y vinrent en foule chercher ce qu'on ne trouvait point ailleurs, la justice et la paix. Le commerce reprit une nouvelle vie; rien ne demeurerait inutile, chacun faisait valoir ce qu'il avait. *Finalement, dit Joinville, le royaume se multiplia tellement pour la bonne droiture qu'on y voyait régner, que le domaine, censive, rente et revenu du roi croissaient tous les ans de moitié.*

---

*Aumônes et Fondations pieuses de  
Louis IX.*

Non content d'avoir pourvu , autant que possible , à ce que chacun de ses sujets pût vivre honorablement , Louis IX venait encore , par ses bienfaits , au secours de ceux que des circonstances quelconques réduisaient à la misère. Ses aumônes furent immenses. Chaque jour il nourrissait dans son palais cent vingt pauvres , quelquefois deux cents. La coutume des rois ses prédécesseurs était de faire distribuer , pendant le carême , par leur aumônier ou par leurs baillis , deux mille cent dix-neuf livres parisis , soixante-trois muids de blé et soixante-huit mille harengs , aux pauvres monastères , aux Hôtels-Dieu , et aux Maladreries , outre une augmentation de cent sous parisis par jour dans les aumônes ordinaires. Il craignit qu'un si louable usage ne vînt à s'abolir dans la suite des temps , et le rendit inviolable par des lettres-patentes , dont il confia la garde au maître et

aux frères de l'Hôtel-Dieu de Paris , avec ordre de les représenter à son héritier ou à ses successeurs , s'ils manquaient à cette pieuse obligation. Cet Hôtel-Dieu existait depuis long-temps ; mais comme la ville était considérablement augmentée depuis Philippe-Auguste , les anciennes salles ne suffisaient plus pour loger commodément les malades : Louis en fit bâtir de nouvelles , et augmenta notablement les biens de la maison. Ce fut encore lui qui fonda , au sein de la capitale , ce fameux hôpital des aveugles , dit depuis *Quinze-Vingts* , parce qu'on les a réduits au nombre de trois cents. Ils étaient alors trois cent cinquante.

La capitale ne fut pas le seul théâtre de sa charité ; de là elle s'étendit sur la France entière.

Les hospices de Pontoise , de Compiègne et de Vernon , le reconnaissent pour leur fondateur.

Il mariait par-tout , de ses deniers , les demoiselles dont la pauvreté pouvait exposer la vertu. Les commissaires qu'il en-

voyait dans les provinces , pour recevoir les réclamations de chacun , et y faire droit si elles étaient justes , avaient aussi ordre de dresser un rôle de tous les pauvres laboureurs qui ne pouvaient plus travailler à cause de leur vieillesse , et le saint monarque se chargeait de fournir à leur subsistance. Ses ministres se plaignaient souvent qu'il faisait de trop grandes charités ; il les laissa murmurer sans vouloir rien changer à sa manière d'agir. « Il est quelquefois nécessaire , disait-il , que les rois excèdent un peu dans la dépense , et s'il y a de l'excès , j'aime mieux que ce soit en aumônes qu'en choses superflues et mondaines. »



*Louis IX , Protecteur des Lettres.*

Nous avons dit plus haut que Louis ne réprima que la licence des écrivains , et qu'il leur laissa une liberté raisonnable ; nous pouvons ajouter qu'aimant les lettres , il était le protecteur , le compagnon



d'études de ceux qui les cultivaient dignement. Ayant formé au trésor de la Sainte-Chapelle une bibliothèque ouverte à tout le monde, il y venait souvent lui-même, incognito, dans ses momens de loisir, et se faisait un plaisir d'expliquer aux uns et aux autres les passages des anciens auteurs qu'ils ne pouvaient d'abord comprendre. Plusieurs reçurent de ces leçons, sans savoir à quel haut personnage ils les devaient.



### *Mort du grand et bon Roi.*

Ce fut dans une seconde Croisade que la France perdit le monarque qui faisait sa gloire et son bonheur. Louis mourut comme il avait vécu, en homme intrépide, en prince ami de ses sujets, en héros chrétien.

Cette fois, on descendit sur la côte de Barbarie, à quelque distance de Tunis. On était alors au mois de juillet 1270. On obtint d'abord des avantages brillans, et l'on

se rendit maître de l'antique Carthage qui, à cette époque, avait encore quelque'importance ; mais tandis qu'on prenait des mesures pour avancer dans l'intérieur des terres, une maladie contagieuse se déclara dans l'armée et y fit des ravages affreux. Louis IX ne tarda pas à en être attaqué lui-même. Se sentant mortellement atteint, il rassembla toutes ses forces pour donner ses instructions à celui de ses fils qui devait lui succéder. Les auteurs nous les ont conservées avec soin. Ces instructions sont, en effet, les plus belles qu'un roi puisse laisser à son héritier, et il est à remarquer, à la louange de Louis IX, qu'elles ne contiennent que ce qu'il a toujours pratiqué lui-même. Voici les principaux passages :

« Beau fils, la première chose que je te  
 » recommande à garder, est d'aimer Dieu  
 » de tout ton cœur, et de désirer plutôt  
 » souffrir toutes manières de tourmens,  
 » que de pécher mortellement.

» Si Dieu t'envoie adversité, souffre-le  
 » en bonne grâce, et pense que tu l'as  
 » bien desservi (mérité). S'il te donne

» prospérité, n'en sois pas pire par orgueil;  
 » car on ne doit pas guerroyer Dieu de  
 » ses dons.

» Aime tout bien; haïs toute prévarica-  
 » tion en quoi que ce soit. »

Le saint roi exhorta ensuite son fils à ne donner sa confiance qu'à ceux dont la vertu et le désintéressement formaient le caractère, et à exclure de sa familiarité tout homme capable de médire d'autrui, *derrière ou devant*; enfin, à bannir de sa présence ces courtisans *pleins de convoitises*, vils flatteurs, toujours occupés à déguiser la vérité, qui doit être l'unique règle des rois. « Enquiers - toi  
 » d'elle, beau cher fils, sans tourner, ni  
 » à dextre, ni à sénestre, dit-il en cet en-  
 » droit : sois toujours pour elle encontre  
 » toi. Ainsi jugeront tes conseillers plus  
 » hardiment, selon droiture et selon jus-  
 » tice.

» Veille sur tes baillifs, prévôts et autres  
 » juges, et t'informe souvent d'eux, afin  
 » que si chose y a en eux à reprendre,  
 » que tu le fasses.

» Que ton cœur soit doux et piteux au

» pauvre : fais-lui droit comme au riche.

» A tes serviteurs sois loyal , libéral , et  
» roide de parole , à ce qu'ils te craignent  
» et aiment comme leur maître.

» Garde-toi , beau cher fils , de trop  
» grandes convoitises. Ne boute pas sur tes  
» peuples trop grandes tailles , ni subsides ,  
» si ce n'est par grande nécessité , pour  
» ton royaume défendre : alors même tra-  
» vaille , toi , à procurer que la dépense  
» de ta maison soit raisonnable et selon  
» mesure.

» Observe les bonnes anciennes cou-  
» tumes , corrige les mauvaises.

» Regarde avec toute diligence com-  
» ment tes gens vivent en paix dessous toi ,  
» par espécial ès bonnes villes et cités ;  
» maintiens les franchises et libertés ès-  
» quelles tes anciens les ont gardées : plus  
» elles seront riches et puissantes , plus tes  
» ennemis et adversaires douteront de t'as-  
» saillir et de méprendre envers toi.

» Que ton premier soin soit d'éviter  
» d'émouvoir guerre , sans grand conseil  
» ( qu'après une mûre délibération ) , et  
» qu'autrement tu n'y puisses obvier. Si

» nécessité y a , garde les gens d'église et  
 » ceux qui en rien ne t'auront méfait , ( qui  
 » n'auront de part à la guerre qu'à cause  
 » du pays qu'ils habitent )... , etc... , etc. »

Un moment avant de rendre le dernier soupir , Louis , par humilité , se fit étendre sur un lit couvert de cendre. Il y expira , le 25 août , vers les trois heures après-midi , n prononçant distinctement ces belles paroles du psalmiste : *Seigneur , j'entrerais dans votre maison , je vous adorerais dans votre saint temple , et je glorifierai votre nom.*

Sa mort fut pleurée par toute l'armée : ministres des autels , princes , seigneurs et soldats , chacun montra la douleur la plus vraie et la plus profonde. Louis méritait ces regrets ; nous avons vu par des exemples éclatans qu'il possédait toutes les vertus qui , chez un prince , assurent le bonheur des différentes classes de la société. Les Français perdirent en lui le plus grand roi qu'ils eussent eu depuis Charlemagne , et qu'ils dussent peut-être avoir dans la suite. Les détracteurs de son auguste race , depuis les jours de notre révo-

lution , n'ont osé reprocher à sa mémoire que la piété ardente qui l'entraîna deux fois et lui fit enfin trouver la mort sur les rivages africains. Cette piété n'eut , après tout , d'autre effet que d'entretenir et d'étendre , dans notre nation , l'esprit belliqueux qui alors l'élevait peu-à-peu au-dessus des autres peuples européens , et d'affaiblir en même temps , par l'appauvrissement et la soumission militaire des chefs de la noblesse française , le gouvernement féodal , qui , sans cette circonstance entre plusieurs autres , aurait pu finir par diviser la France en plusieurs états fédératifs. Il faut encore remarquer sur ce sujet , pour l'honneur de notre héros , que les Croisades , réellement comparables aux efforts que fait un peuple pour défendre sa capitale d'un joug étranger , ne furent , après tout , que des associations guerrières , par lesquelles les Chrétiens , gens de cœur , entreprirent de soustraire les lieux où naquit leur religion , à la domination honteuse de hordes méprisables , dont le triomphe , tant qu'il durera , sera une ignominie pour quiconque fait profession de chris-

tianisme. Que pouvait-il résulter pour la France de ces expéditions toutes religieuses en apparence, si elles eussent réussi complètement ? que, vu le rang qu'y tenaient leurs rois, et la situation de leurs côtes, les Français, possesseurs de l'Arabie, seraient devenus en même temps, par le golfe Persique et la Mer Rouge, maîtres du commerce de l'Asie et d'une partie de l'Afrique. On nous dira peut-être que Louis IX ne se croisa jamais que par fanatisme religieux, et non dans aucune vue politique ; mais quelle preuve sans réplique pourra-t-on nous apporter de cette allégation ? dans quelle autre circonstance obtint-on de Louis IX, au nom de la religion, des choses purement contraires aux intérêts de son royaume ? Avant lui, les prêtres, quand ils faisaient sacrilègement servir leur caractère sacré au succès de leurs prétentions temporelles, se faisaient accorder tout ce qu'ils voulaient par le moyen des *interdits* ; Louis IX brava ouvertement cet abus de la religion, et contraignit ses ministres d'y renoncer. Comment répondit-il aussi à différentes usurpations du souverain



pontife, qu'il regardait cependant comme le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ? par la *Pragmatic Sanction*, cette ordonnance à jamais célèbre qui mit la couronne à l'abri des entreprises de la tiare. Qui donna de pareilles preuves d'une religion éclairée, peut bien être supposé n'avoir jamais servi l'autel qu'en prince sage, chez qui la piété n'excluait ni le bon sens, ni la raison d'Etat.

*J. L. A. 1787*



### *Régence de la reine Blanche.*

C'est à la reine douairière, Blanche de Castille, sa mère, que Louis IX avait confié le gouvernement de son royaume pendant sa première Croisade. Cette princesse signala sa régence par les actes les plus louables de bonté, de sagesse et de fermeté. L'histoire nous en a conservé un qui lui donne des droits éternels sur les cœurs sensibles et compatissans.

Le Chapitre de Paris avait fait emprisonner tous les habitans de Châtenay et de

quelques autres lieux , pour certains faits qu'on leur imputait , et que la loi interdisait aux serfs. Ces malheureux , enfermés dans un noir cachot , manquaient des choses les plus nécessaires à la vie , et se voyaient en danger de mourir de faim. La régente , instruite de leur situation , en fut profondément touchée ; elle envoya prier les chanoines de vouloir bien , en sa faveur , sous caution néanmoins , relâcher ces infortunés , promettant d'informer de tout et de leur faire toute sorte de justice. Les chanoines , piqués peut-être qu'une femme leur fit des leçons d'une vertu qu'eux-mêmes auraient dû prêcher aux autres , répondirent avec dureté qu'ils ne devaient compte à personne de leur conduite vis-à-vis de leurs sujets , sur lesquels ils avaient droit de vie et de mort. En même temps , comme pour insulter à l'illustre protectrice de ces pauvres esclaves , ils ordonnèrent d'aller prendre leurs enfans et leurs femmes qu'ils avaient d'abord épargnés , les firent traîner impitoyablement dans le même cachot , et les y traitèrent de façon qu'il en mourut un grand nombre , soit de misère ,

soit de l'infection d'un lieu capable à peine de les contenir. La reine Blanche, indignée de tant d'audace et de cruauté, se transporta à la prison, et, commandant de l'enfoncer, elle donna elle-même le premier coup, pour animer ceux qui pouvaient être retenus par la crainte des censures ecclésiastiques, si communes en ces temps-là. On en vit sortir une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, pâles, défaits, n'ayant presque plus figure humaine. Tous se jetèrent aux pieds de leur bienfaitrice, et réclamèrent sa protection contre la violence de leurs persécuteurs; elle la leur promit, et tint parole. Pour rentrer en jouissance de leurs biens, qu'elle fit saisir, les chanoines furent obligés d'affranchir ces malheureux, moyennant une certaine somme payable tous les ans.

Blanche avait elle-même élevé son royal fils; ainsi nous lui avons dû, sous un double rapport, l'un de nos plus grands et de nos meilleurs rois. Elle tenait à la pureté de son cœur encore plus qu'à sa vie, bien qu'elle l'aimât tendrement. *J'aime le roi mon fils*, disait-elle un jour à quelqu'un qui l'entretenait sur ce sujet; *mais si je le*

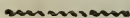
*voyais près de mourir , et que pour lui sauver la vie je n'eusse qu'à lui permettre d'offenser Dieu , le ciel m'est témoin que , sans hésiter , je choisirais de le voir périr , plutôt que de le voir encourir la disgrâce de son Créateur par un péché mortel.*

Sans elle , la minorité de Louis IX , encore enfant lorsqu'il succéda à son père , serait devenue en France la cause des plus grands malheurs. Dans cette première régence Blanche eut à combattre mille cabales , mille intrigues , et à soutenir même une guerre civile ; elle triompha partout , faisant à chaque pas des partisans et des amis au jeune roi de France. A une certaine époque il se trouvait aux environs d'Orléans avec peu de suite , l'état des affaires paraissant n'exiger aucune précaution pour sa sûreté : il se forma soudain une conspiration ; et les factieux , qui n'espéraient plus rien de la force ouverte , résolurent d'employer la surprise et de se saisir de sa personne lorsqu'il retournerait dans la capitale. Toutes leurs mesures furent si bien prises , que le succès paraissait infaillible. Le prince, cependant, averti

de leur dessein , se sauva dans Montlhéri , où il s'arrêta pour attendre du secours. Son danger et sa retraite ayant été connus des habitans de Paris , ils sortirent promptement en armes pour l'aller dégager. Les communes des environs accoururent aussi. La noblesse s'y rendit de toutes parts. Bientôt tout l'espace qui est entre la capitale et Montlhéri fut couvert d'une foule incroyable de gens armés , au milieu desquels Louis traversa comme entre deux haies de ses gardes. Ce n'étaient qu'acclamations redoublées et que bénédictions , qui ne cessèrent point jusqu'à son palais ; le clergé , les vieillards , les femmes , les enfans , que sa vue consolait à peine de n'avoir pu le secourir que de leurs vœux , *tous criaient à haute voix à notre Seigneur*, dit un écrivain contemporain , *qu'il lui donnât bonne vie et prospérité , et le voulût garder contre tous ses ennemis*. Les rebelles , désespérés d'avoir manqué un si beau coup , et épouvantés de l'obstacle qu'ils avaient rencontré , se retirèrent dans la confusion , et demeurèrent en repos jusque vers le milieu de l'année suivante.



La reine Blanche, si l'on en croit les mémoires les plus fidèles de son temps, était une princesse d'une rare beauté, qui réunissait dans sa personne toutes les grandes qualités des reines les plus célèbres, sans avoir aucun de leurs défauts; beaucoup de pénétration dans l'esprit, d'activité dans la conduite, d'adresse dans le caractère; ferme dans le danger, habile à s'en tirer; d'une vertu sans tache, et que rien n'eût jamais pu altérer.



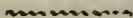
*La reine Marguerite à Damiette.*

Quand Louis IX fut fait prisonnier par les Sarrasins : la reine Marguerite, son épouse, princesse aussi vertueuse que sa mère, était à Damiette. Que devint-elle à cette affreuse nouvelle ! L'incertitude du sort de ce généreux prince, la barbarie de ses vainqueurs, l'éloignement de tout secours, la ville presque sans défense, une grossesse à terme, tout contribuait à augmenter les horreurs de sa situation. Il ne se passait

point de nuit, que, troublée par des songes effrayans, elle ne crût voir les Sarrasins en furie attenter à la vie du roi, ou même entrer en foule dans sa propre chambre, pour outrager sa vertu et l'enlever elle-même. Elle se tourmentait, s'agitait, et *sans fin s'écriait : A l'aide ! à l'aide !* On fut obligé de faire veiller au pied de son lit un chevalier, *vieil et ancien*, dit Joinville, *de l'âge de quatre-vingts ans et plus*, qui, toutes les fois que ces tristes idées la réveillaient, lui prenait la main et lui disait : *Madame, je suis avec vous, n'ayez peur.* Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle se jeta à ses genoux : *Jurez-moi*, lui dit-elle, *que vous m'accorderez ce que je vas vous demander*; il le lui promit avec serment. *Eh bien ! sire chevalier*, reprit-elle, *je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me puissent prendre.* Ce bon gentilhomme répondit *que très-volontiers il le ferait, et que jà l'avait-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéait.* « Tous



deux, assurément, dit Velly, oubliaient le précepte de la religion ; mais quelle grandeur d'âme dans la demande de la reine ! quelle noble simplicité dans la naïve réponse du chevalier ! »



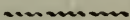
### *Affranchissement des habitans de la campagne.*

Comme nous l'avons vu précédemment, Louis VI affranchit les habitans des villes de sa dépendance ; les habitans de la campagne durent le même avantage à Louis X. Ce bienfait ne fut pas sollicité ; le monarque français l'accorda de son propre mouvement : on voit même dans l'histoire, qu'il fallut user d'autorité pour contraindre quelques-uns de ceux qui devenaient ainsi libres, à remplir les formalités que voulait leur affranchissement. Ces paroles se lisaient dans l'édit royal : *Comme, selon le droit de nature, chacun doit naître franc.....*



*Beau mot de Philippe de Valois.*

Après la bataille de Crécy , malheureusement perdue , Philippe de Valois se présenta , peu accompagné , aux portes du château de Broye , vers le milieu de la nuit. Le châtelain lui ayant demandé qui il était : *Ouvrez* , dit le roi , *c'est la fortune de la France.*



*Bonne foi de Jean II.*

On citera à jamais Jean II comme un modèle éclatant de la loyauté que les hommes doivent apporter dans leurs engagements. Trois de ses fils servaient d'otages aux Anglais ; un d'eux étant revenu furtivement à Paris , Jean alla prendre sa place , et mourut dans cette glorieuse captivité. Sa maxime la plus connue s'accorde bien avec une telle action : *Si la justice et la bonne foi étaient bannies du reste du monde* , disait ce prince , *il faudrait encore qu'on retrouvât ces vertus dans la bouche et dans le cœur des rois.*



*Charles V, surnommé le Sage.*

Ce beau surnom de *Sage* ne fut point donné à Charles V par des flatteurs ; la reconnaissance publique le lui décerna. La France était dans un désordre affreux lorsqu'il monta sur le trône : on voyait la licence des gens de guerre portée à l'extrême ; chacun se faisait un jeu de violer les plus saintes lois de la justice ; le peuple gémissait sous le fardeau accablant des impôts ; l'ennemi commandait en maître au cœur même du royaume. Charles pourvut à tout avec un génie et une prudence admirables. Il fit triompher le drapeau français , remit les lois et la magistrature en honneur , et au milieu de ces soins , trouva encore le moyen de soulager le peuple : les impôts furent diminués , et des travaux publics , à-la-fois honorables et utiles à la nation , fournirent à l'existence des ouvriers. Le bonheur du peuple faisait le sien. *Je ne trouve les rois heureux , disait-il un jour à un de ses courtisans , qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.*

Ce grand roi ne se croyait pas au-dessus d'une réparation quand il s'était mis dans le cas de la faire. Trompé par de faux rapports, il avait écrit une lettre offensante au connétable Duguesclin, et ce héros, piqué d'un outrage qu'il ne méritait pas, avait renvoyé son épée de commandement. Charles, mieux informé, députa les ducs d'Anjou et de Bourbon vers Duguesclin, pour lui témoigner ses regrets et le prier de reprendre la marque distinctive de sa dignité.

Sachant apprécier tous les avantages à leur juste valeur, il voulait que ses enfans servissent d'exemple à toute la nation et l'emportassent sur le reste des Français encore plus par leurs vertus que par leur naissance. Instruit qu'un seigneur avait tenu des discours trop libres en présence du jeune prince Charles, son fils aîné, il le bannit de sa cour, et dit à ceux qui l'entouraient alors : *Il faut inspirer aux enfans des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignité.*



*Avènement de Louis XII à la Couronne.*

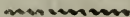
Louis XII fut , sans contredit , le meilleur de nos rois ; mais sa bonté ne dut surprendre personne , elle s'annonça dès les premiers momens de son règne.

A la mort de Louis XI , Charles VIII , son successeur , ne pouvant pas encore , à cause de son âge , prendre les rênes du gouvernement , elles furent confiées à Anne de France , sa sœur , épouse de Pierre de Bourbon , seigneur de Beaujeu. Louis , alors duc d'Orléans , tenta de s'en saisir par la force , et alluma à ce sujet une guerre civile. Fait prisonnier par suite des événemens de cette guerre , il essuya toutes les rigueurs de la captivité la plus dure. Lorsqu'il fut parvenu au trône , quelques courtisans lui conseillèrent de se venger de ceux qui s'étaient montrés ses ennemis dans cette triste circonstance , et surtout de la Trémouille , qui l'avait fait prisonnier. Marchant sur les traces du chef de sa maison , Louis leur fit cette belle réponse : *Un roi de France ne venge point*

*les querelles d'un duc d'Orléans. Si la Trémouille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seraient tentés de troubler l'Etat.*

Quand on lui remit la liste des officiers du roi son prédécesseur, il marqua d'une croix rouge les noms de ses ennemis les plus déclarés. Ceux-ci se cachèrent, et employèrent des protections puissantes pour obtenir leur pardon : *En apposant à leur nom le sceau de la Rédemption*, dit Louis, *j'ai cru avoir annoncé assez clairement que tout était pardonné ; Jésus-Christ est mort pour eux comme pour moi.*

Un homme de la cour l'excitait à confisquer les biens d'un riche habitant d'Orléans, qui, dans le temps de ses malheurs, s'était ouvertement déclaré contre lui : *Je n'étais pas son roi*, répondit le prince, *lorsqu'il m'a offensé ; en le devenant, je suis devenu son père ; je dois lui pardonner et le défendre.*



*Sa Bonne Foi et sa Générosité.*

Lui et Ferdinand , roi d'Espagne , se disputaient le royaume de Naples. Ferdinand , méditant une perfidie pour laquelle il lui fallait du temps , envoya en France l'archiduc , son gendre , avec des propositions d'accommodement qui devaient servir à amuser Louis XII. L'archiduc n'avait été prévenu de rien , et agissait de la meilleure foi du monde. Quand la trahison de son beau-père éclata , il protesta de son innocence , déclarant que du reste il s'en remettait à la justice et à la générosité du roi français. Louis répondit noblement : « qu'il ne punissait point l'innocent pour le coupable ; que l'archiduc était venu dans ses états sur la foi du serment ; qu'il pouvait y séjourner ou s'en retirer en toute liberté , suivant qu'il le jugerait à propos. *J'aime mieux , ajouta-t-il , perdre , s'il le faut , un royaume , dont la perte , après tout , peut être réparée , que de perdre l'honneur , qui ne se répare pas. »*





*Louis XII à l'armée.*

Ce prince était d'une valeur brillante. A la bataille d'Agnadel , qu'il gagna sur les Vénitiens , il combattit en lion. Comme on lui représentait qu'il s'exposait trop : *Ce n'est rien*, répondit-il ; *ceux qui ont peur n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi*. Il n'était pas moins aimé de ses soldats que du reste de la nation : *Enfans*, leur criait la Trémouille dans cette même bataille , pour les animer , *enfans*, *le roi vous voit !* et ces mots semblaient doubler leur ardeur et leurs forces.

On lui représentait , lorsqu'il marchait aux Vénitiens pour les combattre , que les ennemis s'étaient emparés du seul poste qu'il pouvait occuper : « Où camperez-vous , Sire ? ajoutait-on. — Sur leur ventre , » répondit le roi.

Ce roi , si prodigue de sa personne dans les combats , y voyait à regret couler le sang de ses sujets. On l'entendit s'écrier douloureusement , après la victoire de Ravennes , qui avait coûté des flots de sang :

*Je voudrais n'avoir plus un pouce de terre en Italie , et pouvoir , à ce prix , faire revivre mon neveu Gaston de Foix , et tous les braves qui ont péri avec lui ! Dieu nous garde de remporter jamais de telles victoires !*



*Son amour pour le peuple.*

Un des premiers actes du règne de Louis XII avait été la diminution des impôts. Il aimait le peuple , et récompensait de sa protection , de sa bienveillance, tous ceux de cette classe qui vivaient honorablement. Un gentilhomme de son service avait maltraité un paysan ; Louis, voulant lui donner une leçon , ordonna qu'on lui retranchât le pain , et qu'on ne lui servît plus que de la viande. Comme il l'avait bien prévu , le gentilhomme se plaignit. Le roi lui demanda si les mets qu'on lui servait ne suffisaient pas. Sur sa réponse négative : *Pourquoi donc*, reprit le prince, *êtes-vous assez peu raisonnable pour mal-*

*traiter ceux qui vous mettent le pain à la main ?*



*Amour du peuple pour Louis XII. Titre glorieux qu'il reçut solennellement.*

Le peuple aimait son roi autant que lui-même en était aimé. Lorsqu'il traversait une province, les paysans quittaient leurs travaux, jonchaient les chemins de fleurs et de verdure, et faisaient retentir l'air d'acclamations. Ils ne pouvaient se rassasier de le voir; ils couraient, pour se procurer ce plaisir, d'un endroit à l'autre. Dans les villes où il s'arrêtait, il fallait qu'il se tint renfermé; s'il venait à sortir, la foule se pressait tellement sur son passage qu'il avait peine à avancer. On s'efforçait de toucher sa mule, sa robe, ses bottes, et on baisait ensuite ses mains avec autant de dévotion que si on eût touché de saintes reliques. *C'est lui, s'écriait-on de toutes parts, qui fait régner la justice parmi nous, qui féconde nos moissons, qui nous a préservés des pilleries des gens-d'armes, et qui, le premier,*

*nous a fait goûter les douceurs de la paix et de la concorde.*

Le deuil fut général quand on apprit sa mort. On répondit , dans Paris , par des sanglots et de véritables cris de désespoir, aux crieurs publics qui l'annonçaient en ces termes : *Le bon roi Louis , père du peuple , est mort.* Ce titre de Père du peuple , si beau , si glorieux , ne fut point , dans cette circonstance , une clameur irréfléchie échappée à la douleur publique ; il avait été solennellement donné à Louis , quelques années auparavant , dans une assemblée des états-généraux. Rapporter le discours fait à ce sujet , sera donner à connaître quels droits ce monarque s'est acquis à la publique reconnaissance par ses bienfaits de toute espèce. « Sire , dit l'orateur des états , dès votre avènement à la couronne , votre sagesse a dissipé les orages qui avaient toujours paru inséparables d'un nouveau règne ; votre magnanimité a rassuré ceux qui tremblaient d'avoir encouru votre indignation ; image de Dieu sur la terre , vous n'avez vengé vos injures que par des bienfaits ; père commun , vous

n'avez vu dans tous vos sujets que des enfans tendres et soumis. En vain des voisins jaloux, comptant sur nos divisions ordinaires, s'étaient préparés à ravager nos provinces; battus, repoussés, ils ont demandé humblement la paix. Dans ces temps d'alarmes et de troubles, où les revenus ordinaires de la couronne paraissent insuffisans, vous avez soulagé le peuple; les tailles ont été diminuées d'un tiers. Des soins plus glorieux encore ont signalé les commencemens de votre règne : des lois sages ont assuré la fortune des citoyens; les abus qui s'étaient glissés jusque dans le sanctuaire de la justice ont été retranchés; ce que nos pères n'auraient osé ni prévoir, ni espérer, le laboureur n'a pas tremblé à l'approche du guerrier; et, pour me servir de l'expression d'un prophète, le mouton bondit au milieu des loups, et le chevreau joue parmi les tigres. Quelles actions de grâces peuvent vous rendre des sujets que vous avez protégés, enrichis? comment s'acquitteront-ils de leurs obligations? daignez, Sire, accepter le titre du *Père du peuple*, qu'ils vous défèrent aujourd'hui par ma voix. »

*François I<sup>er</sup> à la bataille de Marignan.*

François I<sup>er</sup>. dont le caractère généreux et aimable fera vivre à jamais la mémoire, était d'une bravoure extrême. Dans l'action on le voyait exposer, sans hésiter, sa vie, pour sauver celle du moindre soldat. A la bataille de Marignan, qu'il gagna sur les Suisses en 1515, deux guerriers de cette nation se disposaient à tuer un cavalier français, qui, engagé sous son cheval, ne pouvait leur opposer une sérieuse résistance. Le roi l'ayant vu dans cette périlleuse situation, accourut à son secours, écarta les deux Suisses l'épée à la main, et remonta le cavalier. Il paya constamment de sa personne dans cette bataille, qui, aussi longue que meurtrière, dura deux jours entiers. On se reposa pendant quelques heures, d'un commun accord : ce fut sur un affût de canon que François I<sup>er</sup>. dormit, à cinquante pas d'un bataillon suisse. Le vieux maréchal de Trivulce disait, *que les dix-huit batailles où il s'était trouvé étaient des jeux d'enfans, mais*

*que celle de Marignan était une bataille de géans.*

Avant que l'on commençât de combattre, le prince voulut être armé chevalier par le célèbre Bayard. Cette noble mission remplie, le guerrier Sans-Peur et Sans-Reproches dit, en baisant son épée : *Glorieuse épée, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire Chevalier le plus grand roi du monde, tu seras comme relique gardée ; je ne t'emploierai jamais plus que contre les infidèles et ennemis du nom chrétien.*



### *La Bataille de Pavie.*

François I<sup>er</sup>. fut vaincu et fait prisonnier à Pavie ; mais avec quelle gloire encore ! il ne perdit la bataille que pour s'être laissé emporter à trop d'ardeur : réduit à sa défense personnelle, il fit des prodiges de valeur. Presque seul, entouré d'un monceau d'ennemis immolés par sa main, c'était vainement qu'on lui criait de se rendre ; il répondait par de nouveaux



efforts. Il consentit enfin à cesser cet horrible combat, et fit appeler le Comte de Lannoi, Vice-Roi de Naples, afin qu'il reçût son épée. *Monsieur de Lannoi*, dit-il en la lui remettant, *voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est point prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* Il annonça son malheur à la duchesse d'Angoulême, sa mère, par ces mots si célèbres : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.*



### *Loyauté de François I<sup>er</sup>.*

Rentré en France par suite d'un traité onéreux, ce prince y eut bientôt l'occasion de se venger, et la laissa généreusement échapper. L'empereur Charles-Quint, qui l'avait traité si durement, ayant demandé à traverser le royaume pour aller réprimer une révolte des Gantois, il fut reçu en ami et religieusement respecté.

En vain excita-t-on de toutes parts le monarque français à profiter de cette imprudence ; il affecta au contraire de faire rendre à Charles , d'ailleurs très-peu scrupuleux lui-même , tous les honneurs que pouvait comporter sa situation. Il croyait justement, à l'exemple d'un de ses ancêtres, qu'aucune circonstance ne peut jamais autoriser les hommes, et sur-tout les souverains , à manquer de foi.



*François I<sup>er</sup>, juste et généreux.*

François I<sup>er</sup> prenant le plaisir de la chasse dans les environs de Blois , rencontra une femme assez bien vêtue , accompagnée d'un homme qui pouvait passer pour son écuyer , et d'un autre domestique. Le roi lui demanda où elle allait , le temps étant froid et assez mauvais : on était en hiver. Cette femme , ne connaissant pas la personne du roi , mais se sentant gagnée par son air noble et distingué , lui rendit compte , sans difficulté , du motif de son

voyage. « Monsieur, lui dit-elle , je vais à Blois , à dessein d'y chercher quelque protection qui puisse me procurer une entrée au château , et l'occasion de me jeter aux pieds du roi , pour me plaindre à Sa Majesté d'une injustice qu'on m'a faite au parlement de Rouen , d'où je viens. On m'a assuré que le roi est plein de bonté , qu'il a celle d'écouter facilement ses sujets , et qu'il aime la justice. Peut-être aura-t-il quelque égard à ma triste situation et à la bonté de ma cause. » — Exposez-moi l'injustice dont vous êtes victime , mademoiselle , lui dit François sans se faire connaître ; j'ai quelque crédit à la Cour , et j'ose même me flatter de vous y rendre quelque service auprès du roi , si vos plaintes sont fondées. — Voici , monsieur , répliqua la dame , l'affaire dont il s'agit. Je suis veuve d'un gentilhomme qui était homme d'armes d'une des compagnies de Sa Majesté. Pour être en état d'y faire son service , il emprunta d'un homme de robe , et pour sûreté du prêt et des intérêts il lui engagea sa terre qui faisait tout son bien. Mon mari fut tué dans une bataille.

Le créancier , qui s'est emparé de cette terre , a toujours joui des fruits , et il m'a été impossible de payer les intérêts , et encore moins le principal. Je l'ai traduit en justice , et quoiqu'il soit certain que les jouissances égalent le principal et les intérêts de sa créance , je demandais qu'il s'en fit au moins une compensation ; mais on n'a eu aucun égard à ma demande , et je viens d'être condamnée avec dépens. Mon conseil m'a , de plus , assuré qu'il n'y avait plus aucun recours , si le roi ne daignait me prendre lui-même sous sa protection. Si j'ai le malheur de n'être pas écoutée , c'en est fait de ma fortune et de celle de mes enfans qui sont en grand nombre : nous sommes , eux et moi , réduits à la mendicité. Je vous prie , monsieur , puisque vous avez bien voulu m'écouter , de prendre quelque intérêt à mon sort. » Le roi , touché du récit de la veuve , lui dit : « Mademoiselle , continuez votre route ; venez demain matin au château , et demandez le nom d'un tel ( il lui indiqua un nom qu'il imagina ) , et ce gentilhomme vous fera parler au roi sur-le-champ. » La

dame remercia , et continua en effet sa route. Le roi , de son côté , n'oublia pas ce qu'il avait promis , et commanda , en arrivant au château , qu'on l'avertît s'il se présentait une personne qui demandât à parler à un tel gentilhomme. La veuve ne manqua pas de paraître le lendemain. Le roi , qui en fut aussitôt prévenu , la fit introduire dans l'appartement où il était , et se faisant connaître : « Je suis , lui dit-il , celui que vous demandez , assez bien avec le roi , comme vous voyez , pour en obtenir tout ce que je veux. Qu'on aille chercher mon chancelier , continua-t-il , et qu'on examine les plaintes de cette demoiselle. Allez , lui dit-il encore , on vous fera justice. » La veuve , surprise au dernier point , ne put que se jeter aux genoux du monarque , qui la fit relever avec bonté , et commanda qu'on examinât en sa présence l'affaire dont il s'agissait. Le résultat de l'examen fut un ordre précis au créancier de remettre la terre , en recevant ce qui lui était raisonnablement dû. Quant au paiement de la dette , François I<sup>er</sup> le fit faire de ses propres deniers. Ce prince trouva

de cette façon moyen de favoriser la veuve sans blesser la justice. C'est ainsi que les souverains doivent protéger.



*François I<sup>er</sup>, Père et Restaurateur des Lettres.*

Avant que les lumières fissent ces progrès dont nous nous glorifions tant de nos jours , et qui nous honoreront en effet toutes les fois que nous en userons avec sagesse , il fallut les attirer et les fixer en France. François I<sup>er</sup>, surnommé *le Père et le Restaurateur des Lettres*, nous rendit ce service inappréciable , et de ses titres à la gloire ce n'est pas le moindre.

Dès sa plus tendre jeunesse , et n'étant encore que dauphin , afin d'acquérir les moyens d'exécuter un si beau dessein , que celui de ravir pour jamais à la barbarie l'un des premiers royaumes de la terre , il s'entoura de tous les savans qu'il put rencontrer , et se fortifia de leur amitié et de leurs entretiens ; on le vit soutenir une

correspondance de plusieurs années avec le docte *Erasme*, qui tenait alors le sceptre de la littérature.

Devenu roi, il ne tarda point à mettre la main à l'œuvre. La langue hébraïque s'enseignait en Allemagne, et elle pouvait rendre la piété plus éclairée, en facilitant l'intelligence des livres saints; les écoles d'Italie cultivaient avec succès les lettres grecques et latines: François I<sup>er</sup> fonda dans l'université de Paris trois chaires où elles durent être professées; il en ajouta bientôt une pour les mathématiques, science à laquelle nous devons tant; une pour la philosophie grecque et latine, et une pour la médecine. Les nouveaux professeurs obtinrent une si parfaite réussite, qu'on fut obligé de doubler et quelquefois même de tripler les chaires dans chaque professorat. Outre les services qu'ils rendaient par leurs leçons, ces savans respectables s'attachèrent à publier de bons ouvrages, soin dans lequel ils furent encore puissamment encouragés, car le roi achetait, jusque dans les pays éloignés, tout ce qui pouvait se trouver de manuscrits précieux. Les uns composèrent



des grammaires et des dictionnaires pour aider dans l'étude des langues ; les autres , toujours soutenus par le prince , ne dédaignèrent pas de joindre à leurs fonctions celle d'imprimeur , afin d'assurer la correction des livres que l'on produisait au jour. Par ces moyens on en vint peu-à-peu , et assez promptement néanmoins , à rougir de la grossièreté du langage usité dans les écoles : on lut avec plus de discernement , on étudia avec plus de fruit , et l'on apprit à imiter les bons écrivains de Rome et d'Athènes ; le peuple s'éclaira , et les esprits se préparèrent pour le siècle le plus brillant de l'ère française.



#### HENRI IV.

Nous voici arrivés au chef glorieux de la branche qui occupe aujourd'hui le trône dans la personne de S. M. Louis XVIII. Notre moisson sera abondante ; partout les lauriers vont s'offrir à notre main. Quel roi , fut en effet , ce Henri , qui à jamais con-

servera le nom de Grand ! En lui se trouvèrent réunies toutes les qualités qui peuvent conduire à la couronne ou aider à la conserver : il semble qu'en abandonnant ses descendans à de grands malheurs , la Providence voulut , dans toutes les positions où ils pourraient se trouver eux-mêmes , le leur indiquer d'avance comme un guide sur les traces duquel ils seraient sûrs de triompher de leurs ennemis. Pour bien nous disposer au récit de tant de belles actions de tous genres, commençons par faire connaissance avec notre héros , au moyen du portrait que nous en a laissé le sujet fidèle , qui , non moins admirable que lui , fut à-la-fois son ministre , son ami et son meilleur soldat. « La nature , » nous dit Sully , dans ses Mémoires, prodigua à ce Prince toutes ses faveurs , » excepté celle d'une mort telle qu'il devait » l'espérer. Il avait la taille , le corps et » tous les membres formés avec cette proportion qui constitue non-seulement ce » qu'on appelle l'homme bien fait , mais » encore l'homme fort , adroit , vigoureux » et sain. Son teint était animé , tous les

» traits de son visage vifs et agréables, ce  
 » qui lui donnait une physionomie des plus  
 » heureuses. Ses manières étaient d'ailleurs  
 » si familières et si engageantes, que ce  
 » qu'il y mettait quelquefois de majesté,  
 » n'en dérobait jamais entièrement cet air  
 » de facilité et d'enjouement qui lui était  
 » naturel. Il était né généreux, vrai, sen-  
 » sible et compatissant. Il avait pour ses  
 » sujets la tendresse d'une mère, et pour  
 » l'Etat l'attachement d'un père de famille.  
 » Cette disposition le ramenait toujours,  
 » et du sein même des plaisirs, au projet  
 » de rendre son peuple heureux et son  
 » royaume florissant. De là cette fécondité  
 » à imaginer, et cette attention à perfec-  
 » tionner une multitude de réglemens  
 » utiles. Il serait difficile de nommer une  
 » branche de l'administration, et même  
 » une condition, ou une profession, sur la-  
 » quelle ses réflexions ne se soient portées.  
 » Il voulait, disait-il, que la gloire dis-  
 » posât de ses dernières années, et les  
 » rendit tout ensemble agréables à Dieu  
 » et utiles aux hommes. L'idée du grand et  
 » du beau se trouvait placée comme d'elle-

» même dans son esprit : ce qui lui faisait  
 » regarder l'adversité comme un simple  
 » obstacle passager. Le temps est la seule  
 » chose qui lui ait manqué pour conduire  
 » ses utiles projets à leur fin. L'ordre et  
 » l'économie étaient des vertus nées avec  
 » lui , et ne lui coûtaient presque rien.  
 » Jamais monarque n'aurait été plus en  
 » état de se passer de ministres ; le détail  
 » des affaires n'était point pour lui un tra-  
 » vail, mais un amusement. Les princes  
 » qui veulent s'occuper du gouvernement  
 » de leur Etat, se trouvent souvent inca-  
 » pables , ou de s'abaisser au détail des af-  
 » faires , ou de s'élever à des objets plus  
 » importants ; mais l'esprit de Henri savait  
 » se proportionner à tout. Ses différentes  
 » lettres en sont autant de preuves , et  
 » l'usage où l'on était de s'adresser à lui  
 » directement pour de simples bagatelles,  
 » le montre encore plus clairement. Ce  
 » prince , par de continuelles réflexions  
 » sur les effets de la colère, par l'usage  
 » d'une longue adversité, par la nécessité  
 » de se faire des partisans , enfin par la  
 » trempe d'un cœur tourné vers la ten-

» dresse , avait converti ses premiers trans-  
 » ports si bouillans , en de simples mouve-  
 » mens d'impatience , qui se faisoient aper-  
 » cevoir sur son visage , dans son geste , et  
 » plus rarement dans ses paroles. Malgré  
 » l'extérieur grave dont la Majesté royale  
 » semble imposer la nécessité , il se livrait  
 » volontiers à la douce joie que l'égalité  
 » des conditions répand dans la société.  
 » Le vraigrand homme sait se plier aux plai-  
 » sirs de la vie privée ; il ne perd rien à  
 » s'abaisser ainsi dans le particulier , pourvu  
 » que , hors de cette sphère , il se montre  
 » également capable des devoirs de son  
 » rang ; mais le courtisan se souvient tou-  
 » jours qu'il est avec son maître. »



*Le Génie militaire de Henri IV se décèle  
 dans une première action.*

La première bataille où se trouva  
 Henri IV , alors seulement connu sous le  
 nom de *prince de Béarn* , fut celle de  
 Moncontour. L'amiral Coligny avait cru y

réparer la défaite essuyée par lui à Jarnac ; il fut encore vaincu, et cette fois pour n'avoir pas pris , pendant le combat , l'avis du jeune prince. Comme on ne l'avait fait venir à l'armée qu'afin d'encourager le soldat par sa présence , on le tenait , hors de tout danger , sur une colline , où il devait rester spectateur tranquille de ce qui allait se passer. Voyant l'avant-garde de l'armée ennemie enfoncée , il voulait fondre sur le corps de bataille avec quatre mille chevaux , qui étaient , ainsi que lui , en réserve. Ludovic , comte de Nassau , qui répondait de sa personne , l'en ayant empêché : *Nous perdons la bataille , en donnant le temps aux ennemis de se rallier* , s'écria Henri. L'événement fut en effet attribué à cette faute , et dès ce moment on regarda le prince de Béarn comme un jeune guerrier de la plus grande espérance.



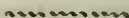
*Le Héros fait ses premières armes.*

Ce fut auprès d'Arnay-le-Duc que Henri fit ses premières armes , et il paraît qu'il y *gagna bien loyalement ses éperons* , ainsi que l'on parlait dans ce temps-là. « Je n'avais retraite qu'à plus de quarante lieues, dit-il lui-même , et je demeurais à la discrétion des paysans. En combattant aussi , je courais risque d'être pris ou tué , parce que je n'avais point de canon , et les gens du roi en avaient. A dix pas de moi fut tué un cavalier d'un coup de coulevrine ; mais recommandant à Dieu le succès de cette journée , il le rendit heureux et favorable. »

La valeur n'était déjà point chez lui un instinct brutal ou l'effet d'un amour irréflechi pour la gloire ; il savait pourquoi il combattait avec ardeur , et il le disait en politique. On affectait de paraître surpris de ce que lui , étant si jeune encore , prenait parti dans une guerre qui ne regardait proprement que le prince de Condé son oncle , et les Huguenots : « C'est , répondit le jeune prince , qu'étant visible que sous



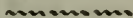
ce prétexte de la rébellion qu'on impute faussement au prince mon oncle et aux Huguenots , nos ennemis ne se proposent pas moins que d'exterminer toute la branche royale de Bourbon , nous voulons mourir tous ensemble pour éviter les frais du deuil, qu'autrement nous aurions à porter les uns des autres. »



### *Trait d'intrépidité.*

Séparé du reste de sa troupe , qui ne le suivait qu'à quelque distance , il entra , lui quinzième , dans la ville d'Eause , qui tenait pour le parti opposé. Les habitants abaissèrent aussitôt la herse , sonnèrent le tocsin et coururent aux armes : en un moment il se vit entouré d'ennemis. Quelques-uns le reconnaissant , crièrent : « Tirez à cette juppe d'écarlate et à ce panache blanc , car c'est le roi de Navarre ! » Le prince ne parut nullement effrayé du péril , qui cependant était extrême. *Mes amis !* dit-il *aux siens , mes compagnons ! c'est ici qu'il*

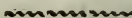
*faut montrer du courage et de la résolution , car c'est de-là que dépend notre salut ! que chacun donc me suive et fasse comme moi , sans tirer le coup de pistolet qu'il ne porte !* et il se mit à faire un tel ravage parmi ses nombreux adversaires , qu'il resta maître du champ de bataille jusqu'au moment où le reste de ses soldats , ayant enfoncé une des portes de la ville , vinrent à son secours. On se soumit alors , et il pardonna.



### *Siège de Cahors.*

Il assiégeait Cahors , alors très-bien fortifié. Comme il avait déjà combattu cinq jours et cinq nuits sous les murs de cette ville , et reçu plusieurs blessures , on vint lui apprendre qu'un secours considérable arrivait aux habitans , et on le conjura de songer à assurer sa retraite. Ce prince ne goûta pas cet avis , qui lui parut timide et intempestif. Surmontant la douleur qu'il ressentait de ses blessures , il se tourna

vers ses officiers avec un visage riant , un air d'assurance propre à en donner aux plus faibles , et se contenta de leur répondre : *Il est dit là haut ce qui doit être fait de moi en cette occasion. Souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce corps ; il y va trop de mon honneur d'en user autrement. Ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir !* Il vainquit ; car le secours ne servit de rien à la ville , et elle ne tarda pas à être soumise.



### *Henri IV studieux.*

On remarqua , pendant une trêve , que Henri employait à des lectures instructives le temps qu'il n'était point obligé de donner aux armes ; c'est qu'il sentait que les lumières sont nécessaires aux princes pour bien gouverner et déjouer les manœuvres de leurs ennemis.



*Belle maxime.*

Ayant député Sully à la cour du roi de France , pour y ménager ses intérêts , il lui dit ces belles paroles après lui avoir remis ses instructions : *Mon ami , souvenez-vous que la principale partie d'un grand courage et d'un homme de bien , c'est de se rendre inviolable en sa parole ; je ne manquerai jamais à celle que je vous ai donnée.*

*Les augustes frères d'armes.*

Dans une occasion où son armée et celle qui lui faisait la guerre étaient sur le point d'en venir aux mains , il se tourna vers les Princes de Condé et de Soissons , et leur dit d'un ton chevaleresque : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ; et vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné.* » Et nous , lui répondirent les deux princes , nous vous montrerons que vous avez de bons cadets !



*La mêlée glorieuse.*

On se mêla pendant l'action , et Henri ne fut pas celui des soldats de son armée qui fit le moins dans ce moment. Il ramena plusieurs prisonniers auxquels il avait personnellement livré de longs combats. Remarquant, dans un moment, que quelques uns des siens cherchaient à lui faire un rempart de leur corps : *A quartier , je vous prie, s'écria-t-il, ne m'offusquez pas, je veux paraître !*

Les fuyards ayant fait halte , quelqu'un crut que le maréchal de Matignon , qui commandait une autre armée catholique , paraissait , et il débitait cette conjecture comme une vérité incontestable : *Allons , mes amis , dit le roi de Navarre avec gaiété, ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.*



*Hommage flatteur rendu au courage  
de Henri IV.*

Henri III ayant été assassiné en 1589, au siège de Paris, qu'il faisait conjointement avec le roi de Navarre devenu son allié, plusieurs des officiers les plus distingués de l'armée semblaient se disposer à abandonner ce dernier, que le droit de sa naissance appelait à la couronne. Anglure de Givry, homme aussi prudent que vertueux, empêcha la désertion par ces paroles qu'il adressa publiquement au nouveau monarque français : « Je viens de voir la fleur de votre brave noblesse, qui se réserve à pleurer la mort de son roi quand elle l'aura vengé : elle attend avec impatience les commandemens absolus du vivant. Vous êtes le Roi des braves, Sire, et ne serez abandonné que des poltrons. »

Ce mot en rappelle un autre non moins flatteur de Crillon. Henri IV, devant des ambassadeurs étrangers, lui frappa sur l'épaule, en disant : *Messieurs, voilà le premier capitaine du monde. Sire, répli-*

qua vivement Crillon, *vous en avez menti : c'est vous.*



*Henri à Arques.*

N'ayant avec lui que cinq à six mille hommes, il fut attaqué à Arques, village peu éloigné de Dieppe, par le duc de Mayenne, qui en avait environ trente mille. Il confia la garde de son artillerie au régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptait beaucoup. Les ennemis ayant dirigé sur ce point leurs principaux efforts, comme il l'avait prévu, il y accourut en toute hâte : *Mon compère*, dit-il, en arrivant au colonel, nommé Galaty, *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Les assaillans ne tardèrent pas à être repoussés avec perte.

Quelques momens avant la bataille on lui amena un prisonnier de distinction. Le Roi, qui le connaissait particulièrement, alla à sa rencontre et l'embrassa en souriant. Celui-ci témoigna au prince sa surprise du petit nombre de soldats qu'il voyait



autour de lui. *Vous ne les voyez pas tous*, lui répondit Henri ; *car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit , qui m'assistent.* C'est après cette bataille qu'il écrivit à Crillon cette fameuse lettre : « Pends-toi , brave Crillon , nous avons combattu à Arques , et tu n'y étais pas. »



### *La plus noble des réparations.*

En 1590 on allait combattre dans les plaines d'Ivry. La veille de la bataille , le colonel Thische , commandant d'un corps d'Allemands qui servaient dans l'armée de Henri IV , fut contraint par la mutinerie de ses soldats , de venir demander au roi l'argent qui leur était dû , menaçant de se retirer à l'instant même si on ne les satisfaisait. « Comment, Colonel , lui répondit le Roi avec humeur , est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre ? » Thische s'éloigna avec douleur et sans avoir la force de rien répliquer. Le len-

demain , en rangeant ses troupes en bataille , Henri se souvint de la vivacité qu'il avait montrée au malheureux colonel , et résolut de lui faire réparation. Il alla à lui et lui dit publiquement : « Colonel , nous voici dans l'occasion ; il peut se faire que j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous : je déclare donc que je vous reconnais pour un homme de bien , et incapable de faire une lâcheté ; » et en même temps il embrassa très-cordialement l'officier allemand , qui lui répondit avec transport : « Ah ! Sire , en me rendant l'honneur vous m'ôtez la vie ; j'en serais indigne , si je ne la sacrifiais aujourd'hui pour votre service. Si j'en avais mille , je les mettrais toutes à vos pieds ! » En effet , il s'exposa si fort par-tout où il pouvait être utile , qu'il fut tué pendant la bataille. Quelle réparation que celle dont il avait été l'objet ! Il n'en fut jamais de plus belle , et qui peignît mieux la bonté et la magnanimité de son auteur.





Henri IV avant la bataille d'Ivry.

*La bataille d'Ivry.*

Avant que la bataille commençât, il leva les yeux au ciel et prit Dieu à témoin de la pureté de ses intentions, le suppliant de lui ôter la vie avec la couronne, s'il devait être du nombre de ces rois que le Ciel donne dans sa colère. Prenant ensuite son casque surmonté de trois plumes blanches, il le mit sur sa tête, et se tournant vers ses soldats : *Compagnons*, leur dit-il, *je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs. Si dans la chaleur du combat vous les quittez et perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire.*

Dans une autre circonstance on l'avait entendu dire simplement à ses troupes : *Je suis votre Roi; vous êtes Français; voilà l'ennemi!* Son avant-garde ayant d'abord plié, et quelques-uns paraissant songer à fuir : *Tournez la tête*, leur dit-il, *et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir!*

A Ivry, Henri le Grand combattit comme un lion. On le perdit pendant quelque temps de vue dans la mêlée. Il tua de sa main l'écuyer du comte d'Egmont. *Il faut jouer du pistolet*, criait-il aux braves de son armée qu'il rencontrait de temps en temps ; *plus d'ennemis, plus de gloire !* Quelqu'échauffé qu'il pût être au carnage , il n'oublia pas cependant qu'il était le père de ses sujets ; dans la déroute de l'ennemi il fit crier de tous les côtés : *Épargnez les Français ! épargnez les Français !*



*Reconnaissance de Henri IV pour les services rendus.*

Le soir de cette mémorable journée , le maréchal d'Aumont étant venu pour lui rendre compte de quelque chose , ce prince se leva aussitôt , courut au-devant de lui , l'embrassa affectueusement , et le fit asseoir à sa table , en lui disant ces paroles obligeantes : *Il est bien raisonnable que vous soyiez du festin , puisque vous m'avez si bien servi à mes noces.*

François de Pas fut tué dans l'action sous ses yeux. Touché de ce qu'il savait depuis long-temps de cette famille guerrière, il s'écria : *Ventre-saint-gris ! j'en suis fâché, n'y en a-t-il plus ?* on lui répondit que la veuve était enceinte : *Eh bien*, répliqua-t-il, *je donne au ventre la même pension que cet officier avait.*

Sully avait reçu sept blessures dans le combat. Il se faisait transporter à Rosni, où était Henri IV. Ce prince courut à sa rencontre : *Brave soldat et vaillant chevalier*, lui dit-il, *j'avais toujours eu bonne opinion de votre courage, et conçu de bonnes espérances de votre vertu ; mais vos actions signalées et votre modestie ont surpassé mon attente, et partant, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi, vous veux-je embrasser des deux bras.*



### *Henri IV au siège de Rouen.*

Henri prodiguait sa personne au siège de Rouen, qu'il considérait comme ayant



une importance réelle. Sully lui en fit quelques reproches. « Mon ami, lui répondit ce valeureux prince, je ne puis faire autrement ; car puisque c'est pour ma gloire et pour ma couronne que je combats, ma vie et toute autre chose ne me doivent sembler rien au prix. » Il finit par être blessé dans une attaque. Cette blessure fit beaucoup de bruit, et la nouvelle en fut portée jusqu'au camp ennemi, d'où l'on envoya un trompette vers l'armée française, sous prétexte de demander l'échange de quelques prisonniers. Le roi se fit amener le trompette auquel il dit, cachant sa douleur : « Je vois bien pourquoi vous êtes envoyé ; dites au duc de Parme, votre maître, que vous m'avez vu sain et gaillard, et bien préparé à le recevoir quand il voudra. »

Ce fut en cette occasion que Duplessis-Mornay lui écrivit cette lettre : « Sire, vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous de mourir pour vous, et c'est là notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour la France, et j'ose dire que ce vous est un devoir. »



*Son respect pour les lois.*

Ce prince voulait que ses premiers sujets et ses plus chers amis respectassent les lois , et pour tout au monde il ne les eût pas soustraits à leur action par un effet de sa puissance royale. Comme il entra vainqueur dans Paris , des hommes de justice arrêtaient l'équipage de Lanoue , un de ses officiers , pour d'anciens engagements que son père avait pris en faveur de la bonne cause. Lanoue alla aussitôt se plaindre de ce qu'il appelait une insolence intolérable. *Lanoue* , lui dit publiquement le roi , *il faut payer ses dettes ; je paye bien les miennes*. Puis il le tira à l'écart et lui donna ses pierreries , afin qu'il pût les engager aux créanciers , à la place du bagage qu'ils avaient saisi.



*Avec combien de franchise il fut clément.*

Quelques-uns de ses serviteurs lui représentaient que sa trop grande clémence

envers ses ennemis pourrait lui devenir préjudiciable. Il leur fit cette réponse vraiment noble et chrétienne : « Si vous , et tous ceux qui tenez ce langage , disiez tous les jours votre patenôtre de bon cœur, vous ne diriez pas ce que vous me dites. Pour moi , je reconnais que toutes mes victoires viennent de Dieu , qui étend sur moi en beaucoup de sortes sa miséricorde, encore que j'en sois du tout indigne : et comme il me pardonne , aussi veux-je pardonner ; et en oubliant les fautes de mon peuple , être encore plus clément et plus miséricordieux envers lui que je n'ai été. S'il y en a qui se sont oubliés , il me suffit qu'ils se reconnaissent , et qu'on ne m'en parle plus. »

Il avait coutume de dire : *La satisfaction que l'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment ; mais celle que donne la clémence est éternelle.*

Un capitaine , nommé Michau , avait quitté le service d'Espagne et passé au sien , pour épier le moment de le tuer en trahison. Le roi en était instruit. Chassant un jour dans la forêt d'Ailas , égaré de sa

suite , ayant un mauvais cheval , et sans armes , il vit venir derrière lui cet officier , bien monté et muni d'une paire de pistolets prêts à faire feu. Il lui dit d'un ton assuré : *Capitaine Michau , mets pied à terre ; je veux essayer ton cheval , s'il est si bon que tu dis.* Le capitaine obéit. Le roi sauta alors sur le cheval , et prenant les deux pistolets : *Veux-tu , dit-il , tuer quelqu'un ? on m'a dit que tu voulais me tuer ; mais je te puis tuer moi-même si je veux ,* et en disant cela il tira les deux pistolets en l'air , lui commandant simplement de suivre. Le capitaine , s'étant fort excusé , prit congé deux jours après et ne reparut plus ; mais il n'avait été donné aucun ordre contre lui.

Le plus grand de ses ennemis était sans contredit le duc de Mayenne. Il avait été , contre lui , lieutenant-général du royaume , et en cette qualité c'était à son autorité que tout se rattachait du côté de la ligue. Cependant ce duc n'eut pas plutôt fait sa soumission , que Henri IV prouva par sa conduite qu'il ne conservait à son égard aucun désir de vengeance.

Ce fut à Monceaux que le Roi reçut le duc pour la première fois. Le duc aborda le roi, qui se promenait dans le parc avec Sully, mit un genou en terre, lui accola la cuisse, et l'assura de sa fidélité. Henri, qui s'était avancé à sa rencontre, lorsqu'il l'avait vu s'approcher, l'embrassa trois fois de suite, se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau; puis le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entretint familièrement des embellissemens qu'il allait y faire. Le Roi marchait à si grands pas, que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de son embonpoint excessif et de la grande chaleur qu'il faisait, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffrait cruellement, sans oser en rien dire. Le prince s'en aperçut, et dit à Sully en se penchant vers son oreille : « Si je promène encore long-temps ce gros corps-ci, me voilà vengé de tous les maux qu'il nous a faits. Dites le vrai, mon cousin, poursuivit-il, en se tournant vers le duc de Mayenne, je vais un peu vite pour vous? » Le duc lui répondit, *qu'il était prêt à étouffer, et que pour peu que Sa*

*Majesté eût encore continué, elle l'aurait tué sans y penser. « Touchez là, mon cousin, reprit le Roi d'un air riant, en l'embrassant encore et lui frappant sur l'épaule; car, pardieu! voilà toute la vengeance que vous recevrez de moi. » Le duc de Mayenne, ému jusqu'aux larmes, fit encore des efforts pour s'agenouiller et pour baiser la main que le prince lui tendait; il lui jura qu'il le servirait désormais contre ses propres enfans. « Or sus, je le crois, lui dit Henri; et afin que vous me puissiez aimer et servir plus longtemps, allez vous reposer au château et vous rafraîchir, car vous en avez grand besoin. Je vais vous faire donner deux bouteilles de vin d'Arbois, car je sais bien que vous ne le haïssez pas. Voilà Rosny (Sully) que je vous baille pour vous accompagner, faire l'honneur de la maison, et vous mener à votre chambre; c'est un de mes plus anciens serviteurs, et un de ceux qui a reçu plus de joie de voir que vous vouliez me servir et m'aimer de bon cœur. »*

---

*Fin du maréchal de Biron.*

HENRI IV usa de sévérité envers le maréchal de Biron qui avait conspiré contre lui, et ne voulut point lui accorder sa grâce après condamnation ; mais il faut connaître tous les détails de cette affaire pour en bien juger.

Lorsque l'on commença à donner des soupçons au Roi sur les liaisons de Biron avec les ennemis de l'État, il ne voulut point d'abord y ajouter foi. Cependant des papiers de la dernière importance lui ayant été remis entre les mains, ce Prince, qui méritait si peu d'être trompé, vit bientôt à découvert toute l'horreur du complot que l'on tramait contre lui. Henri, sans rien faire connaître de ce qu'il avait appris, écrivit au maréchal, qui était en Bourgogne, de se rendre à la Cour. Biron alléguait plusieurs prétextes pour retarder son voyage ; enfin il fallut partir. Il se présenta au Roi qui était à Fontainebleau ; aussitôt que ce Prince l'aperçut, il s'avança vers lui avec quelque précipitation, et l'em-



brassa en lui disant : *Mon cousin , vous avez bien fait de venir , car autrement je vous allais quérir.* Le maréchal se répandit en excuses ; mais le Roi , sans lui témoigner le moindre mécontentement , se mit à lui parler avec sa bonté ordinaire. Il le prit par la main , se promena avec lui dans ses jardins , lui détailla ses différens projets comme à son ami et à son égal. Ce bon Prince espérait de Biron , que la seule présence d'un souverain dont il était aimé , et qu'il projetait de trahir , ferait renaître dans son cœur des sentimens de zèle , de fidélité et d'obéissance , dont le moindre Français est animé pour son roi. Mais lorsqu'il vint à entamer la grande affaire qui l'agitait , Biron ne présumant point que le Roi fût aussi bien instruit qu'il le disait , ne se contenta point de se tenir modestement sur la négative ; il dit au Roi que n'ayant point de fautes à se reprocher , il n'avait pas besoin de pardon ; qu'il n'était pas venu pour se justifier , mais pour savoir les noms de ses accusateurs ; et que si on ne lui en faisait pas justice , il saurait bien se la faire lui-même. Le Roi , bien loin

de relever l'insolence d'un pareil discours, quand même celui qui le tenait aurait été innocent, continua de lui parler avec la plus grande douceur. Ce Prince eut plusieurs conférences pareilles avec le maréchal, espérant toujours l'amener à un aveu qui lui donnât lieu d'exercer toute sa clémence envers ce malheureux seigneur, autrefois son ami. A la fin, le Roi ennuyé un jour de ses rodomontades et de son opiniâtreté, le quitta, lui disant pour toutes paroles : *Eh bien! il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, baron de Biron.* Ce mot fut comme un éclair avant-coureur de la foudre qui l'allait terrasser, le roi le dégradant par là de tant d'éminentes dignités dont il l'avait honoré. Le même jour le comte de Soissons l'exhorta encore de confesser la vérité, et conclut sa remontrance par cette sentence du sage : *Le courroux du roi est le messenger de la mort.*

« Après le dîner, Biron vint trouver le Roi  
 » qui faisait un tour dans la grande salle,  
 » lequel, lui montrant sa statue en relief,  
 » triomphant au-dessus de ses victoires, lui

» dit : *Hé bien , mon cousin , si le roi d'Es-*  
 » *pagne m'avait vu comme cela , qu'en*  
 » *dirait-il ?* Il répondit au Roi légèrement :  
 » *Sire , il ne vous craindrait guères ;* ce qui  
 » fut noté de tous les seigneurs présens. Et  
 » lors le Roi le regarda d'une œillade rigou-  
 » reuse dont il s'aperçut ; et soudain rhabil-  
 » lant son dire , il ajouta : *J'entends , Sire ,*  
 » *en cette statue que voilà , mais non pas*  
 » *en cette personne. »*

Henri fit assembler son conseil , et ayant  
 fait mettre sur le bureau les différens pa-  
 piers concernant la conspiration , il s'é-  
 nonça en ces termes sur le compte du  
 maréchal. « Je ne veux point perdre cet  
 » homme ; mais il veut se perdre lui-même  
 » de son bon gré : cependant ne me le  
 » faites point perdre , si vous n'estimez qu'il  
 » mérite la mort ; je lui veux encore dire  
 » que s'il se laisse mener par justice , qu'il  
 » ne s'attende plus à grâce quelconque de  
 » moi. » Les ministres du prince prirent  
 une connaissance exacte de toutes les  
 pièces du procès. Ils auraient voulu cor-  
 respondre à la bonne volonté que le Roi  
 avait pour Biron ; mais , étant sommés de

dire leur avis en conscience et suivant les lois, il n'y eut point de partage entre eux; ils répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Le Roi prit à l'instant son parti sur cette terrible réponse. Biron fut arrêté, et son procès ayant été fait, il eut la tête tranchée sur un échafaud dressé dans une des cours de la Bastille.

Avant qu'il fût arrêté, quelqu'un disait un jour à Henri IV, que le maréchal de Biron jouait fort bien à la paume : ce Prince, qui avait déjà découvert la conspiration, répondit : « Il est vrai qu'il joue bien ; » mais il fait mal ses parties. »

Henri IV, parlant de Biron, répétait souvent ce discours : « Son obstination l'a » perdu ; s'il m'eût voulu dire la vérité d'une » chose dont j'ai la preuve écrite de sa » main, il ne serait pas où il est. Je voudrais » avoir payé deux cent mille écus, et qu'il » m'eût donné lieu de lui pardonner. Il » m'a bien servi ; mais je lui ai sauvé la » vie trois fois. » ( A l'armée, dans des combats. )

On voit par ce récit, que dans l'affaire du maréchal de Biron, Henri IV fut con-

traint à la rigueur : on pourrait d'ailleurs croire qu'elle était indispensable , et que le Roi se montra même trop porté à l'indulgence. La société serait-elle en sûreté, si les amis du chef de l'État, ou ceux qui lui ont rendu des services importants , pouvaient impunément conspirer ? Nous pensons , nous , au contraire , qu'être honoré de l'amitié du souverain , ou avoir servi son pays avec éclat , sont deux raisons pour donner au reste des hommes de grands exemples de subordination et de respect pour les lois. Dans l'ordre politique toutes les distinctions doivent tourner au profit de la morale et de l'intérêt public. Pour l'amitié en particulier , et relativement à ce qui regarde alors les deux individus opposés l'un à l'autre , elle a ses bornes , et ne doit jamais dégénérer , ni en insolence , ni en faiblesse.

Henri IV était sans doute aussi de cet avis , lorsqu'il accorda la confiscation des biens du maréchal à son frère. Des magistrats lui représentèrent que de semblables dons ne se faisaient pas sans danger , et qu'on ne pouvait prendre trop de mesure.

pour écarter des attentats pareils à celui qui avait donné lieu à la confiscation : « C'est fort bien raisonner , répondit le Roi ; mais j'espère que la mort du coupable servira de leçon à son frère , et que ma bonté me l'attachera. »

---

### *Magnanimité.*

Henri IV aimait les braves, sous quelques enseignes qu'ils eussent fait leurs preuves , et avoir combattu vaillamment contre lui, avant que la soumission générale en eût fait un crime , était un mérite à ses yeux. Il admit au nombre de ses gardes-du-corps un soldat de la ligue qui l'avait blessé dans un combat : jamais il n'oublia cet homme. Il le montra un jour au maréchal d'Estrées, et lui dit avec complaisance : *Voilà le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.*

---

*Journée de Fontaine-Française.*

Dans le combat de Fontaine-Française , qui fut livré le 5 juin 1595 , Henri IV , à la tête d'une poignée de gens de cœur , fit fuir devant lui dix-huit mille hommes commandés par l'espagnol Ferdinand de Vélasco et le duc de Mayenne. Le danger lui parut à lui-même avoir été si grand, qu'il écrivit à sa sœur : *Peut s'en faut que vous n'ayez été mon héritière.*

Gilbert Filhet de la Curée combattit sans armure et mal monté. Une voix qu'il reconnut pour celle du Roi , lui cria *garde la Curée* , dans le temps qu'un des ennemis était prêt à le percer de sa lance. Aussitôt la Curée se retourna, et tua celui qui l'attaquait. Après l'action il vint trouver le Roi qui était encore à cheval , et lui accolant la cuisse , lui dit : « Sire, il fait bon avoir un maître qui vous ressemble , car il sauve la vie pour le moins une fois le jour à ses serviteurs : j'ai reçu aujourd'hui deux fois cette grâce de Votre Majesté , l'une en ce que j'ai participé au salut général,



et la seconde quand il vous a plu de me crier : *Garde la Curée.* » — *Voilà*, lui répondit le Roi, *comme j'aime la conservation de mes bons serviteurs.*



### *Sa pensée sur la noblesse.*

Dans cette journée le duc de Guise lui rendit les services les plus signalés. Henri IV embrassa cet officier, en lui disant : *Il est bien juste que ceux qui trouvent de vieux exemples de vertu devant eux, les imitent, et les renouvellent pour ceux qui viennent après eux.*



### *Henri IV et Sully.*

L'amitié de Henri IV pour Sully n'avait pas son principe dans une lâche complaisance de ce dernier pour son souverain. Sully parla toujours avec une noble liberté au bon roi, et Henri sut toujours aussi ap-

précier cette estimable franchise. Dans les petits différends qu'eurent à ce sujet ces deux grands hommes , ce fut toujours le roi qui eut la gloire de faire le premier pas vers une réconciliation.

Un jour ce prince alla trouver Sully à l'Arsenal , pour l'entretenir en particulier. Le ministre ne reçut point la confiance qu'on lui faisait , sans faire une vive remontrance à Henri sur ce qu'il croyait contraire à la gloire de son maître. Henri , dont les passions étaient vives , reçut d'abord fort mal les représentations de son confident. Il le quitta même assez brusquement , en disant tout haut : « Voilà un » homme que je ne saurais plus souffrir , » il ne fait jamais que me contredire , et » trouver mauvais tout ce que je veux ; » mais pardieu je m'en ferai obéir : je ne » le reverrai de quinze jours. » Mais le lendemain , dès sept heures du matin , on vit arriver Sa Majesté à l'Arsenal , avec cinq ou six personnes qu'elle avait dans son carrosse. Le prince monta à l'appartement de Sully , sans permettre qu'on l'avertît , et frappa lui-même à la porte de

son cabinet. Sully ayant demandé : *Qui est là ?* ne fut pas peu surpris d'entendre répondre : *C'est le Roi* , qu'il reconnut aussitôt au son de sa voix ; et ayant ouvert : « Hé bien , que faisiez-vous-là , mon ami ? lui dit Henri en entrant avec Roquelaure et quelques autres seigneurs. » Sully lui répondit qu'il écrivait des lettres , et qu'il préparait du travail à ses secrétaires. « Et depuis quand êtes-vous là ? — Dès les trois heures du matin , répliqua Sully. — Hé bien , Roquelaure , répartit le prince en se tournant vers ce seigneur , pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ? Le Roi fit ensuite sortir tout le monde , et commença à entretenir Sully ; mais voyant qu'il parlait froidement : « Oh , oh , vous » faites le réservé , dit-il en souriant , et » lui donnant un petit coup sur la joue ; » vous êtes encore en colère d'hier ? je » n'y suis plus moi , et vivons ensemble » avec la même liberté que vous aviez accoutumé ; car je vous connais bien : si » vous faisiez autrement , ce serait signe » que vous ne vous soucieriez plus de mes » affaires. Quoique je me fâche quelque-

» fois , ajouta-t-il avec cette candeur qui  
 » lui était naturelle , je veux que vous le  
 » souffriez , car je ne vous en aime pas  
 » moins ; au contraire , dès l'heure que  
 » vous ne me contredirez plus dans les  
 » choses que je sais bien qui ne sont pas  
 » de votre goût , je croirai que vous ne  
 » m'aimez plus. » Après un entretien qui  
 fut assez long , le roi sortit. En quittant  
 Sully , il l'embrassa , et dit à ceux qui l'at-  
 tendaient : « Il y en a d'assez sots pour  
 » croire que quand je me mets en colère  
 » contre M. de Sully , c'est à bon escient  
 » et pour long-temps ; mais tout au con-  
 » traire , car quand je viens à considérer  
 » qu'il ne me remontre ou ne me con-  
 » tredit que pour mon honneur , ma gran-  
 » deur et le bien de mes affaires , et ja-  
 » mais pour les siennes , je l'en aime  
 » mieux , et je suis impatient de le lui  
 » dire. »

« Il n'y a rien , disait Sully , dont il soit  
 » plus difficile de se défendre que d'une  
 » calomnie travaillée de main de courti-  
 » san. » C'est ce qu'il pensa éprouver en  
 1605. Plusieurs seigneurs de la cour , qui

ne désiraient rien tant que la perte d'un homme qu'ils trouvaient toujours opposé à leurs désirs , parce que rarement ces désirs étaient conformes à l'intérêt des peuples , avaient tout préparé pour sa ruine. Libelles , lettres anonymes , avis secrets et artificieux , tout fut mis en usage. Henri IV conçut , pour la première fois , des soupçons contre Sully , et ils semblaient être permis à ce prince qui avait éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant , voyant que rien de ce qu'on avait avancé contre son ministre ne se vérifiait , il commença à faire des réflexions. Henri était vif ; mais il était bon et revenait facilement sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur ; mais Sully était résolu de se taire jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Il croyait avoir à se plaindre de ce prince , qui , enfin , ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude et de froideur , chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau , comme Sully prenait congé de Henri , le roi lui dit : « Venez ça , n'avez-vous rien à me dire ? » — Non , répondit

Sully. — Oh ! si ai bien moi à vous , » répliqua ce prince. Aussitôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc , et faisant mettre deux suisses à l'entrée du lieu où ils se rendaient , le Roi commença par embrasser Sully deux fois ; ensuite il lui dit :

« Mon ami , je ne saurais plus souffrir  
 » ( après vingt-trois ans d'expérience et de  
 » connaissance de l'affection et sincérité  
 » de l'un et de l'autre ) les froideurs , re-  
 » tenues et dissimulations dont nous avons  
 » usé depuis un mois ; car , pour vous dire  
 » la vérité , si je ne vous ai pas dit toutes  
 » mes fantaisies , ainsi que j'avais accou-  
 » tumé , je crois que vous m'avez célé aussi  
 » beaucoup des vôtres ; et seraient tels  
 » procédés aussi dommageables à vous  
 » qu'à moi , et pourraient aller journalle-  
 » ment en augmentant , par la malice et  
 » artifice de ceux qui envient autant ma  
 » grandeur qu'ils sauraient faire votre fa-  
 » veur auprès de moi. Et pour cette cause ,  
 » j'ai pris la résolution de vous dire tous  
 » les beaux contes que l'on m'a faits de  
 » vous , les artifices dont on a usé pour vous  
 » brouiller avec moi , et ce qui m'en est

» resté sur le cœur ; vous priant de faire  
 » le semblable , sans craindre que je trouve  
 » rien de mauvais de toutes les libertés  
 » dont vous pouvez user , car je veux que  
 » nous sortions d'ici , vous et moi , le cœur  
 » net de tout soupçon , et contens l'un de  
 » l'autre. Et partant , comme je veux vous  
 » ouvrir mon cœur , je vous prie de ne me  
 » déguiser rien de ce qui est dans le  
 » vôtre. »

Après cet entretien également nécessaire à tous deux , et dans lequel Sully se justifia pleinement , le roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidèle serviteur. Sully , pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son maître , allait se jeter à ses pieds , et lui donner cette marque soumise de respect qu'un sujet doit à son roi. *Ah ! ne le faites pas , lui dit Henri : vous êtes homme de bien ; on nous observe , on croirait que je vous pardonne.* Ce prince sortit aussitôt de l'allée , en tenant Sully par la main , et demanda à tous les courtisans quelle heure il était. On lui répondit qu'il était une heure après-midi , et qu'il



avait été fort long-temps. « Je vois ce que  
 » c'est , dit le monarque , il y en a aux-  
 » quels cet entretien a ennuyé plus qu'à  
 » moi. Afin de les consoler , je veux bien  
 » vous dire à tous que j'aime Rosny plus  
 » que jamais ; et vous , mon ami , pour-  
 » suivit-il , en se tournant de son côté , con-  
 » tinuez à m'aimer et à me servir comme  
 » vous avez toujours fait. »



*Henri IV , à-la-fois homme de plaisir et  
 homme d'État.*

Henri IV aimait le plaisir ; mais pour lui  
 il ne négligea jamais les affaires : son génie  
 et la disposition de son esprit lui permet-  
 taient de suffire à-la-fois à ces deux choses  
 que les hommes ordinaires regardent comme  
 inconciliables. Nous allons en donner la  
 preuve à nos lecteurs dans une de ces  
 scènes auxquelles leur naïveté prête tant  
 de charmes.

Un jour d'été de 1606 , que Henri avait  
 été à la chasse de grand matin , et qu'il

rentrait au Louvre dans une disposition d'esprit que sa bonne santé et l'heureuse situation de ses affaires égayaient encore, il monta dans la grande salle en tenant des perdreaux qu'il avait pris à la chasse. Apercevant Coquet (c'était un des maîtres d'hôtel), il lui cria : » Coquet, Coquet, » vous ne devez pas nous plaindre un diner » à Roquelaure, Termes, Fontenac, Ram- » bures et moi, car nous apportons de quoi » nous traiter. Mais allez promptement faire » mettre la broche; et leur réservant leur » part, faites qu'il y en ait huit pour ma » femme et pour moi. Bonneval, que voilà, » lui portera les siens de ma part, et lui dira » que je vais boire à sa santé : mais je veux » qu'on garde pour moi de ceux qui sont » un peu pincés de l'oiseau; car il y en a » trois bien gros que je leur ai ôtés, et aux- » quels ils n'avaient guère touché. » Comme ce prince en faisait le partage, arrivèrent la Clielle et Parfait, deux de ses officiers. Celui-ci portait un fort grand bassin doré, couvert d'une serviette. Il cria par deux fois : « Sire, embrassez-moi la cuisse, car » j'en ai quantité et de fort bons. — Voilà

» Parfait bien réjoui , dit le Roi , cela lui  
 » fera faire un doigt de lard sur les côtes ; je  
 » vois bien qu'il m'apporte de bons melons ;  
 » j'en suis bien aise , car j'en veux manger  
 » aujourd'hui tout mon saoul : ils ne me  
 » font jamais de mal , quand ils sont fort  
 » bons , que je les mange ayant grand faim ,  
 » et avant la viande , comme l'ordonnent les  
 » médecins. Mais je veux que vous quatre  
 » y ayez aussi part ; c'est pourquoi n'allez  
 » pas après les perdreaux que vous n'ayez  
 » vos melons ; je vous les donnerai après  
 » que j'aurai retenu la part de ma femme  
 » et la mienne , et de quoi en donner à qui  
 » j'en ai promis. » En entrant dans sa  
 chambre , il vit arriver Fourcy , Bérighen  
 et Lafont ; ce dernier portait un gros pa-  
 quet enveloppé. « Lafont , lui dit Henri ,  
 » m'apportez-vous encore quelque ragoût  
 » pour mon dîner ? — Oui , Sire , répondit  
 Bérighen ; mais ce sont des viandes creuses ,  
 qui ne sont bonnes qu'à repaître la vue.  
 — « Ce n'est pas ce qu'il me faut , reprit  
 » Sa Majesté , car je meurs de faim , et veux  
 » dîner avant toute chose. Mais encore ,  
 » Lafont , qu'est-ce que cela ? » — Sire , dit

Fourcy, ce sont des modèles de différentes sortes d'étoffes, de tapis et de tapisseries, que vos meilleurs manufacturiers veulent entreprendre de faire. Henri répliqua :

« Cela sera bon après dîner, pour le montrer »  
 » à ma femme, et puis aussi bien me vient-  
 » il le souvenir d'un homme avec lequel  
 » je ne suis pas toujours d'accord en tout ,  
 » principalement lorsqu'il est question de ce  
 » que vous savez qu'il appelle des babioles  
 » et des bagatelles. Il me dit souvent qu'il  
 » ne trouve rien de beau ni bien fait, quand  
 » il coûte le double de sa vraie valeur; et  
 » que je devrais penser la même chose de  
 » toute marchandise extrêmement chère. Je  
 » n'ignore pas sur quoi ni pourquoi il dit  
 » cela; mais je ne lui en fais pas semblant,  
 » et il ne faut pas laisser de l'entendre  
 » parler, car il n'est pas homme à un mot.  
 » Fourcy, envoyez-le chercher en diligence,  
 » et qu'on lui mène plutôt un de mes car-  
 » rosses, ou bien le vôtre. » C'était le duc  
 de Sully, qui fut averti chez madame de  
 Guise, où il dînait. S'étant rendu au Louvre  
 aussitôt, lorsque ce prince le vit entrer  
 dans sa chambre, où il était encore à table,

il lui dit : « Il n'est pas possible que vous  
 » veniez de l'Arsenal ? » Cela est vrai , Sire,  
 répondit Sully , j'ai dîné chez madame  
 de Guise. « Cette maison , répliqua le roi ,  
 » vous apparente et vous aime fort , dont  
 » je suis très-aise , car je suis persuadé que  
 » tant qu'ils vous croiront, comme ils m'ont  
 » faire dire qu'ils étaient résolus de faire ,  
 » ils ne feront jamais rien qui nuise à ma  
 » personne , ni à mon état. — Sire, lui dit  
 » Sully, votre Majesté me dit cela d'une si  
 » belle manière , que je vois bien qu'elle est  
 » en bonne humeur, et plus contente de moi  
 » qu'elle n'était il y a quinze jours. — Quoi !  
 » vous souvient-il encore de cela ? inter-  
 » rompit ce bon prince. Oh ! que non fait  
 » pas à moi. Ne savez-vous pas bien que  
 » nos petits dépits ne doivent jamais passer  
 » les vingt-quatre heures ? Je sais que cela ne  
 » vous a pas empêché, dès le lendemain de  
 » ma colère, d'entreprendre une bonne af-  
 » faire pour mes finances. Il y a plus de  
 » trois mois, dit ensuite Henri avec beau-  
 » coup de gaité , que je ne m'étais trouvé  
 » aussi léger , étant monté à cheval sans  
 » aide et sans montoir. J'ai eu un fort beau

» jour de chasse. Mes oiseaux ont si bien  
 » volé, mes levriers si bien couru, que  
 » ceux-là ont pris force perdreaux, ceux-ci  
 » trois grands levrauts. J'ai mangé d'excel-  
 » lens melons et de très-bonnes cailles ; *Et*  
 » *pour vous faire voir*, continua ce mo-  
 » narque, *que tout conspire à ma bonne*  
 » *humeur*, on me mande de Provence que  
 » les brouilleries de Marseille sont entière-  
 » ment apaisées ; et de plusieurs autres  
 » provinces, que jamais l'année n'a été si  
 » fertile, et que mon peuple sera riche si  
 » je veux ouvrir les traites. J'ai reçu avis  
 » d'Italie, que les choses s'y disposaient de  
 » façon que j'aurai l'honneur et la gloire  
 » d'avoir réconcilié les Vénitiens avec le  
 » pape. Bougars me fait savoir d'Allemagne  
 » que le Landgrave de Hesse m'acquiert  
 » tous les jours de nouveaux amis, alliés  
 » et serviteurs assurés. Buzenvola écrit à  
 » Villeroy que les Espagnols et les Flamands  
 » sont réduits à un tel point de faiblesse,  
 » qu'ils seront contraints d'entendre à une  
 » paix ou à une trêve, dont il faudra de  
 » nécessité que je sois le médiateur ou  
 » le protecteur ; ce sera pour commencer à

» *me rendre le conciliateur de tous les dif-*  
 » *férends entre les princes chrétiens.* Et pour  
 » surcroît de sa satisfaction , ajouta le roi  
 » d'un air enjoué , me voilà à table, envi-  
 » ronné de ces gens que vous voyez , de  
 » l'affection desquels je suis très-assuré , et  
 » que vous jugez très-capables de m'entre-  
 » tenir de discours utiles et agréables. Ce-  
 » pendant, je ne laisserai point passer tout  
 » ce qu'ils m'ont dit , sans y contredire  
 » quelque chose. J'avoue, continua ce meil-  
 » leur des princes, que toutes leurs louanges  
 » ne m'empêchent pas de sentir mes défauts;  
 » et quant à leurs complimens sur mon  
 » bonheur , s'ils avaient toujours été près  
 » de ma personne depuis la mort du roi mon  
 » père , ils auraient vu qu'il en faudrait  
 » bien rabattre, et que mes méchans mo-  
 » mens avaient bien passé les bons. » Sur  
 » quoi il fit cette réflexion : « qu'il n'avait pas  
 » encore tant souffert de ses ennemis dé-  
 » clarés , que de l'ingratitude et de l'aban-  
 » don de plusieurs de ceux qui se disaient  
 » ses amis et ses alliés, ou ses sujets et ser-  
 » viteurs. »

Ces discours qui, d'abord enjoués ,



étaient devenus à la fin sérieux , furent interrompus par la présence de la reine , qui dans le moment sortit de sa chambre pour aller dans son cabinet. Le roi se leva de table pour aller au-devant d'elle , en lui disant du plus loin qu'il la vit :

» Eh bien ! ma mie , ne vous ai-je pas  
 » envoyé de bons melons , de bons perdreaux  
 » et de bonnes cailles ? Si vous avez eu aussi  
 » bon appétit que moi , vous avez fait bonne  
 » chère , car je n'ai jamais tant mangé , ni  
 » été de si bonne humeur ; demandez-le à  
 » Rosny , il vous en dira le sujet , et vous  
 » contera toutes les bonnes nouvelles que  
 » j'ai reçues. » La reine , qui se trouvait aussi dans une situation d'esprit agréable , lui répondit que pour contribuer de son côté à divertir S. M. , elle lui avait fait préparer un ballet et une comédie ; le ballet représentant les félicités de l'âge d'or , et la comédie , les différens amusemens des quatre saisons de l'année. « Que je suis aise , ma  
 » mie , lui dit Henri , de vous voir de si bonne  
 » humeur ! vivons , je vous prie , toujours  
 » de même. »

*Amour de Henri IV pour son peuple.*

LA bonté de Henri IV ne s'arrêtait pas sur ceux qui l'entouraient ou étaient d'une manière quelconque à son service ; elle s'étendait sur le peuple français tout entier, que ce grand Prince aimait comme un père de famille aime ses enfans.

Dans une infinité de ses lettres à ses ministres, aux gouverneurs des provinces, aux parlemens, on le voit employer ces termes : *Ayez soin de mon peuple ; ce sont mes enfans ; Dieu m'en a commis la garde , j'en suis responsable.*

Un jour, il alla avec le duc de Savoie voir jouer à la paume, sur les fossés du faubourg Saint-Germain. Le jeu terminé, ils se mirent à regarder à une fenêtre qui donnait sur la rue. Le duc, à la vue de la grande multitude qui circulait de tous côtés, dit qu'il ne pouvait trop admirer l'opulence et la beauté de la France. Il demanda ensuite au Roi ce qu'elle lui valait derevenu. Henri IV lui répondit vivement : *Elle me vaut ce que je veux.* Le duc insis-

tant pour avoir une réponse plus positive , le roi lui répliqua : « Oui, ce que je veux , parce qu'ayant le cœur de mon peuple , j'en aurai ce que je voudrai ; et si Dieu me fait la grâce de vivre dix-huit mois ou deux ans , je veux qu'il n'y ait pas un paysan dans mon royaume *qui ne mette le dimanche une poule dans son pot.* »

Une maladie dangereuse faisait craindre pour ses jours. Sully était au chevet de son lit. « O mon ami , lui dit le Prince , vous savez si c'est la mort que je crains ; vous m'avez vu mille fois la chercher avec vous au milieu des combats : mais mon peuple n'est pas encore heureux , j'espérais achever mon ouvrage. Vous savez quels étaient mes projets pour sa félicité.



### *Son discours à l'assemblée des notables.*

Le discours suivant, qu'il adressa aux notables assemblés par lui à Rouen en 1596, prouve mieux que toute autre chose , combien il aimait la nation , et jusqu'à quel

point son bonheur lui était précieux : « Si  
 » je faisais gloire , dit-il , de passer pour un  
 » excellent orateur , j'aurais apporté ici  
 » plus de belles paroles que de bonne vo-  
 » lonté ; mais mon ambition tend à quel-  
 » que chose de plus haut que de parler :  
 » j'aspire aux *glorieux titres de libérateur*  
 » *et de restaurateur de la France*. Par la  
 » grâce divine , par les bons conseils de  
 » mes serviteurs qui ne font profession des  
 » armes , par l'épée de ma brave et géné-  
 » reuse noblesse , par mes peines et mes  
 » labeurs , j'en ai sauvée de perte ; sauvons-  
 » là à cette heure de ruine. ( Il s'agissait  
 » d'embarras de finance.) Participez , mes  
 » sujets , à cette seconde gloire avec moi ,  
 » comme vous avez participé à la première.  
 » Je ne vous ai point ici appelés , comme  
 » mes prédécesseurs , pour vous obliger  
 » d'approuver aveuglément mes volontés ; je  
 » vous ai fait assembler pour recevoir vos  
 » conseils , pour les croire et pour les  
 » suivre ; en un mot , pour me mettre en  
 » tutelle entre vos mains. C'est une envie  
 » qui ne prend guère aux rois , aux barbes  
 » grises et aux victorieux comme moi ;

» mais l'amour que je porte à mes sujets ,  
 » et l'extrême désir que j'ai de conserver  
 » mon Etat , me font trouver tout facile ,  
 » tout honorable. » Au sortir de l'assemblée , il demanda à un de ses intimes ce qu'il pensait de son discours. « Jamais ,  
 répondit celui-ci , je n'ai ouï mieux parler ;  
 j'ai été seulement surpris d'entendre Votre  
 Majesté parler de se mettre en tutelle.

« *Ventre-saint-gris* , répliqua le Roi , *il est vrai ; mais je l'entends avec mon épée au côté.* Cette réplique du roi réduit son discours à sa juste valeur , en ôtant à certaines de ses expressions leur sens littéral dont on pourrait abuser. Un souverain , dans la situation où s'était placé Henri IV en rassemblant les notables , est en effet un père de famille qui consulte ses enfans sur leurs besoins , et leur permet , sous sa présidence , de pourvoir eux-mêmes à ces besoins ; il ne peut jamais se trouver à leur discrétion.



*Henri IV ménagea et aima Paris.*

Henri IV sentait de quelle importance il était pour lui de se rendre maître de la capitale; il retarda cependant beaucoup la soumission de cette ville, par les ménagemens qu'il eut pour ses habitans.

Pendant qu'il l'assiégeait, le duc de Nemours qui y commandait pour la ligue, fit sortir les bouches inutiles, afin de se mettre ainsi à même de résister plus longtemps. Le conseil du Roi s'opposa à ce qu'on leur accordât le passage; mais le Roi en ordonna autrement: « Je ne m'étonne pas, dit-il, si les chefs de la ligue et les Espagnols ont si peu de compassion pour ces pauvres gens-là, ils n'en sont que les tyrans; mais, pour moi, qui suis leur roi, je ne puis entendre le récit de ces calamités, sans en être touché jusqu'au fond de l'âme, et sans désirer ardemment d'y apporter remède. »

Il rencontra un jour, en visitant ses quartiers, deux paysans qu'on allait pendre, parce qu'on les avait surpris à intro-

duire des vivres dans Paris. Les malheureux se jetèrent à ses genoux, et, pour le fléchir, lui remontrèrent qu'ils n'avaient que ce moyen de gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le Roi, en leur donnant l'argent qu'il avait sur lui; *le Béarnais est pauvre, s'il en avait davantage il vous le donnerait.* ( C'étaient les ligueurs qui ordinairement appelaient, par dérision, Henri IV, *le Béarnais.* )

Paris fut réduit sans effusion de sang, à l'exception de deux ou trois bourgeois, qui, dans le dernier moment, entreprirent, contre toute raison, de résister. Henri eut beaucoup de regret de ce malheur : « S'il était en mon pouvoir, s'écria-t-il, je racheterais de cinquante mille écus la vie de ces deux citoyens, pour avoir la satisfaction de faire dire à la postérité que j'ai pris Paris sans qu'il y ait eu de sang répandu. »

Quand il se mit en marche pour aller rendre ses actions de grâces à la cathédrale, le peuple se précipita sur son passage en poussant des cris d'amour et d'allégresse. Arrivé à la porte de l'église, il ne



fut presque plus possible d'avancer , tant la foule était grande. Les officiers de ses gardes voulaient employer la force pour écarter la multitude : « Non , dit le Roi , j'aime mieux avoir plus de peine , et qu'ils me voient à leur aise ; car ils sont affamés de voir un roi. » On l'approcha de si près , que , dans l'église , une femme du peuple , d'une extrême vieillesse , le prit par la tête et l'embrassa plusieurs fois avec transport , ce qui le fit beaucoup rire.

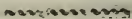
Avec toutes les qualités que nous lui connaissons , Henri IV ne pouvait manquer d'être adoré de son peuple , dès qu'il serait connu de lui. Aussi sa mort produisit-elle un effet terrible. On crut d'abord dans la ville , qu'il n'avait été que blessé par le scélérat qui lui donna la mort , comme il passait en voiture dans la rue de la Ferronnerie , allant voir Sully à l'Arsenal ; Mais , quand on sut assurément qu'il était mort , « ce mélange d'espérance et de crainte qui tenait cette grande ville en suspens , dit Péréfixe , éclata tout d'un coup en de hauts cris et en de furieux gémissemens. Les uns devenaient immobiles et

pâmés de douleur; les autres couraient les rues tout éperdus; plusieurs embrassaient leurs amis, sans leur dire autre chose, sinon *Ah! quel malheur*; quelques-uns s'enfermaient dans leurs maisons, d'autres se jetaient par terre. On voyait des femmes échevelées, qui hurlaient et se lamentaient; les pères disaient à leurs enfans : *Que deviendrez-vous, mes enfans! vous avez perdu votre père!* »



### *Trait de modération de Louis XIII.*

Louis XIII, après la prise de Nanci, manda le célèbre *Jacques Callot*, et lui ordonna de graver le siège de cette ville. *Callot* répondit, « qu'ayant l'honneur d'être lorrain, il se couperait plutôt le poing que de rien faire contre l'honneur de son prince et de son pays. » Quelques courtisans s'écrièrent que cette hardiesse devait être réprimée; le roi se contenta de leur dire : *Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir des sujets si fidèles.*



*Sa bravoure.*

Ce prince était, par son courage, le digne fils de Henri le Grand. Il paya bravement de sa personne au siège de la Rochelle et en d'autres occasions. Il était encore enfant, lorsqu'on vint lui annoncer que le connétable de Castille, ambassadeur d'Espagne, avec une grande suite de seigneurs, venait pour lui faire la révérence : *Des Espagnols !* dit-il de ce ton animé qui marquait sa valeur naissante, *çà ! çà ! qu'on me donne mon épée.*

*Louis XIV.*

Dans la personne de Henri IV, la providence avait donné à la maison royale de France ce qu'il fallait pour sauver ce beau pays de l'anarchie républicaine ; dans celle de Louis XIV elle lui donna un peu plus tard ce qui était nécessaire pour que la nation française devint le premier peuple du monde et pût être facilement mainte-

nue par ses rois dans ce haut degré de splendeur. Quel homme, effectivement, se trouva jamais plus propre que ce dernier prince à fonder en tous genres la gloire et la prospérité d'une nation? Celui qui avait été chargé d'élever sa jeunesse, voulant s'assurer sous son nom un long exercice du pouvoir, négligea, à dessein, son éducation, et songea seulement à lui inspirer, à cause de son rang, un tel orgueil, qu'il fût inaccessible à tous autres que lui : cet abus de confiance même devint utile. Lorsque Louis échappa au ministre que des habitudes d'enfance avaient fait en quelque sorte son tyran, ses dispositions naturelles s'étant développées tout d'un coup, se combinèrent tellement avec l'insuffisance de ses connaissances particulières dans chaque partie, et le défaut qu'on avait cherché à lui faire contracter, qu'il s'en composa une fierté vraiment royale, qui voulut briller des succès des autres hommes qu'elle encouragerait et soutiendrait dans leurs différens travaux. Et quels effets produisit ce sentiment noblement ambitieux, qu'il faudrait qu'on trouvât,

pour le bien de l'humanité, dans le cœur des souverains, quand l'amour de leurs devoirs ne suffit pas pour faire d'eux les instrumens du bonheur public !

Excités par l'appât des honneurs et de la richesse, des talens extraordinaires éclatèrent soudain : en tout des modèles se créèrent, qui, marquant le point de la perfection, servirent à faire facilement fleurir les sciences et les arts, toutes les fois que le gouvernement voudra se fortifier de leur honorable appui, fût-ce même à d'immenses intervalles. La vertu et le mérite, honorés, firent de tous côtés des prodiges.

La science de la législation et de l'administration, la première de toutes, puisqu'elle est celle qui constitue l'état de société, eut les d'Aguesseau, les Lamoignon, les d'Ormesson, les Colbert, les Voisin : ces grands hommes, sous la direction d'un grand monarque, soumirent la France à des lois et à des réglemens qui serviront éternellement de base à tous les instituts par lesquels on voudra fixer la justice et l'ordre dans un royaume.

Des expériences , multipliées par les soins du gouvernement , formèrent les sciences naturelles , dont une académie fut chargée d'assurer les progrès et de prévenir les écarts.

Le langage , la diction s'épurèrent , et prêtèrent à tout ce à quoi ils peuvent s'appliquer , des charmes salutaires ; Bourdaloue partagea les triomphes de la chaire avec Bossuet , dont la plume éloquente devint encore le guide des historiens ; Fénelon , auteur d'écrits de morale , destinés à l'universalité des hommes , créa le roman historique , pour servir de leçon aux mortels qui , dans l'intérêt du repos public , n'en doivent recevoir que sous le voile de l'allégorie ; Molière , par des chefs-d'œuvre comiques , que l'on voudra toujours imiter , fit du théâtre même l'école des mœurs.

La poésie , si propre à élever l'âme et à inspirer des sentimens généreux , repoussait par son irrégularité et sa rudesse : Boileau , régent du Parnasse , l'assujétit à des règles certaines , qu'il pratiqua lui-même en les traçant , afin de prouver qu'elles pouvaient être observées sans trop de con-

trainte ; Racine , en même temps , changeant en grandeur la sublimité quelquefois sauvage du grand Corneille , appropria la scène tragique à nos mœurs , à nos sensations , et fit de cette poésie une langue divine que chacun put entendre et voulut écouter.

Les pinceaux du Poussin , de Le Brun , de Le Sueur , et de quelques autres , produisirent des tableaux magnifiques qu'admirera la postérité la plus reculée ; et la sculpture et l'architecture enrichirent nos palais , nos jardins , nos villes , d'œuvres dignes d'être comparées avec ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau.

Ce moyen terrible de conservation , qui triomphe par la destruction même , la guerre , devint moins meurtrière en devenant plus savante. Turenne en fit un art dont le grand Condé lui-même reconnut et voulut étudier les règles. Ce fut dans la pratique de cet art difficile que Louis XIV se montra le plus véritablement digne de la suprême autorité. En toute autre chose , jugeant , du haut de son trône , des actions dans l'accomplissement matériel desquelles



il n'entraît pour rien , il pouvait facilement se faire respecter de leurs auteurs , en les grandissant par des récompenses ; mais dans les camps , acteur aussi bien que chef , il pouvait craindre des comparaisons écrasantes : Roi général, il ne laissa pas même naître la pensée de les faire. L'égal de ses lieutenans par le courage , mais leur inférieur par le talent , il montra comment en de telles circonstances un souverain doit rester le premier dans son armée , et de quelle manière il peut , sans se commettre , utiliser le mérite de ses généraux.

Ayant ainsi fait de son peuple le premier de la terre , Louis XIV voulut aussi qu'il fût le plus puissant et le plus respecté. Par des alliances et des conquêtes habilement ménagées , il le mit , à moins de fautes aussi énormes que celles qui ont été commises dans ces derniers temps , à l'abri de devenir la proie de ses voisins , qu'il accoutuma eux-mêmes à craindre de l'outrager. Il forma , au reste , par son exemple , ce peuple , à une urbanité , à une politesse qui le rendit agréable à tous les autres , et lui

fit trouver des amis de sa gloire dans ceux même qui en voyaient la leur obscurcie.

Tant de travaux ne furent pas l'effet d'un calcul , la nature les inspira à celui qui les accomplit à mesure que l'occasion s'en présentait. Juste , intrépide , magnanime , plein de génie , naturellement affable et majestueux , tel fut Louis XIV.

Que de traits dans un seul caractère ! La flatterie n'a cependant point embelli le portrait ; nos lecteurs en trouveront la preuve dans les différentes anecdotes qui vont passer sous leurs yeux.



### *Courage.*

Dans la campagne de Lille , en 1667 , ce prince commanda lui-même son armée , ayant sous lui le maréchal de Turenne. Pendant le siège de la place , pour animer les troupes , il s'exposait sans ménagement dans la tranchée : des pages y furent tués près de lui. Il s'oublia tellement à ce sujet , qu'un simple soldat ne pouvant se conte-

nir , le prit rudement par le bras en lui disant : *Otez-vous ; est-ce là votre place ?*



Il ne se montra pas moins intrépide aux sièges de Mons et de Namur. *Mon fils*, dit-il à Monseigneur, *la place d'un roi est où se trouve le danger.*

Le comte de Toulouse qu'il avait mené à un de ces sièges, fut atteint d'une balle au bras à côté de lui. Le Roi ayant entendu le sifflement de la balle, demanda si quelqu'un était blessé. « Il me semble, répondit sans s'émouvoir le jeune prince, que quelque chose m'a touché. » Depuis, le secrétaire d'état ayant mis dans les provisions du gouvernement de Bretagne, que M. le comte de Toulouse avait été blessé à côté de son père : « Rayez cela, dit le Roi, c'est une bagatelle pour mon fils. »

Dans les dernières années de son règne il y eut un moment où la France se vit réduite à de dures extrémités. Le prince Eugène, à la tête des Impériaux, se croyait déjà aux portes de la capitale. Lorsque le

maréchal de Villars prit congé du Roi avant de partir pour la Flandre, où il gagna la bataille de Denain : « Vous voyez , lui dit ce prince , où nous en sommes ; vaincre ou périr ! cherchez l'ennemi , et donnez bataille. — Mais , Sire , répondit le maréchal , c'est votre dernière armée..... — N'importe ; je n'exige pas que vous battiez l'ennemi , mais je veux que vous l'attaquiez. *Si la bataille est perdue , vous me l'écrirez à moi seul. Je monterai à cheval ; je passerai par Paris , votre lettre à la main. Je connais les Français : je vous amènerai deux cent mille hommes , et je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie. »*

Il disait dans cette occasion aux seigneurs de sa cour qui partaient pour l'armée : « Si vous êtes battus , j'irai vous secourir ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume. »



*Amour de la Justice.*

Un de ses officiers lui dit un jour : « Sire , j'ai un procès douteux contre mon beau-père. — Les juges en décideront suivant l'équité. — Sire , par un mot que vous diriez à monsieur le premier président , vous pourriez faire pencher la balance de mon côté. — « Eh ! si tu étais à la place de ton beau-père , répliqua le Roi , serais-tu bien aise que je le disse , ce mot ? »

---

On rapporte de ce prince deux décisions célèbres , dans lesquelles il prononça contre lui-même. Dans la première , en 1680 , il s'agissait d'un procès entre lui et des particuliers de Paris qui avaient bâti sur son fonds : il voulut que les maisons leur demeurent , avec le fonds , qui lui appartenait en effet , et qu'il leur céda. L'autre regardait un Persan , nommé Roupli , dont les marchandises avaient été saisies par les commis des fermes en 1687. Le Roi opina

que tout lui fût rendu , et y ajouta un présent d'une dizaine de mille francs.



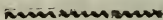
*Une juste résistance et de bons avis ne l'indisposaient pas.*

D'Ormesson ayant été nommé rapporteur dans l'affaire de Fouquet , résista avec fermeté aux ministres , qui eussent voulu faire périr leur collègue disgracié. Menaces et promesses , tout fut inutile auprès de lui : on alla en vain jusqu'à l'offre de la place de chancelier. Louis XIV fut frappé de cette noble intégrité. Quand on lui présenta le petit-fils de d'Ormesson , il lui dit : *Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Fouquet.*



Le chancelier Voisin , instruit qu'un scélérat avait , à force de protections , obtenu des lettres de grâce , se rendit auprès du Roi : *Sire*, lui dit-il, *Votre Majesté ne*

*peut accorder des lettres de grâce dans un pareil cas. — Je les ai promises*, lui répondit Louis XIV; *allez me chercher les sceaux*. Les lettres scellées, Voisin ne voulut pas reprendre les sceaux : *Ils sont pollués*, dit-il; *je ne les reprends plus.* — *Quel homme !* s'écria le Roi....., et , ayant réfléchi un moment , il brûla les lettres de grâce. Le chancelier reprit alors les sceaux , en disant : *Je reprends les sceaux ; le feu purifie tout.*



Boileau critiquait , un jour , en sa présence , des vers qu'il avait trouvés bons. Des courtisans voulurent relever cette hardiesse du poète : *Il a raison* , dit le Roi ; *il s'y connaît mieux que nous.*



Ce prince s'amusait depuis quelque temps à faire lui-même des vers , et il venait de composer un petit madrigal. Un matin il dit au maréchal de Grammont :



« M. le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais lu un aussi impertinent. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie lu de ma vie. » Le Roi se mit à rire, et répondit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien sot ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu un peu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus naturels. » Jamais auteur, dans une malencontre, ne montra tant de bonne humeur et de modestie.



Le monarque qui prenait si bien, dans certains cas, la résistance à sa volonté, et qui témoignait tant d'estime pour la

franchise , savait aussi se faire respecter quand l'occasion le demandait. Un prédicateur indiscret le désigna , un jour , dans un de ses sermons à Versailles ; le prince lui dit avec une juste sévérité : *Mon Père , j'aime bien à prendre ma part d'un sermon ; mais je n'aime pas qu'on me la fasse.*

Cependant il ne se croyait pas exempt de défauts qui eussent besoin de réforme. Lorsque Massillon eut prêché son premier avent à Versailles , il lui dit : « Mon Père , j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle ; j'en ai été fort content : pour vous , toutes les fois que je vous ai entendu , j'ai été très-mécontent de moi-même. »



*Protection aux sciences , aux lettres ,  
aux arts et au commerce.*

Louis XIV se faisait une gloire et un plaisir de recevoir à sa cour les savans et les gens de lettres qui se distinguaient par

la beauté et sur-tout par l'utilité de leurs ouvrages. Ils étaient des voyages du roi, et plus d'une fois ils méditèrent leurs plans à l'ombre des bosquets délicieux de Marly.

Boileau, devenu vieux et infirme, se retira dans une maison qu'il avait à Auteuil, et ne parut plus que très-rarement à la Cour. Louis lui dit un jour, en lui donnant sa montre : *Si votre santé vous permet de venir quelquefois à Versailles, j'aurai toujours une heure à vous donner.*

Il fut le fondateur des académies des inscriptions, des sciences et d'architecture, et il protégea efficacement l'académie française, et celle de peinture et de sculpture, qui avaient été fondées sous le règne de son prédécesseur.

Ses agens politiques eurent ordre de chercher jusque dans les pays étrangers toutes les personnes qui pouvaient, en quoi que ce fût, concourir aux progrès des lumières et à l'avancement des connaissances humaines, afin de les gratifier royalement, et de les attirer, s'il était possible, en France.

Il termina ainsi une de ses lettres au comte d'Estrade, son ambassadeur en Hol-

lande : « Je finis par un ordre à l'exécution duquel vous me ferez plaisir d'apporter une grande application. Prenez soin de vous enquerir ( sans qu'il paraisse que je vous aie écrit, mais comme par simple curiosité ) , quelles sont, dans toute l'étendue des Provinces-Unies , et même dans les autres des Pays-Bas de la domination du roi d'Espagne , les personnes les plus insignes et qui excellent notablement par-dessus les autres, en tous genres de professions et de sciences , et de m'en envoyer une liste bien exacte , contenant les circonstances de leur naissance , de leur richesse et de leur pauvreté , du travail auquel elles s'appliquent , et de leurs qualités. L'objet que je me propose en cela , est d'être instruit de ce qu'il y a de plus excellent et de plus exquis dans chaque pays , en quelque profession que ce soit , pour en user après ainsi que je l'estimerai à propos pour ma gloire et pour mon service ; mais cette proposition doit être faite avec grande circonspection et exactitude , sans que ces personnes-là même, ni aucune autre, s'aperçoivent de mon dessein ni de votre recherche. »

Il fit écrire la lettre suivante au célèbre Isaac Vossius.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain , il veut néanmoins être votre bienfaiteur , et m'a commandé de vous envoyer la lettre-de-change ci-jointe , comme une marque de son estime et un gage de sa protection. Chacun sait que vous suivez dignement l'exemple du fameux Vossius , votre père , et qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illustre par ses écrits , vous en conservez la gloire par les vôtres. Ces choses étant connues par Sa Majesté, elle se porte avec plaisir à gratifier votre mérite ; et j'ai d'autant plus de joie qu'elle m'ait donné ordre de vous le faire savoir , que je puis me servir de cette occasion pour vous assurer que je suis, Monsieur , etc., etc. »

Il était impossible qu'un Prince qui faisait tant pour éclairer sa nation , laissât subsister chez elle le plus horrible monument de l'ignorance et de la barbarie qui ait jamais existé : Louis XIV , par une déclaration datée de 1672 , défendit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie , jusque-là usitées. Ceux

qui se donnent pour sorciers , ne sont effectivement que des fous qu'il faut renfermer dans des maisons de santé , ou des fourbes qu'il faut punir comme ennemis des lois et perturbateurs du repos public.

Après avoir rétabli les finances , réglé la justice , et encouragé tous les genres de mérites , Louis XIV , secondé en tout par Colbert , le plus grand ministre de son temps , porta ses vues sur le commerce , et sur la marine , qui en est la protectrice naturelle. Il fut formé trois compagnies : l'une pour les Indes , l'autre pour l'Amérique , et la troisième pour les côtes d'Afrique. Le conseil de commerce fut rétabli ; le canal de Languedoc , entrepris pour la communication des deux mers , transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères fut construit en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille , à Toulon , à Brest et à Rochefort , renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins , les étoffes de

soie , les glaces , le fer-blanc , l'acier , la belle saïence , le cuir maroquiné , furent enfin fabriqués en France. Chaque année on vit l'établissement de quelque nouvelle manufacture.



*Traits de bonté , d'affabilité ; paroles consolantes ou flatteuses.*

Louis XIV ne put jamais se résoudre à établir la peine de mort contre les déserteurs , quelques instances qu'on lui en fit. Le marquis de Nangis ayant répondu au reproche qu'on lui faisait , que son régiment n'était pas complet : « Sire , on n'en viendra jamais à bout , si l'on ne casse la tête aux déserteurs. » Le roi répliqua : Eh ! Nangis , ce sont des hommes.



Il contait une historiette à quelques-uns de ses courtisans , et avait même promis que le conte serait plaisant : il ne le fut pas néanmoins. M. le prince d'Armagnac , qu'on



appelait Monsieur le *Grand*, à cause de sa charge de grand-écuyer, sortit après le récit, et le roi dit à ceux qui restaient : « Messieurs, vous avez trouvé mon conte fort insipide, et vous avez eu raison ; mais je me suis aperçu qu'il y a un trait qui regarde de loin M. le Grand, et qui aurait pu l'embarrasser ; j'ai mieux aimé le supprimer que de chagriner M. d'Armagnac ; à présent qu'il est sorti, voici mon conte. » Il l'acheva, et l'on rit.



*Monsieur*, son frère, lui parlant du chevalier de Lorraine qui avait été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. « Mais, dit le roi, y songez-vous encore, à ce chevalier de Lorraine ? vous en souciez-vous ? aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendrait ? — En vérité, ce serait le plus sensible plaisir que je pusse recevoir de ma vie. — Oh bien, dit le roi, je veux vous faire ce présent. Je vous le donne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi.





Le Brave accueilli par le grand Roi.

Je fais plus , car je le fais maréchal de camp de mon armée. » Là-dessus , Monsieur se jeta aux pieds du roi , lui embrassa long-temps les genoux , et lui baisa une main avec une joie sans égale. Le roi le releva en lui disant : *Mon frère , ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser ;* et il l'embrassa fraternellement.



Jean-Bart , ayant obtenu , pour prix de ses exploits maritimes , de paraître devant le Roi , se présenta au château , à Versailles ; mais , comme il n'était pas encore jour , il resta dans l'antichambre , tira sa pipe , battit son briquet , se mit à fumer. Tous ceux qui étaient présens furent étonnés de voir qu'il se trouvât un homme assez hardi pour prendre une pareille liberté. Les gardes voulurent le faire sortir , disant qu'il n'était pas permis de fumer chez le roi. Il leur répondit avec sang-froid : « J'ai contracté cette habitude au service du roi mon maître ; elle est devenue un besoin pour moi. Je crois qu'il est trop juste pour

trouver mauvais que j'y satisfasse; » et il continua à fumer. Comme il n'avait jamais paru à la cour, personne ne le connaissait. On alla avertir le roi qu'un homme avait la hardiesse de fumer dans son appartement et refusait d'en sortir. Louis XIV dit en riant : « Je parie que c'est Jean-Bart; laissez-le faire. » Lorsqu'il entra, Sa Majesté le reçut avec bonté, lui dit : « Jean-Bart, il n'est permis qu'à vous de fumer chez moi. » Au nom de Jean-Bart qui était fort connu, à l'accueil que le roi fit à cet homme singulier, tous les courtisans furent étonnés et se rangèrent autour de lui; lorsqu'il eut quitté le roi, ils lui demandèrent comment il avait fait pour sortir de Dunkerque avec sa petite escadre, pendant que ce port était bloqué par une flotte anglaise. Il les fit tous ranger sur une ligne, les écarta à coups de coudes, à coups de poings, passa au milieu d'eux, se retourna, leur dit : *Voilà comme j'ai fait.* Quelques-uns rentrèrent chez le roi en riant, lui racontèrent ce qui venait de se passer. Louis XIV voulut s'amuser, fit appeler Jean-Bart, et, croyant l'embarrasser, lui demanda aussi comment

il avait passé au travers de la flotte anglaise qui bloquait Dunkerque. Jean-Bart répondit en termes énergiques , enfin en langage marin , qu'il leur avait envoyé ses bordées de tribord et de bas-bord. Les courtisans marquèrent de la surprise. Le roi leur dit : « Il me parle un peu grossièrement ; mais il agit bien noblement pour moi. » Les parcourant ensuite des yeux , il ajouta : « Y en a-t il un parmi vous qui soit capable de faire ce qu'il a fait ? »



Ce prince marchait à la tête des troupes le long d'une mare impraticable. Il donne quelque ordre à un aide-de-camp languedocien. L'officier , dans l'empressement d'obéir , veut traverser la mare ; mais , dès les premiers pas , son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le roi vient lui-même à son secours , et donne les ordres les plus prompts. Dans le temps qu'on travaillait avec succès à le débarrasser. « Est-ce que vous ne voyiez point qu'on ne pouvait pas passer par-là ? lui dit Louis XIV

avec bonté. — Je le voyais bien , Sire , répondit l'officier ; mais quand il est question d'obéir à votre Majesté , ou de la servir , les gens comme moi ne connaissent point de périls qui les arrêtent.

~~~~~

Madame la duchesse de Bourgogne , encore fort jeune , voyant , au souper de Sa Majesté , un officier fort laid , plaisanta beaucoup , et fort haut , sur sa laideur : « Pour moi , Madame , dit le Roi encore » plus haut , je le trouve un des plus beaux » hommes de mon royaume , car c'est un » des plus braves. »

~~~~~

Un grand seigneur , dont la jeunesse avait été fort irrégulière , fit au siège de Mons tout ce qu'il fallut pour regagner l'estime du prince , et y réussit : « Mon- » sieur , lui dit le Roi , vous n'étiez pas » content de moi , je n'étais pas content » de vous ; oublions le passé , et doréna- » vant datons de Mons. »

~~~~~


Bontemps , son premier valet-de-chambre , lui demandait quelque grâce pour un de ses amis. *Quand cesserez-vous , lui dit Louis , de demander ?* Mais il ne fut pas long-temps étourdi du reproche , le Roi ayant ajouté en souriant : *de demander pour les autres et jamais pour vous ? La grâce dont il s'agit pour un de vos amis , je l'accorde pour votre fils.*



Le comte de Marivaux , lieutenant-général , homme un peu brusque , et qui n'avait point adouci son caractère à la cour même de Louis XIV , avait perdu un bras dans une action ; il se plaignait au Roi qui l'avait pourtant récompensé : « Je » voudrais , lui dit-il , avoir perdu l'autre » et ne plus servir Votre Majesté ! — J'en » serais fâché pour vous et pour moi , lui » répondit le Roi. » Et ces paroles furent suivies d'une nouvelle grâce qu'il lui accorda.



Le Grand Condé était allé le saluer après la bataille de Senef , gagnée en 1674 sur le prince d'Orange. Le Roi se trouvait au haut du grand escalier , lorsque ce prince , qui avait de la peine à monter à cause de sa goutte , s'écria : « Sire , je demande » pardon à Votre Majesté si je la fais at- » tendre. — Mon cousin , lui répondit le » Roi , ne vous pressez pas ; on ne saurait » marcher bien vite quand on est aussi » chargé de lauriers que vous l'êtes. »



Ce même prince de Condé , à la tête de son armée , lui fit faire halte par une excessive chaleur , pour rendre au Roi , qui arrivait , les honneurs qui lui étaient dus. Sa Majesté exigea qu'il entrât dans l'unique cabane qui se trouva près de là , pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil : « Mon » cousin , ajouta-t-il , puisque je ne viens » dans votre camp qu'en qualité de volon- » taire , il n'est pas juste que je sois à » l'ombre , tandis que mon général serait » exposé à toute la chaleur du jour. »



Le maréchal du Plessis , qui n'avait pu faire la campagne de 1672 , à cause de son grand âge , semblait porter envie à ses enfans qui avaient le bonheur de servir Sa Majesté : « Pour moi , disait-il devant le » prince , je ne suis plus propre à rien. —
 « M. le maréchal , lui répondit le Roi , en » l'embrassant , on ne travaille que pour » approcher de la réputation que vous avez » acquise ; il est agréable de se reposer » après tant de victoires. »



Le Marquis , depuis maréchal d'Uxelles , venait de rendre , en 1689 , au prince Charles de Lorraine , la ville de Mayence qu'il avait défendue pendant cinquante jours de tranchée ouverte ; il alla rendre compte de sa conduite au Roi , et se jeta à ses pieds , saisi de la crainte de ses reproches . « Relevez-vous , Marquis , lui dit » le Roi , vous avez défendu votre place en » homme de cœur , et vous avez capitulé » en homme d'esprit. »



Il avait donné une pension de six mille livres à M. l'avocat-général Talon. M. de Lamoignon , qui était aussi avocat-général , lui demanda la même faveur. Le Roi la lui promit : six mois se passèrent , pendant lesquels M. de Lamoignon se présenta plusieurs fois devant le Roi , sans qu'il fût question de rien. Sa Majesté lui dit un jour : « M. de Lamoignon , vous ne me » parlez plus de votre pension ? — Sire , lui » répondit ce magistrat , j'attends que je » l'aie méritée. — Si vous le prenez de ce » côté-là , je vous dois des arrérages. » En effet , ces arrérages furent payés à commencer du jour que M. de Lamoignon avait demandé sa pension.



Lorsqu'il eut accordé l'archevêché de Paris à M. de Noailles , alors évêque de Châlons-sur-Marne , il lui dit : « Si j'avais » connu un plus grand homme de bien et » un plus digne sujet , je l'aurais choisi. » Paroles d'autant plus remarquables , qu'elles étaient vraies.



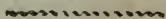
Le Monarque gratifia par la suite cet archevêque du chapeau de cardinal. Lorsque la nouvelle Eminence vint remercier de la pourpre que Sa Majesté lui avait fait obtenir : « Je suis assuré , monsieur le cardinal , lui répondit Louis , que j'ai eu plus » de plaisir à vous donner le chapeau que » vous n'en avez eu à le recevoir. »



Quand l'abbé de Pomponne eut perdu son père , Simon Arnould , secrétaire d'état et ministre des affaires étrangères , Louis XIV voulut bien soulager sa douleur en la partageant ; le prince lui dit : « Vous pleurez » un père que vous retrouverez en moi , et » moi je perds un ami que je ne retrouverai » plus. »



Le duc de la Rochefoucault , accablé de dettes , paraissait inquiet devant le Roi : « Que ne parlez-vous à vos amis ? » lui dit le prince ; mot qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.



Les circonstances firent de Louis XIV un prince belliqueux. Il aimait cependant les hommes , et la nécessité où il se trouvait de vaincre , ne put le porter à augmenter les maux de la guerre pour s'assurer la victoire. Un chimiste romain , nommé Poli , ayant inventé une composition d'un effet mille fois plus terrible que la poudre , offrit de lui vendre son secret qu'il éprouva en sa présence : *Votre procédé est ingénieux* , lui dit le prince , *l'expérience en est terrible et surprenante ; mais les moyens de destruction employés à la guerre sont suffisans. Je vous défends de publier celui-là. Contribuez plutôt à en faire perdre la mémoire ; c'est un service à rendre à l'humanité.* Et il s'assura par un fort présent , de la discrétion de l'Italien.



*Effet produit par la présence de
Louis XIV.*

Il avait l'extérieur imposant , et sa figure et ses manières semblaient annoncer en

lui un homme fait pour les choses extraordinaires. Dans la conquête de la Franche-Comté, en 1668, sa bonne mine lui gagna les cœurs de ceux que ses armes avaient soumis. Un paysan étant accouru pour le voir, tout émerveillé de ses grandes actions, s'écria soudain : *je ne m'en étonne plus !*

Cet extérieur imposant, qui lui convenait si bien, suggéra encore à un vieil officier le plus beau mot peut-être qui ait jamais échappé à un militaire. Ce vétéran, admis en présence du roi pour solliciter une grâce, se trouva tellement interdit à son aspect, qu'il fut long-temps incapable de prononcer une seule parole : *je ne tremblais pas ainsi devant vos ennemis*, dit-il à Louis XIV, en reprenant ses sens. Le prince accueillit cette belle requête : l'officier était d'ailleurs fondé en droits.



Sa constance dans le malheur et dans les souffrances.

Grand dans les événemens heureux, Louis XIV ne le fut pas moins dans l'adversité.

En 1711, la mort lui ravit son fils unique : il supporta cette perte en roi , quoiqu'elle l'affligeât bien vivement. Voyant une princesse qui se livrait , à ce sujet , à une douleur immodérée , il lui dit : « Eh ! madame , modérez-vous ; j'y perds encore plus que vous ; à quoi servent ces cris ? » L'année suivante , il se vit enlever , dans l'espace de moins d'un mois , le duc de Bourgogne son petit-fils , la duchesse de Bourgogne , et le duc de Bretagne , l'aîné de ses arrière-petits-fils. Pour espoir de sa postérité , il ne lui restait plus qu'un enfant , faible , à demi valétudinaire , et de la vie duquel personne n'aurait osé répondre. La première fois que Louis XIV le vit après toutes ces pertes , il ne lui échappa que ces mots , qui voulaient cependant dire bien des choses à eux seuls : « Voilà donc M. le Dauphin ! » Cette magnanime constance , que les malheurs d'une guerre souvent funeste avaient en même temps exercée , ne l'abandonna pas non plus dans les maladies cruelles qui consumèrent sa vieillesse et finirent sa vie. On lui fit , en 1686 , l'opération de la fistule : tout le monde était consterné. Ses

amis , ses ministres , sa famille , fondaient en larmes : le médecin , le chirurgien n'opéraient qu'en tremblant ; le prince seul fut tranquille. Il ne poussa pas une seule plainte dans l'instant fatal. Le lendemain , il donna audience aux ambassadeurs et tint conseil avec ses ministres. Madame de Maintenon lui dit : « Avouez , Sire , que vous avez bien souffert ? » — Oui , répondit le roi , de vous voir souffrir. » Le 24 août 1715 , tout annonçait sa fin prochaine ; ses douleurs , sa faiblesse extrême : il ne s'en prépara pas moins à dîner le lendemain en public. Quand le moment fut venu , il fallut cependant faire sortir tout le monde. Il ne retint que le maréchal de Villeroi , qu'il aimait beaucoup : « Je vois , lui dit-il , que mon heure approche ; il faut penser sérieusement à mourir. » On lui fit de profondes incisions à une jambe pour retarder , s'il était possible , les effets de la gangrène qui s'y manifestait ; son premier médecin , qui lui tenait le bras pendant cette cruelle opération , n'y remarqua aucune émotion considérable. Quand il se vit sans res-

sources , « Il y a plus de dix ans. dit-il , que je pense à mourir en roi très-chrétien. » Le 25 août, jour de Saint-Louis , il demanda pourquoi ses musiciens ne lui avaient pas donné le bouquet ordinaire ; on lui répondit qu'on les en avait empêchés : « Eh ! non , dit-il , l'état où je suis ne doit rien empêcher. » Ils vinrent , et Louis parut prendre quelque plaisir à entendre le concert qu'ils lui donnèrent. Le lendemain , il fit appeler les princes et princesses de son sang. Tous fondaient en larmes. Il discourut avec un calme parfait. Après avoir parlé convenablement à chacun de ceux qui étaient présens , il tint à son successeur un discours très-beau , quoique proportionné à l'âge d'un enfant. Ces paroles remarquables le terminèrent : *J'ai chargé mon peuple ; les longues guerres m'y ont forcé. Aimez la paix , et ne vous engagez jamais dans aucune guerre , qu'autant que l'intérêt de l'état et le bien des peuples l'exigeront.* Puis adressant la parole aux princes et à ses premiers officiers : *Vous avez pu voir ,* leur dit-il , *quelques per-*

sonnes qui, pendant mon règne, se sont écartées de leur devoir pour un temps, et s'en sont repenties toute leur vie; profitez de leur exemple, et ne le suivez pas.



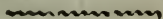
Le grand Condé.

Un des premiers généraux des armées de Louis XIV fut ce prince de Condé, à qui l'on a décerné le surnom de Grand, à cause de son génie, de ses talens militaires et de sa magnanimité. Il soutint au second rang l'honneur du sang royal qui brillait de tant d'éclat au premier. Vif, impétueux, il arrachait la victoire par des traits de génie et des efforts de courage, plutôt qu'il ne se l'assurait par des précautions savantes. Les ennemis de la France ne l'en redoutaient pas moins; ils savaient qu'il n'était point de dispositions habilement faites qu'il ne pût en un moment renverser et tourner contre ceux qui avaient cru par elles arriver à un succès certain. Le moindre avantage obtenu pendant une ba-

taille devenait ordinairement dans ses mains d'une telle importance, qu'il changeait entièrement la situation des deux armées, et conduisait peu-à-peu ses adversaires à une défaite complète. Ce prince, aimé, admiré des soldats, savait aussi, au moment d'un engagement, les animer par des actions ou des paroles qui les transformaient en héros. Les voyant un jour hésiter sur le bord des retranchemens ennemis, il y jeta son bâton de commandement et s'y précipita ensuite pour le reprendre, leur donnant par là à entendre qu'il fallait qu'ils vainquissent, ou qu'ils abandonnassent leur général au milieu de ceux qu'ils étaient accoutumés à vaincre. A Lens il ne leur dit que ces mots, en faisant sonner la charge : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingue !* Et ces mots furent le gage du triomphe. Il n'avait que vingt-deux ans quand il gagna la bataille de Rocroi. Vainqueur, il se jeta à genoux, et fit hommage de sa gloire à Dieu. Cet acte de piété, d'humilité, donna de lui la plus haute opinion, et l'on présagea dès-lors tout ce

qu'il serait un jour. Il tenait à honneur de consulter Turenne, et montrait la plus grande déférence pour ses avis.

La haine qu'il portait au premier ministre, le cardinal Mazarin, lui fit, un moment, porter les armes contre sa patrie; mais, une fois revenu à son devoir, il fit oublier son erreur par la pureté et la noblesse de ses sentimens. Il avait adopté pour principe de conduite une maxime dont la pratique peut rendre bien recommandable. *Il n'y a qu'un seul moyen, disait-il, d'agir avec sûreté et gloire dans les grandes affaires et dans les petites : la candeur, la droiture et la vérité.*

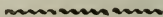


Anecdotes sur M. le Dauphin, père de Louis XV.

Le dauphin, père de Louis XV, fut un prince accompli. On lui connaissait des défauts dans ses premières années; il s'en corrigea dès qu'il fut capable de réflexion, tant était grande l'idée qu'il se fit alors de

ses devoirs. Puissent ainsi les premières personnes de l'état se persuader toujours que la qualité impose l'obligation de la perfection ! « Depuis sa première communion , écrivait une dame de la cour , nous » avons vu disparaître peu-à-peu tous les » défauts qui , dans son enfance , nous donnaient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Sa piété l'a tellement métamorphosé , » que , d'emporté qu'il était , il est devenu » modéré , doux , complaisant. On dirait » que c'est là son caractère , et que la vertu » lui est naturelle. »

« L'ombre de la tromperie lui fait horreur , » disait un peu plus tard la même personne. « Un jour il m'avait fait une réponse peu sincère ; mais le lendemain il » vint me dire : Madame , j'eus hier la » faiblesse de vous en imposer ; je n'ai pu » dormir de toute la nuit , ayant ce détour » à me reprocher. Je vais vous dire ma » faute et la vérité. »



Jamais prince ne parut plus disposé à rechercher l'estime et l'amour des peuples.

« J'aimerais mieux , disait-il , être le
 » particulier le plus obscur de la nation ,
 » que d'en être le roi sans être aimé. »
 « Il aimait lui-même le peuple , dit l'abbé
 de Fleuri , et on l'entendit plus d'une fois
 s'écrier : « Que le prince est fait pour le
 » peuple , et non le peuple pour le prince. »
 Il n'avait que sept ans lorsque le duc de
 Montausier lui demanda lequel il préférerait
 de tous les titres que l'histoire a accordés
 aux différens rois de France : « C'est celui
 » de Père du peuple , répondit le prince. »



« Un roi , disait M. le Dauphin , doit
 mettre au rang des devoirs essentiels de la
 royauté , celui de veiller à ce que la jeu-
 nesse de ses états soit élevée dans les prin-
 cipes les plus propres à lui inspirer l'amour
 de la religion , l'innocence des mœurs et
 le désir de se rendre utile à sa patrie. Sans
 cette attention , quel avenir peut-on se
 promettre ? En moins de rien les bons
 principes s'obscurcissent , la vertu s'altère
 dans les cœurs , le vice s'y enracine et se
 propage , la nation dégénère. »

Ayant été informé qu'un vieux domestique de sa maison était au lit de la mort et ne voulait point mettre ordre à sa conscience , il s'écria d'abord : « L'âme de ce malheureux est aussi précieuse devant Dieu que la nôtre ; il faut que je lui envoie mon confesseur. » Mais il ne tarda pas à se transporter lui-même chez le malade : « Je viens ici, mon ami, lui dit-il, pour te dire combien je suis touché de ton état. Je ne puis oublier que tu m'as toujours servi avec affection ; songe , de ton côté , que tu me donnerais , pour la première fois de ta vie , le plus grand de tous les déplaisirs, si tu ne mettais pas à profit , pour ton salut, les momens qui te restent encore. » Cette courte exhortation produisit son effet : le malade remplit ses devoirs , et mourut en se recommandant aux prières de son bon maître.



Louis XIV parla un jour d'augmenter sa pension , qui était de douze mille francs par mois , et les flatteurs lui représentaient cette augmentation comme convenable à

son rang : « Vous vous trompez , leur répondit le prince , c'est , au contraire , parce que je touche de plus près au trône , que je dois penser plus sérieusement à économiser les deniers du peuple. »

Des cent quatre-vingt-douze mille francs qu'il touchait par année , cent quatre-vingt mille étaient employés en bonnes œuvres , et ce n'était pas encore là tout ce qu'il donnait.

Il avait rassemblé un cabinet fort curieux en bijoux et en raretés ; il le vendit au profit des pauvres , et ne s'en réserva que quelques pierreries. L'année était malheureuse ; le curé de Versailles étant venu de nouveau l'implorer pour les pauvres , M. le Dauphin l'introduisit dans son cabinet , et en lui remettant ses pierreries : « M. le curé , lui dit-il , puisque nous n'avons plus d'argent , et que nos pauvres meurent de faim : *dic ut lapides isti panes fiant* ; ordonnez que ces pierres soient changées en pains. »

Il n'était né que duc de Bourgogne. Quand il fut devenu Dauphin , par la mort de Monseigneur , on lui proposa d'acheter un bureau qui répondit aux autres meubles de son nouveau cabinet de travail. Le prince s'informe de ce que coûtera le meuble , et se récrie sur la somme. Son trésorier l'assure qu'elle se trouve dans sa cassette : « Eh bien , reprend-il , M. le Dauphin continuera de travailler sur le bureau du duc de Bourgogne , et je sais l'usage que je ferai de l'argent qui me restera. » Cet argent fut aussitôt envoyé à de pauvres officiers dont le trésor public ne pouvait récompenser les services.



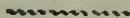
Louis XV.

Ce Roi s'était engagé à payer une pension de trois millions cinq cent mille livres au duc de Lorraine , jusqu'à ce que la Toscane , qu'on avait donnée à ce prince en échange de son duché , lui fût échue. Le duc de Toscane étant mort , Louis XV

se trouva déchargé de la pension : *Cet argent , dit-il , me vient fort à propos pour diminuer les tailles et pour soulager les pauvres paroisses qui ont été grélées.* A cette époque , en effet , les tailles furent diminuées de trois millions , et le gouvernement fit distribuer des secours dans certaines provinces que la grêle avait dévastées.



Au siège de Menin , on lui dit qu'en brusquant l'attaque et sacrifiant quelques hommes , on pourrait prendre la place quatre jours plus tôt : *J'aime mieux perdre ces quatre jours ,* répondit-il , *qu'un seul de mes sujets.*



Il parcourait le champ de bataille après la journée de Fontenoi. Il dit à un des officiers qui le suivaient : *Qu'on ait soin des Français blessés comme de mes enfans.* On lui demanda comment il voulait que l'on traitât les blessés de l'armée anglaise :

Comme les nôtres, répondit-il; *ils ne sont plus nos ennemis.*

Remarquant que les monceaux de cadavres, les cris des mourans, le sang qui inondait la plaine, arrachait des larmes au Dauphin, il lui dit : *Apprenez, mon fils, combien la victoire est chère et douloureuse.* Il montra beaucoup de fermeté dans cette journée. Au moment où l'on désespérait de la victoire, le maréchal de Saxe lui ayant fait dire qu'il le conjurait de repasser le pont avec le Dauphin; que quant à lui il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au désordre : *Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le Roi; *mais je resterai où je suis.* Il résista de même à une seconde prière, et, connue de l'armée, cette circonstance ne fut pas inutile au gain de la bataille.



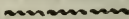
*Anecdotes sur la reine de France,
Marie Lecksinska.*

La reine de France, Marie Lecksinska, épouse de Louis XV, eut en partage toutes

les vertus qui honorent l'humanité ; par-dessus toutes les autres on voyait briller en elle l'amour de la vérité, qualité la plus nécessaire et en même temps la plus rare chez les princes.

Un soir , avant son coucher , elle se mit à s'accuser , à son ordinaire , de quelques défauts qu'elle combattait , disait-elle , avec bien de la lâcheté , puisqu'elle ne pouvait venir à bout de les vaincre. Ce qu'elle se reprochait le plus , c'était de manquer souvent de charité envers le prochain , dont elle censurait la conduite dans ses discours. De trois de ses femmes de chambre alors présentes , deux réclamèrent contre l'extrême sévérité de ce jugement : « Pour moi , dit la plus jeune , je pense que la Reine a raison , et qu'elle a plus d'un reproche à se faire à cet égard. » Les autres se récrièrent d'autant plus haut contre ce jugement , qu'elles crurent par-là flatter la Reine ; mais cette princesse prit elle-même le parti de celle qui venait de parler , et lui dit du ton le plus engageant : « Courage , courage , ma fille ; ne les écoutez pas et dites-moi bien tout ce que vous en

pensez. — Puisque Sa Majesté me le permet, continua la jeune personne, je lui dirai qu'elle manque souvent à la justice. — Hélas ! je m'en doutais bien, reprend la bonne princesse, on nous fait malgré nous servir à l'iniquité. » La femme de chambres s'adressant alors à ses compagnes, qui se montraient aussi indignées que surprises, « Ne conviendrez-vous pas, mesdames, leur dit-elle, que ce que la Reine nous dit souvent d'elle-même, et ce qu'elle vient de nous en dire tout-à-l'heure, est absolument contraire à la vérité, et qu'elle se calomnie elle-même ? La Reine manque donc à la justice. » Ce fut au tour de la Princesse à montrer du mécontentement à cause de la manière dont parlait sa femme de chambre. « Quoi ! c'est là, s'écria-t-elle, où vous vouliez en venir ? je ne m'y serais jamais attendue. » La flatterie la plus recherchée s'était cachée sous le masque austère de la véracité.



« Sa charité est immense, disait une
» des personnes qui l'approchaient le plus :

» elle donne tout ce qu'elle a , et quand il
 » ne lui reste plus rien , elle vend ses bi-
 » joux. » Dans un temps de calamité , elle
 envoya effectivement chez l'orfèvre non-
 seulement ses bijoux , mais généralement
 tous ses effets d'or et d'argent , après leur
 en avoir substitué en métal de même cou-
 leur.



Dans une pièce retirée de son apparte-
 ment se trouvaient rassemblées toutes les
 hardes nécessaires aux pauvres. Elle en
 avait fait plusieurs de ses propres mains ;
 les autres avaient été préparées sous ses
 yeux. Elle en donnait une partie elle-
 même , et faisait distribuer le reste par
 des agens secrets de sa bienfaisance. Elle
 avait aussi dans ses appartemens une
 apothicairerie destinée au soulagement
 des pauvres , et où l'on pouvait puiser à
 toute heure ce dont ils avaient besoin.



Elle avait pour principe de ne jamais
 refuser d'assister ceux qui imploraient sa

commisération. « Si je refuse l'aumône à un pauvre , disait-elle , qui ne se croira pas dispensé de la lui faire ? » Aussi était-elle suivie partout d'une multitude de mendiants ; ils assiégeaient les portes des églises , des communautés religieuses et des hôpitaux qu'elle allait souvent visiter. Les gardes avaient reçu d'elle l'ordre de les laisser approcher de sa personne.

Elle montrait cette même bonté dès sa plus tendre jeunesse ; et avant de devenir l'épouse d'un de nos rois , un jour qu'elle assistait une pauvre femme , à Wissembourg , cette infortunée s'écria , dans les transports de sa reconnaissance : « Ah ! » ma bonne princesse , Dieu vous bénira : » vous serez reine de France ! » Elle ne connaissait rien de plus grand , voilà pourquoi elle le souhaitait à sa bienfaitrice. Ces mots devinrent une prédiction , et la plus glorieuse et la plus attendrissante de toutes. L'élévation de Marie Lecksinska sembla , au reste , une récompense de sa vertu. Son père était dépouillé de sa couronne lorsque Louis XV témoigna le désir de devenir son gendre ; c'était vou-

loir honorer le malheur dans la mère des malheureux.



*Anecdotes sur monseigneur le Dauphin ,
père de Sa Majesté Louis XVIII.*

L'exemple d'une telle princesse devait être bien puissant sur son fils ; aussi la reine Marie Lecksinska nous donna-t-elle un prince accompli dans la personne du père de notre monarque aujourd'hui régnant.

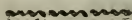
Ce Dauphin fut l'espoir et l'orgueil de la France , à laquelle ses vertus promettaient les jours les plus heureux. Comme le Prince que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs , il annonça dès ses premières années tout ce qu'il serait un jour.

Leduc de la Vauguyon disait , à l'occasion d'une fête donnée à Versailles , qu'il ne comprenait pas comment Assuérus avait pu tenir à la fatigue des festins dans lesquels il avait traité , pendant cent quatre-vingts jours , les grands de son royaume :

« Et moi , dit le Dauphin , je ne sais com-
 » ment il a pu subvenir à la dépense , et je
 » présume que ce festin de six mois , à sa
 » cour , aura été expié par un jeûne solen-
 » nel dans ses provinces. » Il faudrait ,
 disait-il dans une autre circonstance , pour
 qu'un prince goûtât une joie bien pure
 dans un festin , qu'il pût y convier toute la
 nation , ou du moins qu'il pût se dire , en
 se mettant à table : « Aucun de mes sujets
 » n'ira se coucher aujourd'hui sans sou-
 » per. »

Plus tard il tint tout ce que sa jeunesse
 avait promis ; la bonté de son cœur , la
 piété et la régularité de ses mœurs n'eurent
 jamais d'égales. Un seigneur de la
 Cour lui disait un jour , que tous ses pas
 étaient marqués par des bienfaits , et qu'on
 pourrait dire de lui comme du Sauveur :
Il fit du bien partout où il passa. —

« Ah ! reprit le Prince , que n'est-il en mon
 » pouvoir de faire qu'on ajoute encore : Et
 » il guérit tous les malades. »



Sincèrement pieux , et digne de son rang , il ne croyait pas que la véritable grandeur résidât dans la magnificence des titres. Il regardait une naissance illustre comme une raison pour travailler à se distinguer par ses talens et ses vertus , et ce fut dans ces nobles sentimens qu'il éleva ses fils. Le jour qu'on leur suppléa les cérémonies du baptême , il se fit apporter le registre de la paroisse , sur lequel leurs noms avaient été inscrits ; et l'ayant ouvert devant eux , il leur fit remarquer que celui qui les précédait dans ce registre , était le fils d'un pauvre artisan , et leur dit ces belles paroles : « Vous le voyez , mes » enfans , aux yeux de Dieu les conditions » sont égales , et il n'y a de distinctions que » celles qu'établit la vertu. Vous serez un » jour plus grands que cet enfant dans » l'estime des peuples ; mais il sera lui-même plus grand que vous devant Dieu , » s'il est plus vertueux. »



Dans la maladie qui devait le ravir à la France , et qui fut longue et cruelle , considé-

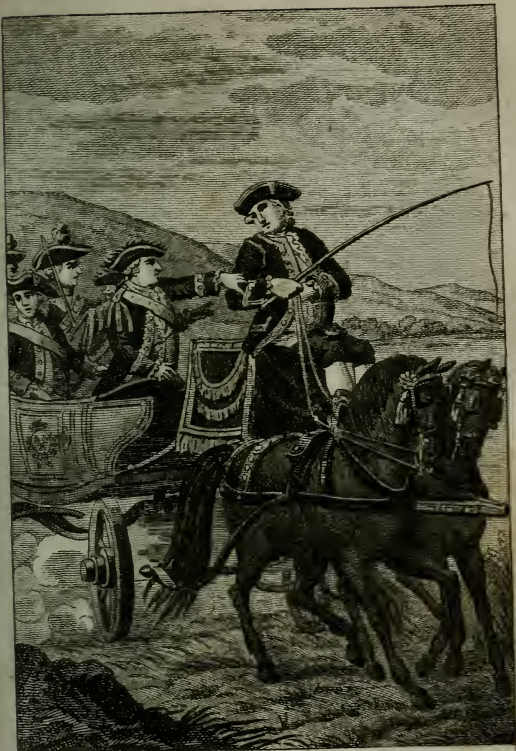
rant ses bras déjà maigres et décharnés , il dit encore , en s'adressant à ses fils : « Voilà ce que c'est qu'un grand prince. Dieu seul est immortel ; et ceux qu'on appelle les maîtres du monde , sont , comme les autres , sujets à la maladie et à la mort. »

Tout le monde le pleura. De plusieurs lieues les habitans des campagnes accoururent en foule pour baigner de leurs larmes le cercueil qui transportait sa dépouille mortelle à Sens. On les entendit gémir et sanglotter : beaucoup ne l'avaient pas vu de son vivant ; mais tous avaient entendu raconter ses bonnes et ses belles actions , et il semblait , en le perdant , que chaque Français avait perdu son père.



Louis XVI.

Dès ses premières années Louis XVI s'annonça comme un prince ami des hommes. N'étant encore que Dauphin , il prenait , un jour , le plaisir de la chasse : le cocher qui conduisait sa calèche , se hâtant d'arriver



Sa Majesté Louis XVI donnant un
grand exemple .

au lieu où le cerf était cerné , allait traverser un champ de blé. Louis l'arrêta , et lui ordonna de prendre un détour , en disant : *Pourquoi mes plaisirs feraient-ils tort au pauvre ? Ce blé ne m'appartient pas.*



Le jour de son mariage avec *Marie-Antoinette d'Autriche* , fille de l'impératrice *Marie-Thérèse* , la fête que l'on donna à Paris fut cause de la mort d'un grand nombre de personnes qui périrent sur la place Louis XV par le défaut d'ordre et de précaution. Le Dauphin , vivement affligé de ce triste événement , écrivit au lieutenant de police : *Je suis pénétré de tant de malheurs. On m'apporte en ce moment ce que le Roi me donne tous les mois ; je ne puis disposer que de cela , et je vous l'envoie ; hâtez-vous de secourir les plus malheureux.* Se retranchant dès-lors toute dépense superflue , il continua de donner sa rente chaque mois. S'il en retenait quelques sommes , c'était pour les distribuer lui-même en particulier.

Quand il était surpris dans ces soins touchans , il s'écriait : *Il est bien singulier que je ne puisse aller en bonne fortune sans qu'on le sache.*



Par le premier édit de son règne il dispensa la nation du paiement du droit connu sous le nom de joyeux avènement. Le second fut un acte de justice ; il rassura les nombreux créanciers de l'Etat , et promit d'acquitter la dette publique : on remboursa effectivement vingt-quatre millions de la dette exigible , cinquante de la dette constituée , et vingt-huit des anticipations. L'économie personnelle du monarque servit d'exemple dans toutes les parties de l'administration publique. On lui représenta qu'il la poussait trop loin : *Eh ! que m'importent l'éclat et le luxe ! s'écria-t-il ; de vaines dépenses ne font pas le bonheur.* Un *Mont-de-Piété* , établi dans la capitale , présenta des ressources aux indigens , au prix du plus modique intérêt. On forma une caisse d'escompte destinée à aug-

menter la circulation du numéraire et à faciliter les opérations du commerce. Les restes de la féodalité furent détruits. Quelques malheureux gémissaient encore dans les chaînes de la servitude personnelle ; Louis voulut que tous les Français fussent libres , et il affranchit les serfs de ses domaines. Il porta aussi ses regards paternels sur les tribunaux. On faisait souffrir encore aux accusés des tortures horribles , qui , fort souvent , les forçaient à se déclarer coupables de crimes qu'ils n'avaient point commis : ces atrocités , dignes des antropophages , cessèrent de déshonorer notre législation criminelle ; *la question* fut abolie.

Ces soins importants n'empêchèrent pas le nouveau roi d'augmenter le nombre des traits particuliers de bienfaisance dont il avait contracté l'habitude avant de monter sur le trône. On le rencontrait souvent dans les rues et dans les environs de Versailles , cherchant , à la faveur d'un déguisement , à découvrir les malheureux , pour les secourir et les soulager sans être connu.



En 1776, dans le moment du plus grand froid, Louis XVI alla se promener seul, et à pied, à trois quarts de lieue de Versailles, accompagné seulement de son capitaine des gardes. Deux enfans lui demandèrent l'aumône sans le connaître. Le monarque leur fit plusieurs questions auxquelles ils répondirent avec une naïveté touchante : « Leur mère était morte depuis deux jours; le père, malade et couché sur la paille, n'avait ni pain ni feu. » Et ils pleuraient amèrement en annonçant leur crainte de le perdre. Le Roi voulant s'assurer par lui-même de la vérité du fait, les suivit jusque dans leur chaumière, et vit là qu'ils ne lui en avaient point imposé; alors le prince, cédant à l'impulsion de son cœur sensible et généreux, donna de l'argent au malade, et, de retour à Versailles, lui envoya des secours et des meubles. Les deux enfans furent même élevés à ses frais dans un pensionnat.

Mille traits de cette espèce se trouvent dans l'histoire de la jeunesse du meilleur et du plus infortuné des princes. Suivons-le maintenant dans ces grandes circons-

tances où il a indignement perdu la vie en voulant faire le bonheur de ses sujets , et pour n'avoir pas su en même-temps comprimer les factieux.



Les finances étaient en désordre , et la nécessité de plusieurs réformes importantes dans le gouvernement de l'état se faisait vivement sentir. Pouvant pourvoir à tout par l'exercice de sa pleine autorité , Louis XVI en confia le soin aux Etats-Généraux , afin que les réformes se fissent mieux dans l'intérêt de la nation , qu'il appelait ainsi à prononcer sur ses besoins , et à donner , suivant ses facultés et ses mœurs , les moyens les plus convenables d'y satisfaire.

Les Etats furent ouverts , le 5 mai 1789 , par le discours suivant de Louis XVI. Ce discours , témoin des intentions vraiment paternelles du bon roi , indiquait en même temps les bornes prescrites aux réformes.

« Messieurs , dit Louis , ce jour que mon cœur attendait depuis long-temps est enfin arrivé , et je me vois entouré des représen-

tans de la nation à laquelle je me fais gloire de commander.

» Un long intervalle s'était écoulé depuis les dernières tenues des Etats-Généraux, et quoique la convocation de ces assemblées parût être tombée en désuétude, je n'ai pas balancé à rétablir un usage dont le royaume peut tirer une nouvelle force, et qui peut ouvrir à la nation une nouvelle source de bonheur.

» La dette de l'Etat, déjà immense à mon avènement au trône, s'est encore accrue sous mon règne : une guerre dispendieuse, mais honorable, en a été la cause ; l'augmentation des impôts en a été la suite nécessaire et a rendu plus sensible une inégale répartition.

» Une inquiétude générale, un désir exagéré d'innovations se sont emparés des esprits, et finiraient par égarer totalement les opinions, si on ne se hâtait de les fixer par une réunion d'avis sages et modérés.

» C'est dans cette confiance, messieurs, que je vous ai rassemblés, et je vois avec sensibilité qu'elle a déjà été justifiée par les dispositions que les deux premiers ordres

ont montrées à renoncer à leurs privilèges pécuniaires. L'espérance que j'ai conçue de voir tous les ordres , réunis de sentimens , concourir avec moi au bien général de l'Etat , ne sera point trompée.

» J'ai déjà ordonné dans les dépenses des retranchemens considérables ; vous me présenterez encore à cet égard des idées que je recevrai avec empressement ; mais malgré la ressource que peut offrir l'économie la plus sévère , je crains , messieurs , de ne pouvoir pas soulager mes sujets aussi promptement que je le désirerais. Je ferai mettre sous vos yeux la situation exacte des finances , et quand vous l'aurez examinée , je suis assuré d'avance que vous me proposerez les moyens les plus efficaces pour y établir un ordre permanent et affermir le crédit public. Ce grand et salutaire ouvrage , qui assurera le bonheur du royaume au-dedans et sa considération au-dehors , vous occupera essentiellement.

» Les esprits sont dans l'agitation ; mais une assemblée de représentans de la nation n'écouterà sans doute que les conseils de la sagesse et de la prudence. Vous aurez

jugé vous-mêmes , messieurs , qu'on s'en est écarté dans plusieurs occasions récentes ; mais l'esprit dominant de vos délibérations répondra aux véritables sentimens d'une nation généreuse , et dont l'amour pour ses rois a toujours fait le caractère distinctif ; j'éloignerai tout autre souvenir.

» Je connais l'autorité et la puissance d'un roi juste au milieu d'un peuple fidèle et attaché de tout temps aux principes de la monarchie : ils ont fait la gloire et l'éclat de la France ; je dois en être le soutien , et je le serai constamment.

» Mais tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public , tout ce qu'on peut demander à un souverain , le premier ami de ses peuples , vous pouvez , vous devez l'espérer de mes sentimens.

» Puisse , messieurs , un heureux accord régner dans cette assemblée , et cette époque devenir à jamais mémorable pour le bonheur et la prospérité du royaume ! C'est le souhait de mon cœur , c'est le plus ardent de mes vœux , c'est enfin le prix que

j'attends de la droiture de mes intentions
et de mon amour pour mes peuples. »



Les bornes furent franchies , et l'assemblée s'attribuant des fonctions pour lesquelles elle n'avait point été créée , composa une constitution nouvelle. Louis XVI , enlevé de son palais de Versailles , le 7 octobre , après une émeute dans laquelle il avait vu périr plusieurs de ses gardes , et tremblé pour les jours de son auguste épouse , vint habiter indéfiniment la ville de Paris. Là , il accepta la constitution nouvelle ; mais cette constitution ne fut pour les factieux qu'un acheminement à une anarchie horrible qu'ils décorèrent du nom imposant de république. Louis XVI devint en peu de temps une victime déplorable. Dans ses dangers cependant et dans ses souffrances , il fut un modèle de résignation et de courage.

Il avait refusé sa sanction à des décrets intempestifs de l'assemblée législative , corps institué par la constitution pour la

confection des lois d'usage journalier : le 20 juin 1792 , ce refus devint le prétexte d'une insurrection dans le courant de laquelle il devait périr. Des factieux se rassemblèrent en grand nombre , armés de piques , de haches , de tridens , et traînant avec eux des espèces de furies , rebut des halles et du libertinage. Ils marchèrent vers le château des Tuileries , lieu de la résidence royale. Le détachement de la garde nationale qui suppléait la garde du roi congédié , et les gardes suisses , se préparaient à la résistance ; mais elle leur fut interdite par Louis , qui avait juré , dès le commencement des troubles , *que tant que cela dépendrait de lui , pas un seul homme ne mourrait pour sa cause*. En quelques instans le château fut envahi , et l'on entra dans la salle où se tenait le Roi , entouré de quelques sujets fidèles , parmi lesquels on remarquait *MM. de Bougainville , Acloque , Aubier , de Cannolle et de Marcilly*. Les factieux y défilèrent pendant trois heures en sa présence , lui demandant avec audace sa sanction , qu'il refusa avec une fermeté inébranlable : *Plutôt re-*

noncer à la couronne, leur répondit-il, *que de participer à une semblable tyrannie des consciences!* Les factieux, étonnés, lui présentèrent un verre de vin, en l'invitant à boire à la santé de la nation. — *Il est empoisonné*, lui dit tout bas un voisin. — *Eh bien! je mourrai sans avoir sanctionné!* — *On n'a voulu qu'effrayer Votre Majesté*, reprend un grenadier de la garde nationale. — *Touchez mon cœur*, répond le Roi, en lui prenant la main, *et voyez s'il est calme : on est tranquille en faisant son devoir.* Les brigands, tout-à-fait déconcertés, s'adoucissent : Louis achève leur défaite en se couvrant d'un bonnet de liberté qu'ils lui offrent; et, venus avec des intentions horribles, ils se retirent, contre le vœu de leurs chefs, apaisés et presque repentans.



L'insurrection fut reprise avec plus de succès le 10 août de la même année. Louis XVI s'était retiré, avec sa famille, au sein de l'Assemblée législative, pour

éviter aux troupes et à la garde nationale , chargées de faire respecter les autorités , la nécessité d'un combat. Ce combat eut lieu néanmoins en suite de l'aggression des factieux. Un ordre surpris à la bonté du Roi désarma les gardes suisses et les gardes nationaux au moment où ils étaient victorieux , et l'Assemblée législative devenant l'organe des factieux ainsi mis en possession de la victoire , prononça la déchéance du Roi , et ordonna qu'il serait renfermé provisoirement, avec sa famille, au Temple. Bientôt , pour être entendu comme accusé, il fut amené à la barre d'une nouvelle assemblée , improprement appelée Convention nationale, et qui , dès les premiers momens de sa session , proclama la république. Après ses avocats, qui le justifièrent pleinement des imputations calomnieuses et ridicules qui lui étaient faites , Louis XVI prit la parole en ces termes : « On vient » de vous exposer mes moyens de défense ; » je ne les renouvellerai point. En vous » parlant peut-être pour la dernière fois , » je vous déclare que ma conscience ne » me reproche rien , et que mes défenseurs

» ne vous ont dit que la vérité. Je n'ai ja-
 » mais craint que ma conduite fût examinée
 » publiquement ; mais mon cœur est dé-
 » chiré de trouver dans l'acte d'accusation
 » l'imputation d'avoir voulu faire répandre
 » le sang du peuple , et sur-tout que les
 » malheurs du 10 août me soient attri-
 » bués. J'avoue que les preuves multipliées
 » que j'avais données dans tous les temps,
 » de mon amour pour le peuple , et la
 » manière dont je m'étais conduit mèn-
 » raissent devoir prouver que je crai-
 » gnais peu de m'exposer pour épargner
 » son sang et éloigner à jamais de moi
 » une pareille imputation. »

Ce discours produisit un grand effet sur
 l'assemblée , et on crut , un moment , qu'il
 l'arrêterait dans l'attentat affreux qu'elle
 était en train de commettre. Il en fut néan-
 moins autrement , et le 17 janvier 1795 ,
 après une séance de trente-six heures et
 un tumulte impossible à décrire , Louis fut
 condamné à mort , à la majorité de cinq
 voix seulement !.....

Le 20 janvier, cet arrêt fut communiqué
 au Roi par le ministre de la justice. M. de

Lamoignon-Malesherbes , ancien ministre , qui s'était associé par vertu à la défense de son maître malheureux , avait déjà instruit le monarque de la fatale décision , et dans ce moment Louis parut plus affecté de la douleur du vieillard que du sort même qui l'attendait. Cependant , en l'apprenant , il ne put s'empêcher de s'écrier ! « O mon » Dieu ! était-ce donc là le prix que je devais attendre de tous mes sacrifices ? » N'avais-je pas tout tenté pour le bonheur des Français ! » Après avoir écouté sans altération la lecture du procès-verbal de la Convention , qui fut faite d'une voix mal assurée par le secrétaire du conseil , Grouvelle , il remit au ministre un écrit par lequel il demandait à la Convention un sursis de trois jours pour se préparer à la mort , la liberté de voir sa famille , de laquelle il était séparé depuis le 16 décembre , et la faculté de mander librement le confesseur qui lui conviendrait. Les deux derniers points seulement lui furent accordés ; avide de son sang , la Convention passa à l'ordre du jour sur le premier.

« A huit heures et demie du soir , rap-

porte le fidèle Cléry , valet de chambre du Roi , témoin et historien de ses souffrances pendant les cinq mois de sa détention au Temple, « la Reine parut la première , » tenant son fils par la main ; Madame » Royale et madame Elisabeth la suivaient. » Tous se précipitèrent dans les bras du » Roi. Un morne silence régna pendant » quelques minutes et ne fut interrompu » que par des sanglots. Ils passèrent dans » une salle destinée à leur entrevue , et où » ils pouvaient être observés par un vi- » trage. Le Roi s'assit , ayant la Reine à sa » gauche , madame Elisabeth et madame » Royale presque en face. Le jeune Prince » resta debout entre les jambes du Roi. » Tous étaient penchés vers lui et le te- » naient souvent embrassé. On voyait seu- » lement qu'après chaque phrase du Roi » les sanglots des princesses redoublaient , » duraient quelques minutes , et qu'ensuite » le Roi recommençait à parler. Il fut aisé » de juger , d'après leurs mouvemens , que » lui-même leur avait appris sa condam- » nation. Cette scène de douleur dura sept » quarts-d'heure , pendant lesquels il fut

» impossible de rien entendre. A dix heures
 » un quart le Roi se leva le premier ; ils
 » semblaient vouloir le retenir : Je vous
 » assure, leur dit le Roi , que je vous re-
 » verrai demain à huit heures , et en même
 » temps il leur dit adieu , mais d'une ma-
 » nière si expressive que les sanglots re-
 » doublèrent. Madame s'évanouit. »

Après cette scène déchirante , il s'entre-
 tint avec son confesseur , M. Edgeworth
 de Fermont , de la journée du lendemain ,
 et lui témoigna le désir d'entendre la messe
 et d'y communier. Il fallut encore négocier
 avec les municipaux , pour avoir des
 hosties , qu'ils refusèrent d'abord , sous
 prétexte qu'elles pourraient être empoi-
 sonnées. Le Roi fit alors sa confession ,
 après laquelle l'abbé Edgeworth , qui re-
 marquait sa fatigue , l'invita à prendre
 quelque repos. Il dormit cinq heures , se
 leva à six , et pendant que Cléry préparait
 un autel , il s'entretint avec l'abbé. « Que
 je suis heureux , lui disait-il , d'avoir con-
 servé mes principes de religion ! Où en
 serais-je , en ce moment , si Dieu ne m'a-
 vait pas fait cette grâce ! » Il entendit la

messe , reçut la communion avec les sentimens de consolation que la religion inspire , et rentra ensuite dans son cabinet. S'adressant alors à Cléry : « Mon cher Cléry , lui dit-il , je suis content de vos soins ; » et il ajouta , après l'avoir chargé de ses adieux pour la Reine , pour sa sœur et pour ses enfans , « je vais demander que vous restiez auprès de mon fils. Un jour peut-être il pourra récompenser votre zèle. — Ah ! mon maître ! ah ! mon roi ! lui répondit Cléry prosterné à ses pieds , si mon dévoûment , si mon zèle et mes soins ont pu vous être agréables , la seule récompense que je désire , c'est de recevoir votre bénédiction ; ne la refusez pas au dernier des Français resté près de vous. » Le Roi la lui donna avec bonté , et lui dit en le relevant : « Faites-en part à toutes les personnes qui me sont attachées. »

A neuf heures précises , Santerre , brasseur , commandant de la garde nationale de Paris , entra chez le Roi , suivi de gendarmes. « Vous venez me chercher ? leur dit-il. Oui , » répondit sèchement Santerre. Louis passa alors un instant près de

son confesseur , et se jetant à ses genoux :
 « Tout est consommé , lui dit-il , donnez-moi votre bénédiction. » Mais l'abbé Edgeworth voulut l'accompagner jusqu'à l'échafaud , et pénétra le Roi de reconnaissance. Louis offrit alors son testament au municipal Jacques Roux , pour le remettre à la Reine et à la Commune : « Cela ne me re-
 » garde point , répondit cette bête féroce ,
 » je ne suis chargé que de vous conduire
 » à l'échafaud. » Un autre commissaire l'accepta. Un carrosse de place attendait le Roi dans la cour , il en prit le fond avec l'abbé Edgeworth ; deux gendarmes s'assirent sur le devant. Le bréviaire de l'abbé , sur lequel Louis eut toujours les yeux , lui déroba le spectacle de leurs sinistres regards.

Arrivé à la place Louis XV , entre les Tuileries et les Champs-Élysées , place que l'on avait marquée pour le lieu de son supplice , en souvenir des malheurs dont elle avait été le théâtre à l'époque de son mariage , il mit pied à terre au bas de l'échafaud et recommanda son confesseur aux gendarmes. Il ôta lui-même son habit , et

ses mains furent aussitôt saisies par les bourreaux pour être liées. Il ne s'attendait pas à cette violence , et il essaya de la repousser. *Sire*, lui dit l'abbé Edgeworth, *c'est un trait de plus de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense.* Alors il les présenta lui-même, et monta ensuite d'un pas ferme sur l'échafaud. Ce fut dans ce moment que l'abbé Edgeworth lui adressa ces sublimes et consolantes paroles : *Fils de Saint-Louis, montez au Ciel.*

Le Roi se tourna dans ce moment vers le peuple ou plutôt vers la force armée qui remplissait la place , et d'une voix forte il s'écria : *Français , je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'a imputés. Je pardonne à mes ennemis , et je prie Dieu qu'il leur pardonne. Je souhaite que ma mort.....* Il ne put en dire davantage ; un roulement ordonné par Santerre étouffa sa voix ; dans l'impossibilité de continuer , il se résigna à la mort et s'abandonna aux bourreaux...

Louis XVI était âgé de trente-huit ans , et en avait régné dix-huit. La postérité ne le jugera pas sur le témoignage des écrits

que les factions enfantent dans les temps de révolution. Loin d'être tyran, il était bon, humain, et désirait sincèrement procurer le bonheur du peuple. Sa conscience lui disait qu'il devait être aimé. Jusqu'à la fin il se flatta que son caractère de bonté reconnu prévaudrait sur la méchanceté de ses ennemis. Echappé plusieurs fois à leur fureur à force de condescendance, il crut encore le 10 août triompher de leurs efforts en cédant. Cette persuasion le détermina à ne point employer contre la violence la force de la garde nationale qui penchait pour lui. Imprudemment il se retira dans l'assemblée législative, trop pleine de gens qui crurent ne pouvoir éviter que par la mort la punition de leurs excès. Louis était très-religieux, bon mari, bon père, excellent maître. Il aimait la lecture et avait des connaissances; mais avec beaucoup de bon sens, dans les occasions importantes il était timide et irrésolu, et s'il avait le courage de réflexion, il manquait du courage d'intrépidité qui plaît aux Français.

* Aussi religieux que Louis IX, disait

» M. de Malesherbes à l'abbé Edgeworth
 » immédiatement après la triste fin de
 » Louis XVI, aussi juste que Louis XII,
 » et aussi bon que Henri IV, il n'avait
 » aucun de leurs défauts. Ses plus grands
 » torts, ses seuls torts, c'est de nous avoir
 » trop aimés, de s'être trop considéré
 » comme notre père, et pas assez comme
 » notre roi, et d'avoir attaché son bon-
 » heur à nous rendre heureux, plus que
 » nous n'étions susceptibles de l'être. Mais
 » tous ses torts appartenaient à ses vertus,
 » au lieu que les nôtres sont la suite de
 » nos vices, et de cette fausse philosophie
 » dont j'ai moi-même été la dupe, et qui
 » a creusé l'abîme effroyable qui nous dé-
 » vorera tous. C'est elle qui par une magie
 » inconcevable a fasciné les yeux de la
 » nation, au point de lui faire sacrifier au
 » fantôme de la liberté politique, la réalité
 » de la liberté sociale qu'elle avait en par-
 » tage, et dont elle jouissait, sous tous les
 » rapports, avec plus d'étendue qu'aucune
 » autre nation. »

Avant sa mise en jugement, la prison
 de Louis XVI avait été, pour lui et pour

sa famille , un véritable lieu de supplice. Il n'est point d'outrages, de vexations, auxquels on ne les y eut soumis. C'est au milieu de ces tourmens que le Prince avait écrit son testament , qu'il eut tant de peine à faire accepter aux municipaux. — Voici ce monument éternel de la grandeur de son âme et de la bonté de son cœur :

« Au nom de la Très-Sainte Trinité ,
 » du Père , du Fils et du Saint-Esprit ,
 » aujourd'hui 25^e jour de décembre 1792 ,
 » moi, Louis, XVI^e. du nom, Roi de
 » France : étant depuis plus de quatre mois
 » enfermé avec ma famille dans la Tour du
 » Temple à Paris , par ceux qui étaient mes
 » sujets, et privé de toutes communica-
 » tions quelconques , même depuis le 10
 » du courant , avec ma famille , de plus
 » impliqué dans un procès dont il est im-
 » possible de prévoir l'issue à cause des
 » passions des hommes, et dont on ne
 » trouve aucun prétexte ni moyen dans
 » aucune loi existante , et n'ayant que Dieu
 » pour témoin et auquel je puisse m'a-
 » dresser :

» Je déclare ici , en sa présence , mes
 » dernières volontés et mes sentimens.

» Je laisse mon âme à Dieu , mon créa-
 » teur ; je le prie de la recevoir dans sa
 » miséricorde , de ne pas la juger d'après
 » ses mérites , mais par ceux de Notre-Sci-
 » gneur Jésus-Christ , qui s'est offert en
 » sacrifice à Dieu son père , pour nous
 » autres hommes , quelque endurcis que
 » nous fussions , et moi le premier.

» Je meurs dans l'union de notre Sainte
 » Mère l'Eglise catholique , apostolique et
 » romaine , qui tient ses pouvoirs , par
 » une succession non interrompue , de
 » Saint-Pierre , auquel Jésus-Christ les
 » avait confiés ; je crois fermement et je
 » confesse tout ce qui est contenu dans le
 » symbole et les commandemens de Dieu
 » et de l'Eglise , les sacremens et les
 » mystères , tels que l'Eglise catholique
 » les enseigne et les a toujours enseignés.
 » Je n'ai jamais prétendu me rendre juge
 » dans les différentes manières d'expliquer
 » les dogmes qui déchirent l'Eglise de
 » Jésus-Christ ; mais je m'en suis rapporté
 » et je m'en rapporterai toujours , si Dieu

» m'accorde la vie , aux décisions que les
 » supérieurs ecclésiastiques , unis à la Sainte
 » Eglise catholique , donnent et donneront ,
 » conformément à la discipline de l'Eglise ,
 » suivie depuis Jésus-Christ.

» Je plains de tout mon cœur nos frères
 » qui peuvent être dans l'erreur ; mais je
 » ne prétends pas les juger , et ne les aime
 » pas moins tous en Jésus-Christ , suivant
 » ce que la charité chrétienne nous en-
 » seigne , et je prie Dieu de me pardonner
 » tous mes péchés ; j'ai cherché à les con-
 » naître scrupuleusement , à les détester ,
 » à m'humilier en sa présence ; ne pouvant
 » me servir du ministère d'un prêtre ca-
 » tholique , je prie Dieu de recevoir la
 » confession que je lui en ai faite , et sur-
 » tout le repentir profond que j'ai d'avoir
 » mis mon nom (quoique cela fût contre
 » ma volonté) à des actes qui peuvent être
 » contraires à la discipline et à la croyance
 » catholique , à laquelle je suis toujours
 » resté sincèrement uni de cœur. Je prie
 » Dieu de recevoir la ferme résolution où
 » je suis , s'il m'accorde la vie , de me
 » servir , aussitôt que je le pourrai , du mi-

» nistère d'un prêtre catholique , pour
 » m'accuser de tous mes péchés et recevoir
 » le sacrement de pénitence.

» Je prie tous ceux que je pourrais avoir
 » offensés par inadvertance (car je ne me
 » rappelle pas d'avoir fait sciemment au-
 » cune offense à personne) , ou ceux à qui
 » j'aurais pu donner de mauvais exemples
 » ou des scandales , de me pardonner le
 » mal qu'ils croient que je peux leur avoir
 » fait.

» Je prie tous ceux qui ont la charité ,
 » d'unir leurs prières aux miennes , pour
 » obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

» Je pardonne de tout mon cœur à ceux
 » qui se sont faits mes ennemis , sans que je
 » leur en ai donné aucun sujet ; et je prie
 » Dieu de leur pardonner , de même qu'à
 » ceux qui , par un faux zèle ou par un
 » zèle mal entendu , m'ont fait beaucoup
 » de mal.

» Je recommande à Dieu ma femme
 » et mes enfans , ma sœur , mes tantes ,
 » mes frères et tous ceux qui me sont at-
 » tachés par les liens du sang ou par quel-
 » que autre manière que ce puisse être ; je

» prie Dieu particulièrement de jeter des
 » yeux de miséricorde sur ma femme , mes
 » enfans et ma sœur , qui souffrent depuis
 » long-temps avec moi , de les soutenir par
 » sa grâce , s'ils viennent à me perdre , et
 » tant qu'ils resteront dans ce monde pé-
 » rissable.

» Je recommande mes enfans à ma
 » femme ; je n'ai jamais douté de sa ten-
 » dresse maternelle pour eux ; je lui re-
 » commande sur-tout d'en faire de bons
 » chrétiens et d'honnêtes hommes , de ne
 » leur faire regarder les honneurs de ce
 » monde-ci (s'ils sont condamnés à les
 » éprouver) que comme des biens dange-
 » reux et périssables , et de tourner leurs
 » regards vers la seule gloire solide et du-
 » rable de l'Eternité ; je prie ma sœur de
 » vouloir bien continuer sa tendresse à
 » mes enfans , et de leur tenir lieu de mère ,
 » s'ils avaient le malheur de perdre la leur.

» Je prie ma femme de me pardonner
 » tous les maux qu'elle souffre pour moi ,
 » et les chagrins que je pourrais lui avoir
 » donnés dans le cours de notre union ;
 » comme elle peut être sûre que je ne garde

» rien contre elle , si elle croyait avoir
 » quelque chose à se reprocher.

» Je recommande bien vivement à mes
 » enfans , après ce qu'ils doivent à Dieu ,
 » qui doit marcher avant tout , de rester
 » toujours unis entre eux , soumis et obéis-
 » sans à leur mère , et reconnaissans de
 » tous les soins et les peines qu'elle se
 » donne pour eux et en mémoire de moi.
 » Je les prie de regarder ma sœur comme
 » une seconde mère.

» Je recommande à mon fils , s'il avait
 » le malheur de devenir roi , de songer
 » qu'il se doit tout entier au bonheur de
 » ses concitoyens ; qu'il doit oublier toutes
 » les haines et tous les ressentimens , et
 » nommément tout ce qui a rapport aux
 » malheurs que j'éprouve ; qu'il ne peut
 » faire le bonheur des peuples qu'en ré-
 » gnant suivant les lois ; mais en même
 » temps qu'un Roi ne peut se faire respecter
 » et faire le bien qui est dans son cœur ,
 » qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire , et
 » qu'autrement , étant lié dans ses opéra-
 » tions et n'inspirant point de respect , il
 » est plus nuisible qu'utile.

» Je recommande à mon fils d'avoir soin
 » de toutes les personnes qui m'étaient
 » attachées, autant que les circonstances où
 » il se trouvera lui en donneront les facultés;
 » de songer que c'est une dette sacrée que
 » j'ai contractée envers les enfans ou les
 » parens de ceux qui sont malheureux
 » pour moi. Je sais qu'il y a plusieurs
 » personnes de celles qui me sont attachées,
 » qui ne se sont pas conduites envers moi
 » comme elles le devaient, et qui ont même
 » montré de l'ingratitude; mais je leur
 » pardonne (souvent dans les momens de
 » trouble et d'effervescence on n'est pas
 » le maître de soi), et je prie mon fils,
 » s'il en trouve l'occasion, de ne songer
 » qu'à leur malheur.

» Je voudrais pouvoir témoigner ma re-
 » connaissance à tous ceux qui m'ont
 » montré un véritable attachement et dé-
 » sintéressé; d'un côté, si j'étais sensible-
 » ment touché de l'ingratitude et de la
 » déloyauté de ceux à qui je n'avais jamais
 » témoigné que des bontés, à eux, à leurs
 » parens ou amis; de l'autre, j'ai eu de la
 » consolation à voir l'attachement et l'in-

» lérêt gratuit que beaucoup de personnes
 » m'ont montré. Je les prie de recevoir
 » mes remerciemens.

» Dans la situation où sont encore les
 » choses , je craindrais de les compromettre
 » si je parlais plus explicitement ; mais
 » je recommande spécialement à mon fils
 » de chercher l'occasion de pouvoir les
 » reconnaître.

» Je croirais calomnier cependant les
 » sentimens de la nation , si je ne recom-
 » mandais ouvertement à mon fils MM. de
 » Chamilly et Hue , que leur véritable at-
 » tachment pour moi avait porté à s'en-
 » fermer avec moi dans ce triste séjour ,
 » et qui ont pensé en être les malheureuses
 » victimes. Je lui recommande aussi Cléry ,
 » des soins duquel j'ai tout lieu de me louer
 » depuis qu'il est avec moi. Comme c'est
 » lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin , je
 » prie MM. de la Commune de lui remettre
 » mes hardes , mes livres , ma montre , ma
 » bourse et les autres petits effets qui ont
 » été déposés au conseil de la Commune.

» Je pardonne encore très-volontiers à
 » ceux qui me gardaient , les mauvais trai-

» temens et les gênes dont ils ont cru de-
 » voir user envers moi. J'ai trouvé quelques
 » âmes sensibles et compâtissantes ; que
 » celles-là jouissent dans leur cœur de la
 » tranquillité que doit leur donner leur
 » façon de penser.

» Je prie MM. de Malesherbes, Tron-
 » chet et Desèze, de recevoir ici tous mes
 » remerciemens et l'expression de ma sen-
 » sibilité, pour tous les soins et les peines
 » qu'ils se sont donnés pour moi.

» Je finis en déclarant devant Dieu et prêt
 » à paraître devant lui, que je ne me re-
 » proche aucun des crimes qui sont avan-
 » cés contre moi.

» Fait double à la Tour du Temple,
 » le 25 décembre 1792.

» *Signé Louis.* »



La reine Marie-Antoinette.

Après la mort du Roi, son auguste veuve resta, pendant quelque temps, en possession du jeune enfant dont ce cruel événe-

ment avait fait notre roi légitime. On ne le lui ôta que le 5 juillet. Quel moment affreux ! La reine Marie Antoinette le rendit un des plus beaux de sa vie par son courage et sa patience : « Mon fils , dit-elle à l'intéressant héritier de Louis XVI , souvenez-vous d'une mère qui vous aime ; soyez sage , doux et honnête. »

Le 2 août , on sépara la Reine de sa fille et de madame Elisabeth , sœur du Roi , et on la conduisit à la Conciergerie. L'infortunée Princesse , avant de quitter *Madame* , essaya de lui donner des espérances qu'elle n'avait pas elle-même ; mais tirant sa belle-sœur à part , et la pressant contre son cœur , elle lui dit : *Adieu ; nous ne nous reverrons qu'avec le fils de Saint-Louis.*

Elle arriva dans sa nouvelle prison à minuit. Le concierge n'avait pas été prévenu , rien n'était prêt pour la recevoir. L'observation en ayant été faite : *Qu'importe ,* répondirent les officiers municipaux ; *le cachot le plus infect et une botte de paille , voilà ce qu'il faut à cette femme !* Le concierge , plus humain que ces tigres , prodigua à l'auguste prisonnière tous les adou-

cissemens qu'il fut en son pouvoir de lui donner.

Le 14 octobre , elle comparut devant cet horrible tribunal , qui , sous la dénomination de tribunal révolutionnaire , a envoyé à la mort ce que la France renfermait de plus illustre et de plus éclairé. On y articula contre elle les chefs d'accusation à-la-fois les plus infâmes et les plus ridicules : on l'accusa , entre autres , d'*avoir eu des liaisons criminelles avec son propre fils !.....*

Marie-Antoinette , après avoir répondu victorieusement à chacune des accusations précédentes , garda le silence lorsqu'on arriva à celle-ci. Un des jurés lui en demanda la raison. « La nature , répondit avec une juste indignation la Reine , la nature se refuse de répondre à de telles inculpations faites à une mère ; j'en appelle à la conscience de toutes celles qui sont ici présentes ! » Tout l'auditoire frémit , et ceux qui étaient venus là pour jouir du supplice de l'auguste victime , laissèrent échapper eux-mêmes un murmure de douleur.

Condamnée à mort le 14 , à quatre heures du matin , Marie-Antoinette , aussi grande , aussi généreuse que son époux , écrivit la lettre suivante à sa belle-sœur , qu'elle devait revoir bientôt dans un lieu où la vertu n'a plus rien à craindre du vice et de la scélératesse :

Ce 16 octobre 1793 , à quatre heures et demie du matin.

« C'est à vous , ma sœur , que j'écris pour la dernière fois : je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse , elle ne l'est que pour les criminels , mais à aller rejoindre votre frère ; comme lui innocente , j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers momens. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien. J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfans , vous savez que je n'existais que pour eux ; et vous , ma bonne et tendre sœur , vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous , dans quelle position je vous laisse ! J'ai appris par le plaidoyer même du procès que ma fille était séparée de

vous : hélas ! la pauvre enfant , je n'ose pas lui écrire , elle ne recevrait pas ma lettre , je ne sais même pas si celle-ci vous parviendra ; recevez pour eux deux ici ma bénédiction. J'espère qu'un jour , lorsqu'ils seront plus grands , ils pourront se réunir avec vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer , que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs sont la première base de la vie ; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a , elle doit toujours aider son frère par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer : que mon fils , à son tour , rende à sa sœur tous les soins , les services que l'amitié peut inspirer ; qu'ils sentent enfin tous deux que dans quelque position où ils pourront se trouver , ils ne seront vraiment heureux que par leur union. Qu'ils prennent exemple de nous ; combien dans nos malheurs notre amitié nous a donné de consolation ! et dans le bonheur on jouit doublement quand on peut le par-

tager avec un ami; et où en trouver de plus tendre, de plus cher, que dans sa propre famille? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je lui répète expressément; qu'il ne cherche jamais à venger notre mort! J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de la peine; pardonnez-lui, ma chère sœur, pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas; un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux. Il me reste à vous confier encore mes dernières pensées: j'aurais voulu les écrire dès le commencement du procès; mais, outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide, que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée, n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sa-

chant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion , et même le lieu où je suis les exposerait trop , s'ils y entraient une fois. Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que dans sa bonté il voudra bien recevoir mes derniers vœux , ainsi que ceux que je fais depuis long-temps pour qu'il veuille bien recevoir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté. Je demande pardon à tous ceux que je connois , et à vous , ma sœur , en particulier , de toutes les peines que , sans le vouloir , j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis ; l'idée d'en être séparée pour jamais et leurs peines sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant ; qu'ils sachent , du moins , que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. Adieu , ma bonne et tendre sœur ; puisse cette lettre vous arriver ! Pensez toujours à moi : je vous embrasse de tout mon cœur , ainsi que ces pauvres et chers enfans. Mon

Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours ! Adieu ! adieu ! je n'en vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions , on m'amenera peut-être un prêtre ; mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot , et que je le traiterai comme un être absolument étranger. »

Il paraît cependant qu'après s'être fait connaître , ce prêtre , aujourd'hui curé de la paroisse Saint - Germain - l'Auxerrois , trouva grâce devant la princesse , et reçut même d'elle des marques honorables de confiance.

La reine Marie-Antoinette , placée dans une charrette , les mains liées sur le dos , fit le chemin de la Conciergerie à la place Louis XV , accablée d'outrages et d'injures par la plus vile canaille : rien ne put néanmoins l'abattre ; sa contenance ferme et calme en imposait par intervalles à ses ennemis , et ils étaient obligés de s'exciter eux-mêmes ensuite pour reprendre le cours de leurs atrocités. Arrivée à la place Louis XV , et déjà sur l'échafaud , elle tourna ses regards du côté des Tuile-

ries , et cette vue lui causa une émotion visible. Le prêtre lui dit que c'était le moment de montrer du courage. « Du courage ! reprit Marie-Antoinette avec vivacité , il y a plusieurs années que j'en fais l'apprentissage , et ce n'est pas au moment que mes maux vont finir , qu'on m'en verra manquer. »

Cette princesse avait été long-temps l'idole de la France , et elle le méritait par sa bonté et son affabilité. On se fit de la dernière de ces qualités une arme contre elle , quoique l'on se plaigne ordinairement de ce que les princes sont au contraire d'un trop difficile accès ; mais la malignité s'accommode de tout , et rien n'est bien chez un grand personnage que l'on veut avilir , afin d'arriver ensuite plus facilement à le perdre.

Une fois devenue Dauphine , l'archiduchesse d'Autriche , Marie-Antoinette , était entrée en partage de tout le bien qu'avait coutume de faire son auguste époux : le trait suivant prouve même qu'elle cherchait à augmenter encore chez lui cette disposition naturelle à la bienfaisance.

En 1772, elle se promenait dans Versailles avec le Dauphin. Voyant passer un petit garçon qui portait de la soupe dans une écuelle avec quelques cuillers d'étain, elle l'arrêta et lui dit : « Mon enfant, que portes-tu là, et où vas-tu ? — Madame, c'est de la soupe pour mes frères et sœurs. — Combien en as-tu donc ? — Huit, madame. — Que fait ton père ? — Il est journalier, et travaille dans ces jardins. — Combien gagne-t-il pour nourrir une si grande famille ? — Vingt-quatre sous l'été, et vingt sous l'hiver. » Alors madame la Dauphine s'adressant à son époux : « Goûtons cette soupe, elle n'est pas fort appétissante ; cependant ce sont des hommes comme nous qui s'en nourrissent..... N'importe..... je la goûterai. Tenez, goûtez-la aussi. » En même temps elle tira quatre pièces d'or, les enveloppa dans un papier, et dit à l'enfant : « Porte cela à ton père. » Puis elle le suivit pour voir comment il s'acquitterait de sa commission. L'enfant, arrivé à la cabane, jette le petit paquet sur la table, en disant : « Tenez, mon papa, me voilà bien riche. » Le bonhomme, effrayé de voir cet or, ré-

plique aussitôt : « Malheureux ! où as-tu pris cela ? — Je ne l'ai pas pris ; une belle dame me l'a donné dans le jardin. — Est-il bien vrai ? — Oui , mon ami , dit la princesse qui écoutait cet entretien , c'est moi qui vous ai envoyé ce peu d'argent. » L'infortuné la reconnaissant se jette à ses genoux : « Eh bien , monsieur , dit-elle alors au Dauphin , n'êtes-vous pas attendri de ce spectacle ? ne ressentons-nous pas la plus douce et la plus pure satisfaction ? Pourquoi ne pas nous la procurer tous les jours ? Sans doute nous faisons souvent l'aumône ; mais il y a peu de gens de notre état qui sachent la bien faire. »



La princesse Elizabeth.

Étant toujours demeurée étrangère à la politique , la princesse que l'on nommait , par corruption , madame Elizabeth , n'avait jamais été connue que par sa tendre amitié pour son frère et le sentiment général de bienveillance qui la portait à secourir les

malheureux partout où elle les découvrait. L'une de ces vertus la conduisit à la mort , sans que l'autre pût l'en sauver.

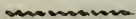
Quand la révolution , dont Louis XVI avait essayé imprudemment de faire le gage du bonheur de son peuple , eut entraîné ce bon prince dans un abîme de malheurs , madame Elizabeth sembla devenir encore plus inséparable de lui , quoiqu'elle eût pu facilement , comme ses tantes , fuir le péril en pays étranger. Cependant elle en connaissait , dès les premiers momens , toute l'imminence. Après son arrivée aux Tuileries , le 7 octobre 1789 , elle écrivait à une de ses amies : « On nous a amenés aux Tuileries , où rien n'était préparé ; mais nous avons dormi de l'excès de fatigue. Ce qu'il y a de certain , c'est que nous sommes prisonniers ici ; mon frère ne le croit pas , mais le temps le lui apprendra. Nos amis pensent comme moi , que nous sommes perdus. Il ne nous reste d'espoir qu'en Dieu , qui n'abandonne point ceux qu'il choisit. Mon frère est pleinement résigné à son sort ; sa piété augmente avec ses malheurs. » Elle était aux côtés de ce

frère chéri , le 20 juin 1792 , lorsqu'un furieux la prenant pour la Reine , s'écria : « Voilà l'autrichienne qu'il faut tuer ! » Un officier de la garde nationale se hâta de nommer la princesse. *Pourquoi* , dit madame Elizabeth , *ne pas leur laisser croire que je suis la Reine ? vous auriez peut-être évité un plus grand crime.*

Aux approches du 10 août , le Roi voulait absolument qu'elle quittât le château ; elle le refusa , et se vit avec calme enveloppée dans sa proscription ; renfermée au Temple avec le reste de la famille royale , elle y fut son ange consolateur. « Elizabeth , dit un historien , dans ce passage de sa vie , mettait tous ses soins à s'oublier elle-même , pour ne s'occuper que des autres. A la cour , elle avait été le modèle de la bonté ; au Temple , elle était celui de la patience et de la résignation. Pieuse sans superstition , philosophe sans morgue , elle était aussi savante sans vouloir le paraître. L'étude et l'amitié faisaient son bonheur ; sa bienfaisance , durant ses jours prospères , contribuait à celui des misérables ; depuis qu'elle était prisonnière ,

elle ne possédait plus que les trésors de son cœur, qu'elle partageait entre son frère, sa sœur et leurs enfans. » Ils tombèrent malades : le modèle des sœurs et des tantes devint leur garde, et les servit avec une exactitude, un soin sans exemple. Elle les rendit à la santé, mais pour voir bientôt deux d'entre eux marcher à l'échafaud !... Le 9 mai 1794, on vint l'enlever elle-même du Temple, et on la conduisit à la Conciergerie. Arrivée dans cette prison, elle y fut interrogée à l'instant même, à huis clos, par un vice-président du tribunal révolutionnaire. Le lendemain elle parut devant le tribunal. Elle répondit, lorsqu'on lui demanda son nom et ses qualités : « Je me nomme Elizabeth de France, *tante de votre Roi.* » Cette manière de proclamer son neveu sous la hache des bourreaux, étonna les juges et interrompit un moment l'interrogatoire. L'acte d'accusation fut, comme l'avaient été ceux du Roi et de la Reine, un tissu de calomnies et d'imputations ridicules. La princesse s'entendit condamner à mort sans la moindre émotion; elle marcha de même

au supplice ; c'était un ange , qui , fatigué des crimes de la terre long-temps édifiée par lui , voyait avec plaisir arriver le moment de remonter vers la source de toute innocence et de toute pureté. Les misérables payés par les meneurs du temps pour insulter les victimes sur le chemin de l'échafaud , furent silencieux cette fois. Le peuple paraissait morne et indigné , et on lut sur toutes les figures que cet attentat , que le prétexte si affreux de la politique ne pouvait même excuser , faisait rêver tous les Français aux moyens de se délivrer de leurs tyrans.



Le jeune roi Louis XVII.

Après l'ange que nous venons de voir prendre son vol vers les cieux se place naturellement le jeune héritier du trône, entré au Temple en même temps que le roi martyr. Il n'y eut peut-être jamais d'enfant plus intéressant que celui dont nous allons peindre à nos lecteurs l'innocente vie. Il

rencontra néanmoins , dans son malheur , des cœurs insensibles ; tant il est vrai que pendant les révolutions il se trouve des hommes que l'esprit de parti change en bêtes féroces.

Né à Versailles le 27 mars 1785 , et devenu Dauphin par la mort de son frère le 4 juin 1789 , Louis Charles de Bourbon sembla destiné par la nature à réunir tout ce qui peut chez un prince concilier l'intérêt et l'amour des peuples. D'une beauté ravissante , il possédait encore un esprit précoce et un cœur excellent. Toujours de bonne humeur , il lui échappait dans l'occasion de ces traits ou de ces mots charmans qui annoncent à-la-fois la sensibilité la plus exquise et le caractère le plus aimable : tel s'offrira-t-il à nos regards tant que nous pourrons le suivre , même sous les verroux , où l'excès des souffrances paraît avoir fini par éteindre en lui le sentiment de l'existence.



Louis XVI, l'un des hommes les plus instruits de son royaume , quoi qu'en aient.

pu dire les plus ignorans des factieux, fut son premier instituteur, et le maître dut être étonné lui-même des progrès rapides de son élève. A cinq ans le jeune prince savait déjà se servir de la boussole. Pour s'en assurer, le bon roi conduisit, un matin, son fils un peu loin de Rambouillet, et lorsqu'ils furent en pleine campagne il lui dit : « Mon ami, je pense bien que tu auras toujours auprès de toi assez de monde pour te servir et te mener où tu voudras aller ; mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver. Je me suis perdu plusieurs fois moi-même à la chasse, et en plusieurs autres occasions faute de savoir m'orienter, et il est honteux pour un propriétaire de s'égarer au milieu de ses domaines. Tu connais déjà les quatre points cardinaux ; voyons comment tu vas te tirer d'affaire. Voici ma boussole : prends la route que tu trouveras convenable ; moi, je vais aller par une autre, et je te donne rendez-vous au vieux Rambouillet. » Pour la première fois le jeune prince était abandonné à lui-même dans la campagne : plusieurs valets de pied, déguisés en paysans, le suivaient de

loin et surveillaient ses pas. Après avoir tâtonné quelque temps, il se trouva, à l'aide de sa boussole, dans la direction du rendez-vous, à un quart de lieue de distance vers la gauche, et il arriva sans être obligé de demander le chemin à personne. Le Roi, qui commençait à être inquiet, accourut au-devant de lui dès qu'il l'aperçut : « Ma foi, mon ami, lui dit-il, je te croyais perdu. — Eh, papa, répondit l'incomparable enfant, *est-ce que mon cœur ne tourne pas vers toi plus sûrement encore que ma boussole vers le nord !*



Il aimait le jardinage, et on le lui permettait comme une récréation qui se changeait en un exercice salutaire. Un seigneur, témoin de l'ardeur avec laquelle il bêchait un jour son jardin, lui dit : « Parbleu, Monseigneur, vous êtes bien bon de vous fatiguer ainsi ! que ne parlez-vous ? un jardinier vous fera cette besogne d'un tour de main. — Cela se peut, répliqua l'enfant ; mais ces fleurs, je veux les faire

croître moi-même, elles seraient moins agréables à maman si elles étaient cultivées par un autre. » Le cœur se gonfle de rage, quand on pense dans quelles mains et de quelle manière un aussi charmant enfant devait finir sa vie !



Lorsque le Roi et sa famille vinrent habiter les Tuileries, le Dauphin eut son petit jardin sur la terrasse du côté de l'eau. Des détachemens de la garde nationale l'escortaient jusque-là. Le prince les invitait à y entrer lorsqu'ils n'étaient pas trop nombreux. N'en ayant pu admettre, un jour, qu'une partie, il adressa de lui-même ces paroles gracieuses à ceux qui étaient restés en dehors : « Je suis bien fâché aujourd'hui, messieurs, que mon jardin soit petit, puisque cela me prive du plaisir de vous y recevoir tous. »



Il cueillait dans ce jardin des bouquets pour son auguste mère, comme il avait

coutume de le faire à Versailles. Un jour il y mêla par distraction des soucis ; mais , s'en étant aperçu au moment de présenter son bouquet , il les en arracha aussitôt , en disant : « *Ah ! maman, tu en as bien assez d'ailleurs !* » Il y a de la réflexion dans ce mot ; avant d'être livré à ses bourreaux , combien dut donc déjà souffrir cet aimable enfant , puisqu'il comprenait quelle était la position des auteurs de ses jours !



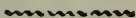
« Un jour que je me promenais le long de la terrasse, dit M. de Montjoie, j'aperçus l'auguste enfant qui se livrait avec toute l'ardeur de son âge à ses travaux champêtres ; il bêchait , émondait , arrosait , ratissait. Il y avait dans son application enfantine une candeur , une innocence , un charme qui me ravirent. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « O l'aimable enfant ! veuille le ciel le couvrir de ses bénédictions ! » Le jeune prince m'entend ; il lève la tête , me regarde , et court vers la Reine qui était dans la pièce atten-

nante à la terrasse; il lui dit : « Voilà une personne qui m'a adressé des choses extrêmement honnêtes; je ne puis faire autrement que de lui témoigner ma reconnaissance : j'ai envie de lui présenter quelques-unes de mes fleurs. — Vous ferez fort bien, lui dit la Reine. » Il s'élance aussitôt dans son petit jardin, coupe ses plus belles roses, court après moi, et me les offre en me disant : « Je vous prie, monsieur, d'agréer ce petit hommage de ma reconnaissance pour la bonne opinion que vous avez de moi. » M. de Montjoie ne fut pas ingrat non plus : les fleurs de Mgr. le Dauphin ont produit des fruits, et nous avons vu dans le narrateur de ce fait un des défenseurs les plus ardents et les plus éclairés de la monarchie. Beaucoup d'autres ont moins bien agi, après avoir reçu de la cour de Louis XVI des faveurs bien plus considérables !



Le royal enfant aimait ses maîtres et saisissait volontiers l'occasion de leur dire

des choses agréables , leur faisant quelque-fois pour cela l'application de ses études mêmes. Un jour qu'on lui avait lu la vie de Diogène ; pour faire voir à l'abbé Davaux , son précepteur , qu'il avait écouté attentivement et profité de la lecture , il alluma furtivement une lanterne et feignit de chercher quelque chose ; puis se tournant vers l'abbé , et , lui prenant la main , il lui dit : « Je suis plus heureux que Diogène , j'ai trouvé un homme. »



Après un assez long espace de temps , pendant lequel les circonstances n'avaient pas permis qu'on donnât des leçons , M. Davaux reprenant le cours d'études en présence de la Reine , Mgr. le Dauphin témoigna le désir de commencer par la Grammaire. « Volontiers , lui dit le précepteur. Votre dernière leçon , s'il m'en souvient , avait pour objet les trois degrés de comparaison , le positif , le comparatif et le superlatif ; mais vraisemblablement vous aurez tout oublié. — Vous vous trompez , s'écria

vivement M. le Dauphin ; pour preuve , écoutez-moi : le positif , c'est quand je dis : mon abbé est un bon abbé ; le comparatif quand je dis : mon abbé est meilleur qu'un autre abbé ; et le superlatif , continua-t-il en fixant la Reine , c'est lorsque je dis : maman est la plus tendre et la plus aimable des mamans. »



Si des pauvres imploraient sa commisération sur la route de son jardin , il leur faisait donner de l'argent avec l'empressement le plus touchant. La Reine avait soin de cultiver à cet égard ses dispositions naturelles. Un jour elle le conduisit à l'hospice des Enfans-Trouvés : « Mon fils , lui dit-elle là , tous ces pauvres enfans que vous voyez sont abandonnés ; ne l'oubliez point , et souvenez-vous également un jour d'adoucir la rigueur de leur sort. »



Il avait déjà ce caractère français qui portera toujours notre nation , par un ins-

inct irrésistible , vers les choses grandes et généreuses. S'étant laissé emporter par sa vivacité dans les jardins de Bagatelle , il allait se jeter à travers un buisson de rosiers. M. Hue , valet-de-chambre du Roi , lui dit en courant à lui pour l'arrêter :
 « Une seule de ces épines peut vous crever les yeux ou vous déchirer le visage. — Les chemins épineux , répondit M. le Dauphin , mènent à la gloire. »



Le jeune prince sentait déjà le prix d'un noble dévoûment , et il savait le récompenser. Après les dangers du 20 juin 1792 , un garde national entra dans l'appartement du Roi ; c'était un de ceux qui , pendant le tumulte , s'étaient le plus exposés pour garantir l'infortuné Louis. Tout le monde s'empressait de le complimenter.
 « Comment se nomme , dit le Dauphin , ce garde qui a si bien défendu mon père ? C'est un nom que je veux savoir pour ne plus l'oublier. »

A l'époque où la famille royale était renfermée dans le Temple , madame Elizabeth donna au prince , déjà couché , une petite boîte de pastilles d'ipécacuanha , en lui recommandant de la remettre à Cléry , son valet-de-chambre , quand il viendrait préparer le lit du Roi. Le moment arrivé , le Dauphin appela Cléry à voix basse. Celui-ci très-étonné qu'il ne fût pas endormi , lui demanda s'il n'était pas incommodé : « Non , répondit le prince ; mais ma tante m'a remis une petite boîte pour vous , et je n'ai pas voulu m'endormir sans vous la donner ; il était temps que vous vinssiez , car mes yeux se sont déjà fermés plusieurs fois. » Les yeux de Cléry se remplirent de larmes ; le Dauphin , qui s'en aperçut , l'embrassa tendrement.



Il fit un jour une réponse très-plaisante à un commissaire de la Commune , nommé Mercerault. Cet homme , maçon de son état , et du reste fort ignorant , s'était avisé

de vouloir lui donner une leçon de politique , et lui avait dit , entre autres choses , « que *la liberté* nous avait rendus *libres* , et que nous étions tous *égaux*. — *Egaux* tant que vous voudrez , lui répliqua méchamment le jeune prince ; mais ce n'est pas ici , ajouta-t-il en jetant un regard sur ses parens , que vous me persuaderez que *la liberté* nous a rendus *libres*.



Un autre jour , l'illustre famille prenait son repas en présence des commissaires de la Commune , qui épiaient jusqu'au moindre de ses regards : on servit une brioche. « Maman , dit le Dauphin à la Reine , voilà une bien belle et bien bonne brioche ; il y a par ici une armoire dans laquelle , si vous le jugez à propos , je la mettrai , et elle sera bien en sûreté ; personne , je vous l'assure , ne pourra l'en retirer. » Les municipaux promenaient de tous côtés des yeux farouches , cherchant quelque cachette criminelle. « Mon fils , dit la Reine , je ne vois pas l'armoire dont vous me parlez.

— Maman , répondit le prince en montrant du doigt sa bouche , la voici. »



Le Roi était , au Temple , le seul instituteur de son fils , et dans ces fonctions les commissaires de la Commune eurent tout le loisir de mesurer l'étendue de ses connaissances en tous genres ; mais entièrement livrés à leur caractère ombrageux et à leur ministère tyrannique , ils ne songeaient qu'à surveiller les leçons , de peur qu'elles ne devinssent *des moyens de complots entre le père et le fils*. Un d'entre eux prétendit un jour qu'une table de multiplication dressée par Cléry , pour apprendre à calculer à Mgr. le Dauphin , n'avait été faite qu'afin que ce jeune prince pût parler en chiffres.

Louis faisait jouer aussi l'intéressant enfant pour le distraire. On raconte à ce sujet une circonstance bien triste. Le 11 décembre 1792 , avant qu'on vint chercher le Roi pour le conduire à la barre de la Convention , il faisait une partie de siam

avec son fils ; le jeune prince ne pouvait dépasser le nombre seize : « Ce nombre est bien malheureux ! dit-il avec dépit. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois , » répondit Louis en poussant un profond soupir.



Nous connaissons la scène d'adieux !.... le lendemain de cette scène cruelle , quand on vint enlever le Roi pour le conduire au lieu où il devait être assassiné , Mgr. le Dauphin , échappant à sa mère éplorée , courut vers la porte de sa prison : « Laissez-moi passer , messieurs , laissez-moi passer ! cria-t-il aux gardes en joignant les mains et en se jetant même à leurs genoux. — Où voulez-vous aller ? — Je veux aller parler au peuple. — Et pourquoi ? — Pour le supplier de ne pas faire mourir le Roi. Ah ! laissez-moi passer , messieurs ; au nom de Dieu , ne m'en empêchez pas !... »

Dans l'article de la Reine nous avons vu jusqu'à quelle époque le Prince lui fut laissé , et comment elle s'en sépara. On le

confia ensuite, toujours dans la tour du Temple, à un misérable nommé Simon, cordonnier de son état, et chargé sans doute de l'abrutir à force de tourmens. Privations, duretés, *coups même*, il n'est rien en effet que ce monstre n'ait employé pour détruire le plus bel ouvrage de la nature. Sous cette oppression affreuse et digne des divinités du Tartare des anciens, le prince conserva cependant long-temps sa sensibilité et son amabilité. « *Capet*, lui dit un jour Simon, car les héros du temps faisaient très-sottement pour Louis et les siens une injure de ce qui avait été chez le premier roi de leur race un surnom glorieux (1), *Capet*, si les royalistes te délivraient, que me ferais-tu? — Je vous pardonnerais, » lui répondit le jeune Louis XVII. »

(1) Ce surnom, donné à Hugues, signifiait chez lui, *bonne tête*, *forte tête*.

M. Naudin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, fut appelé au Temple pour secourir la femme Simon, malade. Lorsqu'il y arriva, Simon se donnait l'affreux plaisir de tourmenter son illustre prisonnier, en le réprimandant sans raison. Tout-à-coup il l'enleva par les cheveux, en lui criant d'une voix infernale : « Malheureuse vipère ! il me prend envie de t'écraser la tête contre ce mur, car j'ai bien peur que tu ne ressembles un jour à ton père ! » M. Naudin, ne pouvant se contenir à cet horrible spectacle, courut à Simon, lui arracha sa victime, en lui adressant tous les reproches qu'il méritait. Quand le jeune roi fut seul avec la femme Simon, il lui dit : « Votre médecin est sûrement un homme de bien ; sa généreuse compassion pour moi m'a vivement touché, on eût dit qu'il ressentait les mêmes douleurs que moi. Il reviendra demain ; je suis obligé de lui témoigner ma reconnaissance. — Vous ne le pouvez pas, répondit cette femme, vous n'avez rien. — Pardonnez-moi, répliqua le Prince, j'ai là les pêches que vous m'avez données pour mon goûter ; je les garderai, et de-

main, quand votre médecin viendra, je les lui offrirai : croyez-vous qu'il les accepte ? — Mais avec quoi goûterez-vous ? — Oh ! j'aime bien mieux faire plaisir à une personne qui m'a montré de l'intérêt, que de goûter ! » Le lendemain, en effet, le royal enfant courut à ses pêches, et les présenta au médecin, en lui disant avec cette grâce qui n'appartenait qu'à lui seul : « Vous m'avez prouvé hier que vous vous intéressiez à moi ; je vous en remercie. Je n'ai que ceci pour vous en témoigner ma reconnaissance : vous me feriez bien plaisir de l'accepter ; et si vous me refusiez, vous me feriez beaucoup de peine. » M. Naudin accepta, en pleurant, ce cadeau, pour ne pas attrister la belle âme de celui qui le faisait ; mais le barbare Simon frémit de rage, et à dater de ce moment le Prince n'eut plus, en quantité suffisante, que des alimens grossiers.

Le bourreau torturait sa victime la nuit comme le jour. Couchant dans la même chambre, dès qu'il le croyait endormi, il l'appelait : « Capet ! Capet ! » L'enfant sautait aussitôt en bas de son lit, et s'appro-



Je n'ai que deux Pêches à vous offrir.

chant de celui de son geolier : « Que me voulez-vous ? » lui disait-il. — Alors le féroce Simon, lui lançant un coup de pied dont fort souvent il le renversait par terre, lui criait : « Recouche-toi, louveteau ! »

Ce ne fut qu'au mois de février 1795, que le comité de sûreté générale de la Convention, instruit par la Commune, de l'état valétudinaire où se trouvait l'illustre prisonnier, le fit visiter par trois de ses membres. Ils le trouvèrent attaqué de rachitisme, et en apparence dans une insensibilité complète, qu'on attribua au regret d'un acte contraire à l'honneur de la Reine et à la vérité, que Simon lui avait fait signer dans le temps. Un passage de la lettre de la Reine à madame Elisabeth donne à penser que cet acte lui fut présenté; mais la signature était-elle bien celle de son fils? un faux n'était pas, à coup sûr, chose à effrayer ni à embarrasser les grands hommes qui nous opprimaient alors. Les mauvais traitemens avaient pu à eux seuls produire l'insensibilité que l'on remarqua : à force de souffrir, moralement surtout, on peut se trouver réduit peu-à-peu à une

sorte de stupidité. Délivré de Simon par la révolution du 9 thermidor, qui purgea la terre de ce monstre, notre jeune roi avait été confié à deux autres misérables, lesquels n'en agissaient guères mieux avec lui, puisqu'on assure qu'ils avaient conservé l'habitude de l'éveiller plusieurs fois la nuit, pour constater sa présence. Il faudrait ensuite savoir si cette insensibilité qui allait jusqu'à faire paraître le Prince muet devant les commissaires de la Convention, était bien réelle. Dans les derniers jours de sa vie, le médecin, M. Pelletan, demandant avec beaucoup de chaleur et à très haute voix, qu'on éloignât du prisonnier malade l'appareil effrayant qui l'environnait, le jeune roi lui fit signe d'approcher de son lit, et là le pria de parler plus bas : « Je craindrais, dit-il alors avec son ancienne grâce, que ma sœur vous entendît, et je serais bien fâché qu'elle apprît que je suis malade, parce que cela lui ferait de la peine. » Pour nous, nous rapporterons que nous avons rencontré dans le monde un ancien commissaire de la Commune, mort depuis, et qui nous

dit en propres termes , à propos des bruits qui circulaient alors : « Oh ! le Prince parlait quand il avait affaire à des gens auxquels il ne croyait avoir aucun sujet d'en vouloir. Lorsque j'étais de garde à la Tour, j'eus occasion de lui faire connaître un jour tout l'intérêt qu'il m'inspirait, en lui parlant, seul, avec plus de ménagemens que ne le faisaient mes collègues ; il me dit avec un étonnement qui me déchira le cœur : *Tu m'aimes donc, toi ?* et il me fit beaucoup de caresses et me parla très-librement. Depuis ce temps, quand il s'apercevait que j'étais de service, il se réjouissait, se mettait à causer avec moi aussitôt que nous étions seuls, et nous bâtions ensemble des châteaux de cartes. » Cet ancien commissaire de la Commune disait que les cheveux lui dressaient à la tête toutes les fois qu'il se rappelait la manière dont il avait vu traiter cet enfant dans la Tour par certaines personnes, depuis Simon même, et ces souvenirs l'affectaient au point qu'en en parlant il tombait dans une espèce de démence.

Quoi qu'il en soit, voici le récit dressé

par l'un des trois commissaires du comité de sûreté générale de la Convention, nommé Harmand :

« Nous arrivâmes à la porte sous l'affreux verrou de laquelle était enfermé le fils unique de notre roi, notre roi lui-même ; la clef tourne avec bruit dans la serrure, et la porte ouverte nous offre une petite antichambre fort propre, sans autre meuble qu'un poêle de fayence, qui communiquait dans la pièce voisine par une ouverture dans un mur de séparation, et que l'on ne pouvait allumer que par cette antichambre. Les commissaires nous firent observer que cette précaution avait été prise pour ne pas laisser le feu à la disposition d'un enfant.

» Cette autre pièce était la chambre du Prince, dans laquelle était son lit. Elle était fermée en dehors, il fallut encore l'ouvrir. Ce mouvement de clefs et de verroux porte à l'âme un noir d'autant plus pénible, que la réflexion ne fait qu'y ajouter au lieu de le dissiper.

» Le Prince était assis auprès d'une petite table carrée sur laquelle étaient

éparses beaucoup de cartes à jouer ; quelques-unes étaient pliées en forme de boîtes et de caisses , d'autres élevées en châteaux ; il était occupé de ses cartes lorsque nous entrâmes , et il ne quitta pas son jeu. Il était couvert d'un habit neuf à la maitre-let, d'un drap couleur ardoise , sa tête était nue , la chambre propre et bien éclairée ; le lit se composait d'une couchette en bois sans rideaux ; le coucher et le linge nous parurent beaux et bons. Le lit était derrière la porte , à gauche en entrant ; plus loin , du même côté , était un autre bois de lit sans coucher , placé aux pieds du premier ; une porte fermée entre les deux communiquait à une autre pièce que nous n'avons pas vue. Les commissaires nous dirent que ce lit avait été celui du savetier Simon.

» Après avoir reçu ces détails préliminaires , je m'approchai ; nos mouvemens ne semblaient faire aucune impression sur lui. Je lui dis que le gouvernement , instruit trop tard du mauvais état de sa santé et du refus qu'il faisait de prendre de l'exercice et de répondre aux questions qu'on lui

faisait à cet égard , ainsi qu'aux propositions qu'on lui avait faites d'employer quelques remèdes et de recevoir la visite d'un médecin , nous avait envoyés près de lui pour s'assurer de tous ces faits , et lui renouveler nous-mêmes , en son nom , toutes ces propositions ; que nous désirions qu'elles lui fussent agréables ; mais que nous nous permettrions d'y ajouter le conseil et le reproche même , s'il persistait à garder le silence et à ne point prendre d'exercice ; que nous étions autorisés à lui procurer les moyens d'étendre ses promenades et à lui offrir les objets de distraction et de délassement qu'il pourrait désirer , et que je le priais de vouloir bien me répondre , si cela lui convenait.

» Pendant que je lui adressais cette petite harangue , il me regarda fixement sans changer de position , et il m'écoutait avec l'apparence de la plus grande attention ; mais pas un mot de réponse.

» Alors je repris mes propositions , comme si j'eusse pensé qu'il ne m'avait pas entendu , et je les particularisai de cette manière :

» Je me suis peut-être mal expliqué, ou peut-être ne m'avez-vous pas entendu, monsieur; j'ai l'honneur de vous demander si vous désirez un chien, un cheval, des oiseaux, des joujoux de quelque espèce que ce soit, un ou plusieurs compagnons de votre âge, que nous vous présenterons avant de les installer près de vous. Voulez-vous, dans ce moment, descendre dans le jardin, ou monter sur les tours? Désirez-vous des bonbons, des gâteaux, etc. ?

» J'épuisai en vain toute la nomenclature des choses qu'on peut désirer à cet âge; je n'en reçus pas un mot de réponse, pas même un mot ou un geste, quoiqu'il eût la tête tournée vers moi et qu'il me regardât avec une fixité étonnante, qui exprimait la plus grande indifférence.

» Alors je me permis de prendre un ton un peu plus prononcé, et j'osai lui dire : Monsieur, tant d'opiniâtreté à votre âge est un défaut que rien ne peut excuser; elle est d'autant plus étonnante, que notre visite, comme vous le voyez, a pour objet d'apporter quelque adoucissement à votre situation, des soins et des secours à votre

santé; comment voulez-vous qu'on y parvienne, si vous refusez toujours de répondre et de dire ce qui vous convient; est-il une autre manière de vous le proposer? ayez la bonté de nous le dire, nous nous y conformerons.

» Toujours le même regard fixe et la même attention, mais pas un seul mot. Je repris :

» Si votre refus de parler ne compromettrait que vous, nous attendrions non sans peine, mais avec résignation, qu'il vous plût de rompre le silence, parce que nous devons en conjecturer que votre situation vous déplaît moins sans doute que nous le pensions, puisque vous ne voulez pas en sortir; mais vous ne vous appartenez pas; tous ceux qui vous entourent sont responsables de votre personne et de votre état; voulez-vous nous compromettre nous-mêmes? car quelle réponse pourrions-nous faire au gouvernement dont nous ne sommes que les organes? ayez la bonté de me répondre, je vous en supplie, ou bien nous finirons par vous l'ordonner.

» Pas un mot, et toujours la même fixité

J'étais au désespoir , et mes collègues aussi ; ce regard surtout avait un tel caractère de résignation et d'indifférence , qu'il semblait nous dire : *Que m'importe ? achevez votre victime.*

» Je n'en pouvais plus ; mon cœur se gonflait , et je fus prêt à céder aux larmes de la plus amère douleur ; mais quelques pas que je fis dans la chambre me remirent et me confirmèrent dans l'idée d'essayer l'effet du commandement ; ce que je tentai en effet , en me plaçant tout près à la droite du prince , et lui disant : Monsieur , ayez la complaisance de me donner la main. Il me la présenta , et je sentis , en prolongeant mon mouvement jusque sous l'aisselle , une tumeur au poignet et une au coude. Il paraît que ces tumeurs n'étaient pas douloureuses , car le prince ne le témoigna pas.

» L'autre main , monsieur. Il me la présenta aussi ; il n'y avait rien.

» Permettez , monsieur , que je touche aussi vos jambes et vos genoux. Il se leva. Je trouvai les mêmes grosseurs aux deux genoux , sous le jarret.

» Placé ainsi , le jeune prince avait le maintien du rachitis et d'un défaut de conformation ; ses jambes et ses cuisses étaient longues et menues , le bras de même , le buste très-court , la poitrine élevée , les épaules hautes et reserrées , la tête très-belle dans tous ses détails , le teint clair mais sans couleur , les cheveux longs et beaux , bien tenus , châtain-clair.

» Maintenant , monsieur , ayez la complaisance de marcher. Il le fit aussitôt , en allant vers la porte , et il revint s'asseoir sur-le-champ.

» Pensez-vous , monsieur , que ce soit là de l'exercice ? et ne voyez-vous pas , au contraire , que cette apathie seule est la cause de votre mal et des accidens dont vous êtes menacé ? Ayez la bonté d'en croire notre expérience et notre zèle , vous ne pouvez espérer de rétablir votre santé qu'en déférant à nos demandes et à nos conseils. Nous vous enverrons un médecin , et nous espérons que vous voudrez bien lui répondre. Faites-nous signe que cela ne vous déplaira pas.

» Pas un signe , pas un mot.

» Monsieur, ayez la bonté de marcher encore, et un peu plus long temps.

» Silence et refus. Il resta sur son siège, les coudes appuyés sur la table; ses traits ne changèrent pas un seul instant, pas la moindre émotion apparente, pas le moindre étonnement dans les yeux, comme si nous n'eussions pas été là, et comme si je n'eusse rien dit. J'observe que mes collègues ne parlèrent pas.

» Nous nous regardions d'étonnement, et nous faisons quelques pas l'un vers l'autre pour nous communiquer nos réflexions, lorsqu'on apporta le dîner du prince.

» Nouvelle scène de douleur; il faut l'avoir vue et éprouvée pour la croire.

» Une écuelle de terre rouge contenait un potage noir couvert de quelques lentilles; dans une assiette de la même espèce était un petit morceau de bouilli noir aussi et retiré, et dont la qualité était assez marquée par ses attributs; une seconde assiette dont le fond était rempli de lentilles, et une troisième dans laquelle étaient six châtaignes plutôt brûlées que rôties; un couvert d'étain, point de couteau (les com-

missaires nous dirent que c'était l'ordre du conseil de la Commune), et point de vin.

» Tel était le dîner du fils de Louis XVI, du successeur de tant de rois ! Tel était le traitement fait à l'innocence !

» Pendant que l'illustre prisonnier faisait cet indigne repas, mes collègues et moi nous exprimâmes par nos regards, aux commissaires de la municipalité, notre étonnement et notre indignation, et, pour épargner en présence du prince les reproches qu'ils méritaient, je leur fis signe de sortir dans l'antichambre. Là, nous nous expliquâmes comme nous sentions; ils nous répétèrent que c'était encore pire avant eux. Nous ordonnâmes que cet exécrationnable ordre des choses serait changé à l'avenir, et que l'on commencerait à l'instant même à ajouter à son dîner quelques friandises, et surtout du fruit. Je voulus qu'on lui procurât du raisin, qui était rare alors.

» L'ordre ayant été donné pour cela, nous rentrâmes. Il avait tout mangé. Je lui demandai s'il était content de son dîner? point de réponse; s'il désirait du fruit? point de réponse. Un instant après le rai-

sin arriva : on le plaça sur la table , et il le mangea sans rien dire. En désirez-vous encore ? point de réponse.

» Il ne nous fut plus permis de douter alors que toutes les tentatives de notre part , pour le faire parler , seraient inutiles. Je lui fis part de notre détermination , et je lui dis qu'elle était d'autant plus pénible pour nous , que nous ne pouvions attribuer son silence à notre égard qu'au malheur de lui avoir déplu ; que nous proposerions en conséquence au gouvernement de lui envoyer d'autres commissaires qui lui seraient plus agréables.

» Même regard , mais point de réponse. Voulez-vous bien , monsieur , que nous nous retirions ? point de réponse.

» Cela dit , nous sortîmes. J'ai expliqué les motifs auxquels les commissaires attribuaient le silence obstiné du prince. Je leur demandai dans l'antichambre si ce silence datait réellement du jour où la plus barbare violence lui avait fait faire et signer l'odieuse et absurde déposition contre la Reine sa mère. Ils renouvelèrent leur assertion à cet égard , et nous protestèrent

que depuis le soir de ce jour-là le prince n'avait pas parlé.

» Mes collègues et moi nous convinmes que , pour l'honneur de la nation , qui l'ignorait , pour celui de la Convention , qui à la vérité l'ignorait aussi , mais dont le devoir était d'en être instruite , pour celui de la coupable municipalité de Paris , elle-même , qui savait tout et qui causait tous ces maux , nous nous bornerions à ordonner des mesures provisoires qui furent prises sur-le-champ , et que nous ne ferions pas de rapport en public , mais en comité secret ; ce qui fut fait ainsi. »

Le 9 juin , la mort du Prince fut annoncée à la Convention par le rapport suivant :

« Depuis quelque temps le fils de Capet » était incommodé par une enflure au genou droit et au poignet gauche. Le » 1^{er} floréal (20 avril) les douleurs augmentèrent , le malade perdit l'appétit et » la fièvre survint ; le fameux Desault , officier de santé , fut nommé pour le voir et » le traiter. Ses talens et sa probité nous

» répondaient que rien ne manquerait aux
» soins qui sont dus à l'humanité.

» Cependant la maladie prenait des ca-
» ractères très-graves. Le 16 de ce mois
» (4 juin), Desault mourut. Le comité
» nomma, pour le remplacer, le citoyen
» Pelletan, officier de santé très-connu ;
» et le citoyen Dumangin, premier médecin
» de l'Hopital de Santé, lui fut adjoint.

» Leurs bulletins d'hier, à onze heures
» du matin, annonçaient des symptômes
» inquiétans pour la vie du malade, et, à
» deux heures et un quart après-midi,
» nous avons reçu la nouvelle de la mort
» du fils de Capet. Le comité de sûreté-
» générale nous a chargés de vous en in-
» former : tout est constaté. »

Nous sommes enfin sortis du passage de
notre livre, que nous redoutions ! de tels
tableaux déchirent le cœur de celui qui les
trace, et son travail est alors un affreux
supplice. Nous avons, à dessein, accom-
pagné de peu de réflexions le récit des
souffrances de l'infortuné Louis XVI, de
son épouse et de son fils : c'était aux faits
à parler ; seuls ils peuvent mettre les Fran-

çais en état de juger quels sont la plupart des hommes qui prêchent et conduisent les révolutions. Nous avons quelquefois donné à la jeunesse des leçons utiles dans nos ouvrages d'éducation ; puisse celle-ci profiter au genre humain tout entier !



*Amour constant de S. M. Louis XVIII
pour ses sujets.*

Retenu loin de la France par des événemens qu'il n'avait pu ni prévenir, ni arrêter dans leur cours, le prince qui préside maintenant à nos destinées, n'oublia jamais qu'en la qualité de ses sujets nous sommes tous ses enfans. Quelques-uns d'entre nous l'avaient banni de ses Etats ; lui ne nous bannit pas, un seul instant, de son cœur. Qu'on en juge par la lettre suivante qu'il écrivit à S. M. l'Empereur de Russie, après cette campagne de Moscou, qui fut si funeste à notre armée :

« Le sort des armes a fait tomber dans
» les mains de Votre Majesté plus de cent

» cinquante mille prisonniers ; ils sont pour
 » la plus grande partie français. *Peu im-*
 » *porte sous quels drapeaux ils ont servi :*
 » *ils sont malheureux ; je ne vois parmi*
 » *eux que mes enfans.* Je les recommande
 » à la bonté de Votre Majesté Impériale :
 » qu'elle daigne considérer combien un
 » grand nombre d'entre eux a déjà souf-
 » fert , et adoucir la rigueur de leur sort.
 » Puissent-ils apprendre que leur vain-
 » queur est l'ami de *leur père !*

» Votre Majesté Impériale ne peut me
 » donner une preuve plus touchante de ses
 » sentimens pour moi.

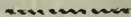
» *Signé Louis.* »

S. M. avait été suppliée par les habitans
 de Dunkerque , de choisir leur port pour
 le lieu de son débarquement , lors de sa
 rentrée en France : *J'aimerais à consentir*
à votre prière, répondit le Roi, *vos mo-*
tifs me touchent ; mais je suis affamé du
désir de revoir mes enfans ; ne dois-je
pas prendre , pour arriver jusqu'à eux ,
le chemin le plus court ?

Pour quelque cause particulière on rap-
pelaît à son souvenir les habitans de Ca-
lais au milieu desquels il débarqua : *Com-
ment*, dit Sa Majesté, *oublierais-je jamais
cette ville ? N'est-ce pas en mettant le pied
sur ses rivages que j'ai versé les premières
larmes de joie ?*



A Boulogne, le Maréchal Moncey, en-
traîné par les paroles pleines de grandeur
et de bonté que l'auguste monarque lui
adressait, fit un mouvement pour se pré-
cipiter à ses pieds : *C'est dans mes bras*,
lui dit le bon Roi, *que vous devez vous
jeter*; et il embrassa le maréchal avec cor-
dialité.



Tous les maréchaux lui furent présentés
en corps après son arrivée au château de
Compiègne. Le Roi se levait; ses officiers
s'approchaient de lui pour lui donner la
main, car il était souffrant de la goutte;
Sa Majesté s'emparant du bras des deux

maréchaux qui étaient le plus près de sa personne , dit avec effusion de cœur : *C'est sur vous , messieurs les maréchaux , que je veux toujours m'appuyer ; approchez et entourez-moi ; vous avez toujours été bons français , j'espère que la France n'aura plus besoin de votre épée ; mais si jamais , ce que Dieu ne veuille , on nous forçait à la tirer , tout goutteux que je suis je marcherais avec vous. — Sire , répondirent les maréchaux , que Votre Majesté nous considère comme les colonnes de son trône : nous voulons en être le plus ferme appui.*

Sa Majesté remarquant que le maréchal Lefebvre , aussi affecté de la goutte , marchait avec difficulté , lui dit par forme de plaisanterie amicale : *Eh bien , maréchal , est-ce que vous êtes des nôtres ?*

Le Roi ayant fait aux maréchaux l'honneur de les inviter à dîner , leur dit au commencement du repas : *Messieurs les maréchaux , je vous envoie du Vermouth ; je veux boire avec vous AUX ARMÉES FRANÇAISES.* Au milieu du dîner , le petit-fils du Grand Henri prit effectivement un verre

de vin, et dit à tous les militaires qui étaient présens : *Messieurs, buvons à l'armée.*

A Calais déjà, Sa Majesté avait répondu à l'état-major de l'armée du Nord : « Je reçois avec une vive satisfaction l'expression de vos sentimens. J'ai toujours admiré votre courage et votre valeur. Comme un bon Français j'ai partagé la joie que causaient vos brillans succès à la France : maintenant, comme roi, je suis fier d'avoir d'aussi bonnes troupes. Ma santé ne me permettrait guère de vous commander, si, ce que je suis loin de croire, nous étions dans le cas d'avoir la guerre; mais je me ferais porter à votre tête, et je partagerais vos dangers et vos fatigues. Croyez que je vous revois enfin avec une bien vive émotion. Comptez toujours sur ma tendre affection et ma sollicitude paternelle pour mon armée. »

Il la connaissait, cette armée; il savait qu'elle n'avait jamais été son ennemie. En 1795, visitant un jour les avant-postes des émigrés sur le Rhin, il se trouva tout d'un coup en présence d'un corps de sol-





C'est moi qui suis votre Roi, ou
plutôt votre Père .

tats républicains ; un ruisseau l'en sépa-
 rait seulement. Ceux-ci montrèrent une
 grande curiosité à son aspect, et le roi
 voulut pleinement satisfaire leur curiosité ;
 quelques représentations que lui fissent
 les personnes qui l'accompagnaient , il
 poussa son cheval dans le ruisseau , et se
 montrant à découvert à ceux que la fata-
 lité des circonstances tenait alors armés
 contre lui : *Français , leur dit-il, vous*
désirez voir votre roi ; le voilà devant
vous. Apprenez à connaître celui dont
vous n'avez pu juger encore que par d'a-
troces calomnies, et qui , loin de prétendre
à devenir votre tyran , n'aspire qu'à être
votre père..... Quelques cris de *vive le*
Roi commençaient à se faire entendre :
Taisez-vous , mes enfans , s'écria Sa Ma-
 jesté ; *si vous étiez entendus , on vous pu-*
nirait , et je ne veux causer le malheur
d'aucun d'entre vous. Nous nous rever-
rons dans des temps plus heureux.

Il y a de l'intrépidité dans cette action
 du Prince que Dieu appelait à nous gou-
 verner : mais cela ne doit pas surprendre ;
 éloigné des champs de bataille par ses infir-

mités et la politique des autres souverains de l'Europe, Sa Majesté Louis XVIII se montra constamment incapable de crainte dans toutes les occasions où elle put témoigner du courage. A Dillingen, sur le Danube, il fut tiré au Roi, pendant qu'il était à sa croisée, un coup de pistolet dont la balle effleura son front, à la naissance des cheveux. Le chirurgien ayant déclaré qu'une ligne plus bas le crâne sautait, M. le marquis d'Avaray poussa un cri de douleur : *Eh bien*, dit froidement Sa Majesté, *le roi de France se serait appelé Charles X.*

Jamais la puissance de Bonaparte et l'idée des dangers sans nombre qu'elle pouvait attirer sur lui, ne purent entraîner le roi de France à rien qui fût indigne d'une si haute qualité. Voici la réponse qu'il fit par écrit, le 28 mars 1803, à un envoyé de Bonaparte, qui lui avait proposé d'abdiquer ses droits à la couronne moyennant des dédommagemens considérables : « Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé. J'estime sa valeur, ses talens militaires. Je lui sais gré de plusieurs

actes d'administration ; car le bien qu'on fera à mon peuple me sera toujours cher. Mais il se trompe , s'il croit m'engager à transiger sur mes droits. Loin de là , il les établirait lui-même , s'ils pouvaient être litigieux , par la démarche qu'il fait en ce moment.

» J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées par le rang où il lui a plu de me faire naître. Chrétien , je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir : fils de Saint-Louis , je saurai , à son exemple , me respecter jusque dans les fers ; successeur de François I^{er} , je veux du moins dire comme lui : *Nous avons tout perdu fors l'honneur.* »



Le 5 juin 1804 , il fit cette protestation formelle contre l'envahissement du trône par Bonaparte :

« En prenant le titre d'empereur , en voulant le rendre héréditaire dans sa fa-

'mille , Bonaparte vient de mettre le sceau à son usurpation. Ce nouvel acte d'une révolution où tout , dès l'origine , a été nul , ne peut sans doute infirmer mes droits ; mais comptable de ma conduite à tous les souverains dont les droits ne sont pas moins lésés que les miens , et dont les trônes sont tous ébranlés par les principes dangereux que le sénat de Paris a osé mettre en avant ; comptable à la France , à ma famille , à mon propre honneur , je croirais trahir la cause commune en gardant le silence dans cette occasion.

» Je déclare donc , en présence de tous les souverains , que , loin de reconnaître le titre impérial que Bonaparte vient de se faire déferer par un corps qui n'a pas même d'existence légale , je proteste et contre ce titre et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu. »

Le roi d'Espagne ayant , un peu plus tard , envoyé l'ordre de la Toison d'or à Bonaparte , Sa Majesté Louis XVIII écrivit aussitôt à ce prince la lettre suivante :

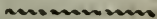
« C'est avec regret que je vous renvoie

les insignes de l'ordre de la Toison d'or que Sa Majesté votre père , de glorieuse mémoire , m'avait confiés. Il ne peut y avoir rien de commun entre moi et le grand criminel dont l'audace et la fortune l'ont placé sur mon trône , qu'il a eu la barbarie de teindre du sang pur d'un Bourbon , le duc d'Enghien.

» La religion peut m'engager à pardonner à un assassin ; mais le tyran de mon peuple doit toujours être mon ennemi.

» Dans le siècle présent il est plus heureux de mériter un sceptre que de le porter.

» La Providence , par des motifs incompréhensibles , peut me condamner à finir mes jours en exil ; mais , ni la postérité , ni mes contemporains ne pourront dire que dans le temps de l'adversité je me suis montré indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le trône de mes ancêtres. »



Sa Majesté Louis XVIII n'a pas seulement le courage qui fait braver la mort et

défier la persécution ; il a aussi, en commun avec son auguste nièce, celui qui rend supérieur aux vicissitudes humaines et qui donne la force de supporter les maux de la vie les moins attendus. Ce Prince n'eut que vingt-quatre heures pour quitter Mittau, et le voyage de cette ville au bord de la mer fut cruel. Une tempête horrible, des tourbillons de neige aveuglant les hommes et effrayant les chevaux, interrompirent la dernière journée. Rien ne put cependant altérer la sérénité de notre souverain. Le dévoûment de madame la duchesse d'Angoulême l'égalait seul. Uniquement occupée du meilleur des oncles et des rois, tout était bien, tout était bon pour elle : ici la chaleur étouffante, là le froid glacial d'une chambre sans feu ne pouvait lui arracher une plainte, tant qu'elle était sûre que Sa Majesté en occupait une plus commode ou plus chaude.

Forcé, par l'abandon de tous les autres rois, de vivre à l'extérieur en simple particulier, Sa Majesté Louis XVIII n'en parut que plus digne des vœux de ses sujets. Jamais on ne vit tant de grandeur véritable

unie à tant de simplicité ; jamais la raison et la vertu ne se montrèrent sous des formes plus imposantes. A son arrivée en Angleterre , ce Prince habita quelque temps Gosfield , campagne du marquis de Buckingham , dévoué à sa maison. Il se fixa ensuite au château d'Hartwel , qui , ainsi que ses dépendances , lui fut cédé par le propriétaire. Dès ce moment le sort des habitans de ce canton s'améliora chaque jour. Sa Majesté allégeait toutes leurs charges et se faisait un devoir d'adoucir toutes leurs peines. D'Hartwel , comme du séjour d'une divinité tutélaire , partaient sans cesse de nouveaux bienfaits adressés à tout ce qui souffrait , à quelque titre que ce fût. De ce château aussi partirent ces nombreux secours qui sauvèrent tant de prisonniers français : madame la duchesse d'Angoulême en était particulièrement la distributrice , et elle y ajoutait tout ce qu'elle possédait elle-même.

Hartwel était encore le séjour d'un sage. La culture des belles-lettres y devint le plus cher délassement de Sa Majesté. De tout temps elle les avait aimées et les

avait cultivées avec autant de discernement que de goût. Combien de personnages illustres y admirèrent ses connaissances aussi variées qu'étendues , sa mémoire prodigieuse , la rectitude de son jugement , et la facilité et la grâce de son élocution !

Le roi de France se trouvait aussi à Hartwel , quand il était nécessaire qu'on l'y rencontrât. Sa Majesté ouvrait et lisait elle-même ses dépêches , et c'était elle-même aussi qui répondait. Se présentait-il des envoyés des puissances , ils étaient admis devant le monarque , qui , sans aucun intermédiaire , les entretenait , recevait le rapport de leur mission et leur donnait ses réponses de vive voix ou par écrit.



Rappelé au trône par les vœux des Français en même temps que par le droit de sa naissance , Sa Majesté fit connaître sa pensée et ses sentimens par un écrit plein de sagesse , dont nous allons donner des fragmens à nos lecteurs :

« La belle conduite de la France me montre le progrès de la raison humaine : je vois que les orages troublent tout, et finissent par tout épurer. »

« La France du 31 mars et des premiers jours d'avril est une nation qui s'élève aux plus nobles sentimens et aux affections les plus généreuses.

« Qui exprimera le sentiment ineffable du père de famille, qui voit et contemple tous les préludes qui vont lui rendre la plus belle couronne de l'univers ! »

» Vient une grande inquiétude. Cette couronne, comment la porter avec une dignité qui réponde à la hauteur des circonstances et des événemens les plus historiques ?

» La carrière est belle, mais elle est difficile. Il faudrait un grand homme pour gouverner un grand peuple et une nation dont les idées sont élevées, et dont les vues sont devenues plus éminentes par les grands événemens, qui donnent plus de ressort à tous les esprits.

» Cette sollicitude m'affecte et ne m'accable pas. Si je ne suis pas un héros, je

serai un prince éclairé et un bon roi. Pour les états et pour les peuples, la bonté est au-dessus de tout; et j'ai assez de lumière^s pour être bon utilement au milieu des esprits les plus distingués.

» Il n'y a de haine dans mon cœur envers personne.

» Ce que je trouve dans mon cœur, c'est le désir de faire le bien, et la joie céleste de pouvoir faire un bien immense.

» Dans la position où je me vois, je suis tout au présent; je me souviens à peine du passé, et dans le passé je verrais plus les illusions que les erreurs, qui, dans toutes les classes et en tant de sens différens, ont agité la France et l'Europe. Pendant vingt-cinq ans tout a été méprise, mésintelligence; de tous côtés des excès. La coupe funeste est épuisée; et la raison et les bons sentimens reviennent, reparaissent de toutes parts, pour reprendre le plus salutaire et le plus honorable empire.

» Il ne serait pas à mon pouvoir de faire descendre la France du degré qu'elle occupe sur l'échelle des nations;

et j'aurai du moins les moyens de favoriser l'élan généreux , si heureusement signalé dans toutes les parties du monde civilisé.

» L'Europe veut la paix , tous les états demandent la tranquillité , la sécurité pour tous ; et il ne faut dans les souverains , que la bonté , que la bonté ferme et courageuse , pour que tout se répare , s'améliore.

» Les nations sont éclairées. Les anciens rois ont institué les établissemens qui ont versé et propagé les lumières.

» C'est la prudence , la sagesse , la bonté , qui deviennent le solide ornement des diadèmes chargés de faire resplendir les nations.

» Ecarter les dangers , donner ou maintenir les bonnes directions , se concilier la confiance et l'autorité qui s'unit à la bonté , voilà les devoirs de la royauté.

» Ces devoirs , je tâcherai de les remplir , et une forte volonté est un des grands moyens de succès.

» On me verra chérir la France comme Louis XII et Henri IV ; entrer dans les vues de grandeur qui animaient Louis XIV , et avec tous les sentimens pa-

cifiques et de bonté de mon frère Louis XVI.

» Le Prince Charles-Philippe , mon frère , les Princes mes neveux , sont animés du même esprit.....

» La résignation , la religion , les mœurs vont tous nous rallier , et en déplorant trop de malheurs particuliers qui s'attachent au retour à l'ordre , nous conspire-
rons tous pour consoler les uns , donner de la sécurité aux autres , et pour couronner en tous sens le vœu national.

» Un roi que la justice conduit , a l'univers pour temple , et les gens de bien pour prêtres et pour ministres. »

Quelles craintes raisonnables purent survivre à une telle déclaration ?



Le Roi s'étant arrêté à Saint-Ouen , une députation du corps municipal de Paris ne tarda point à venir lui présenter l'hommage des habitans de cette ville. Sa Majesté daigna répondre en ces termes au doyen des maires qui avait porté la parole : *Je reçois avec satisfaction l'expression des*

sentimens des habitans de ma bonne ville de Paris. Et moi aussi il me tarde d'être au milieu de mes enfans : je voudrais être avec tous et partout.....



Le monarque fut reçu aux portes de la capitale par le Préfet du département de la Seine, les douze Maires et le Conseil municipal. Le Préfet, en présentant à Sa Majesté les clefs de la ville, lui adressa un discours auquel le Roi répondit par ces paroles touchantes : *Enfin me voici dans ma bonne ville de Paris ! J'éprouve une vive émotion du témoignage d'amour qu'elle me donne en ce moment. Rien ne pouvait être plus agréable à mon cœur, que de voir relever la statue de celui de mes nobles aïeux dont le souvenir m'est le plus cher (Henri IV). Je touche ces clefs, et je vous les remets : je ne puis les laisser en de meilleures mains et les confier à des magistrats plus dignes de les garder.*



Le Roi ayant rassemblé , le 4 juin , au palais Bourbon , toutes les personnes qu'il destinait à composer la chambre des Pairs , et les membres formant la chambre des Députés des départemens , ouvrit la séance par ce discours consolant :

« Messieurs , dit ce bon prince , lorsque , pour la première fois , je viens dans cette enceinte m'environner des grands corps de l'Etat , des représentans d'une nation qui ne cesse de me prodiguer les plus touchantes marques de son amour , je me félicite d'être devenu le dispensateur des bienfaits que la divine Providence daigne accorder à mon peuple.

» J'ai fait avec l'Autriche , la Russie , l'Angleterre et la Prusse , une paix dans laquelle sont compris leurs alliés , c'est-à-dire tous les princes de la chrétienté. La guerre était universelle , la réconciliation l'est pareillement.

» Le rang que la France a toujours occupé parmi les nations n'a été transféré à aucun autre et lui demeure sans partage. Tout ce que les autres Etats acquièrent de sécurité , accroît également la sienne , et

par conséquent ajoute à sa puissance véritable. Ce qu'elle ne conserve pas de ses conquêtes ne doit donc pas être regardé comme retranché de sa force réelle.

» La gloire des armées françaises n'a reçu aucune atteinte ; les monumens de leur valeur subsistent, et les chefs-d'œuvre des arts nous appartiennent désormais par des droits plus stables et plus sacrés que ceux de la victoire.

» Les routes de commerce , si longtemps fermées , vont être libres. Le marché de la France ne sera plus seul ouvert aux productions de son sol et de son industrie. Celles dont l'habitude lui a fait un besoin , ou qui sont nécessaires aux arts qu'elle exerce , lui seront fournies par les possessions qu'elle recouvre. Elle ne sera plus réduite à s'en priver ou à ne les obtenir qu'à des conditions ruineuses. Nos manufactures vont refleurir , nos villes maritimes vont renaître , et tout nous promet qu'un long calme au-dehors et une félicité durable au-dedans seront les heureux fruits de la paix.

» Un souvenir douloureux vient toute-

fois troubler ma joie. J'étais né , je me flattais de rester toute ma vie le plus fidèle sujet du meilleur des rois , et j'occupé aujourd'hui sa place ! mais , du moins , il n'est pas mort tout entier ; il revit dans ce testament qu'il destinait à l'instruction de l'auguste et malheureux enfant auquel je devais succéder ! C'est , les yeux fixés sur cet immortel ouvrage ; c'est , pénétré des sentimens qui le dictèrent ; c'est , guidé par l'expérience et secondé par les conseils de plusieurs d'entre vous , que j'ai rédigé la Charte constitutionnelle , qui asseoit sur des bases solides la prospérité de l'Etat. »

Avant de donner connaissance à l'assemblée de la Charte constitutionnelle , le chancelier lui lut la déclaration suivante de Sa Majesté :

« La divine Providence , en nous rappelant dans nos Etats , après une longue absence , nous a imposé de grandes obligations. La paix était le premier besoin de nos sujets ; nous nous en sommes occupé sans relâche , et cette paix si nécessaire à la France , comme au reste de l'Europe , est signée. Une Charte constitutionnelle

était sollicitée par l'état actuel du royaume ; nous l'avons promise , et nous la publions. Nous avons considéré que , bien que l'autorité toute entière résidât en France dans la personne du Roi , nos prédécesseurs n'avaient point hésité à en modifier l'exercice , suivant la différence des temps ; que c'est ainsi que les communes ont dû leur affranchissement à Louis-le-Gros , la confirmation et l'extension de leurs droits à Saint-Louis et à Philippe-le-Bel ; que l'ordre judiciaire a été établi et développé par les lois de Louis XI, d'Henri II et de Charles IX ; enfin , que Louis XIV a réglé presque toutes les parties de l'administration publique par différentes ordonnances dont rien encore n'avait surpassé la sagesse.

» Nous avons dû , à l'exemple des rois nos prédécesseurs , apprécier les effets des progrès toujours croissans des lumières , les rapports nouveaux que ces progrès ont introduits dans la société , la direction imprimée aux esprits depuis un demi-siècle , et les graves altercations qui en sont résultées ; nous avons reconnu que le vœu de

nos sujets pour une Charte constitutionnelle était l'expression d'un besoin réel ; mais en cédant à ce vœu, nous avons pris toutes les précautions pour que cette Charte fût digne de nous et du peuple auquel nous sommes fier de commander : des hommes sages , pris dans les premiers corps de l'Etat , se sont réunis à des commissaires de notre conseil pour travailler à cet important ouvrage.

» En même temps que nous reconnaissons qu'une constitution libre et monarchique devait remplir l'attente de l'Europe éclairée , nous avons dû nous souvenir aussi que notre premier devoir envers nos peuples était de conserver , pour leur propre intérêt , les droits et les prérogatives de notre couronne. Nous avons espéré qu'instruits par l'expérience , ils seraient convaincus que l'autorité suprême peut seule donner aux institutions qu'elle établit , la force , la permanence et la majesté dont elle est elle même revêtue ; qu'ainsi , lorsque la sagesse des rois s'accorde librement avec le vœu des peuples , une Charte constitutionnelle peut être de longue durée ;

mais que , quand la violence arrache des concessions à la faiblesse du gouvernement , la liberté publique n'est pas moins en danger que le trône même. Nous avons enfin cherché les principes de la Charte constitutionnelle dans le caractère français et dans les monumens vénérables des siècles passés. Ainsi nous avons vu dans le renouvellement de la Pairie une institution vraiment nationale , et qui doit lier tous les souvenirs à toutes les espérances , en réunissant les temps anciens et les temps modernes.

» Nous avons remplacé , par la Chambre des Députés , ces anciennes assemblées des Champs-de-Mars et de Mai , et ces chambres du tiers-état , qui ont si souvent donné , tout-à-la-fois , des preuves de zèle pour les intérêts du peuple , de fidélité et de respect pour l'autorité des rois. En cherchant ainsi à renouer la chaîne des temps , que de funestes écarts avaient interrompue , nous avons effacé de notre souvenir , comme nous voudrions qu'on pût les effacer de l'histoire , tous les maux qui ont affligé la patrie durant notre absence.

Heureux de nous retrouver au sein de la grande famille , nous n'avons su répondre à l'amour dont nous recevons tant de témoignages , qu'en prononçant des paroles de paix et de consolation. Le vœu le plus cher à notre cœur , c'est que tous les Français vivent en frères , et que jamais aucun souvenir amer ne trouble la sécurité qui doit suivre l'acte solennel que nous leur accordons aujourd'hui.

» Sûr de nos institutions , fort de notre conscience , nous nous engageons devant l'assemblée qui nous écoute , à être fidèle à cette Charte constitutionnelle , nous réservant d'en jurer le maintien , avec une nouvelle solennité , devant les autels de celui qui pèse dans la même balance les rois et les nations. »

Voici la Charte constitutionnelle ; nous la donnons , nous , comme un monument de l'amour de S. M. Louis XVIII pour son peuple , et comme une raison à celui-ci d'aimer et de respecter toujours son souverain et ses héritiers.

CHARTRE CONSTITUTIONNELLE.

DROITS PUBLICS DES FRANÇAIS.

Art. I^{er}. « Les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

II. » Ils contribuent indistinctement, dans la proportion de leur fortune, aux charges de l'Etat.

III. » Ils sont tous également admissibles aux emplois civils et militaires.

IV. » Leur liberté individuelle est également garantie, personne ne pouvant être poursuivi ni arrêté que dans les cas prévus par la loi, et dans la forme qu'elle prescrit.

V. » Chacun professe sa religion avec une égale liberté, et obtient pour son culte la même protection.

VI. » Cependant la religion catholique, apostolique et romaine, est la religion de l'Etat.

VII. » Les ministres de la religion catholique, apostolique et romaine, et ceux des autres cultes chrétiens, reçoivent seuls des traitemens du trésor royal.

VIII. » Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois qui doivent réprimer les abus de cette liberté.

IX. » Toutes les propriétés sont inviolables, sans aucune exception de celles qu'on appelle nationales, la loi ne mettant aucune différence entre elles.

X. » L'Etat peut exiger le sacrifice d'une propriété, pour cause d'intérêt public légalement constaté, mais avec une indemnité préalable.

XI. » Toutes recherches des opinions et votes émis jusqu'à la restauration sont interdites. Le même oubli est commandé aux tribunaux et aux citoyens.

XII. » La conscription est abolie ; le mode de recrutement de l'armée de terre et de mer est déterminé par une loi.

FORMES DU GOUVERNEMENT.

XIII. » La personne du Roi est inviolable et sacrée ; ses ministres sont responsables. Au Roi seul appartient la puissance exécutive.

XIV. » Le Roi est le chef suprême de l'Etat. Il commande les forces de terre et de mer. Il déclare la guerre et fait les traités de paix , d'alliance et de commerce. Il nomme à tous les emplois d'administration publique , et fait les réglemens et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'Etat.

XV. » La puissance législative s'exerce collectivement par le Roi , la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés des départemens.

XVI. » Le Roi propose la loi.

XVII. » La loi proposée est , au gré du Roi , portée ou à la Chambre des Pairs ou à celle des Députés , excepté la loi de l'impôt , qui doit être adressée d'abord à la Chambre des députés.

XVIII. » Toute loi doit être discutée et votée librement par la majorité de chacune des deux Chambres.

XIX. » Les Chambres ont la faculté de supplier le Roi de proposer une loi sur quelque objet que ce soit , et d'indiquer ce qui leur paraît convenable que la loi contienne.

XX. » Cette demande pourra être faite par chacune des deux Chambres , mais après avoir été discutée en comité secret. Elle ne sera envoyée à l'autre Chambre par celle qui l'aura proposée , qu'après un délai de dix jours.

XXI. » Si la proposition est adoptée par l'autre Chambre , elle sera mise sous les yeux du Roi. Si elle est rejetée , elle ne pourra être représentée dans la même session.

XXII. » Le Roi seul sanctionne et promulgue les lois.

XXIII. » La liste civile est fixée , pour toute la durée du règne , par la première législature assemblée après l'avènement du Roi.

DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

XXIV. » La Chambre des Pairs est une portion essentielle de la puissance législative.

XXV. » Elle est convoquée par le Roi , en même temps que la Chambre des Députés des départemens.

XXVI. » Toute assemblée de la Chambre des Pairs , qui seroit tenue hors du temps de la session de la Chambre des Députés , ou qui ne seroit pas ordonnée par le Roi , est illicite et nulle de plein droit.

XXVII. » La nomination des Pairs de France appartient au Roi. Leur nombre est illimité. Le Roi peut les nommer à vie ou les rendre héréditaires, selon sa volonté.

XXVIII. » Les Pairs ont entrée dans la Chambre à vingt-cinq ans , et voix délibérative à trente ans seulement.

XXIX. » La Chambre des Pairs est présidée par le Chancelier de France , ou , en son absence , par un Pair nommé par le Roi.

XXX. » Les membres de la Famille royale et les princes du sang sont Pairs par le droit de leur naissance.

XXXI. » Les princes ne peuvent prendre séance à la Chambre que de l'ordre exprès du Roi , à peine de nullité de tout ce qui aurait été fait en leur présence.

XXXII. » Les délibérations de la Chambre des Pairs sont secrètes.

XXXIII. » La Chambre des Pairs con-

naît des crimes de haute trahison et des attentats à la sûreté de l'État.

XXXIV. » Aucun Pair ne peut être arrêté que de l'autorité de la Chambre , et jugé que par elle en matière criminelle.

DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

XXXV. » La Chambre des Députés sera composée des Députés élus par les Colléges électoraux , dont l'organisation sera déterminée par des lois.

XXXVI. » Chaque département aura le même nombre de Députés qu'il a eu jusqu'à présent.

XXXVII. » Les Députés seront élus pour cinq ans , de manière que la Chambre soit renouvelée chaque année par cinquième.

XXXVIII. » Aucun Député ne peut être admis dans la Chambre , s'il n'est âgé de quarante ans et s'il ne paie une contribution directe de mille francs.

XXXIX. » Si néanmoins il ne se trouvait pas dans le département cinquante personnes de l'âge indiqué , payant au

moins 1000 fr. de contributions directes , leur nombre sera complété par les plus imposés au-dessous de 1000 fr. , et ceux-ci ne pourront être élus concurremment avec les premiers.

XL. » Les électeurs qui concourent à la nomination des Députés ne peuvent avoir droit de suffrage , s'ils ne payent une contribution directe de 300 francs , et s'ils ont moins de trente ans.

XLI. » Les présidens des collèges électoraux seront nommés par le Roi , et , de droit , membres du collège.

XLII. » La moitié , au moins , des députés sera choisie parmi les éligibles qui ont leur domicile politique dans le département.

XLIII. » Le président de la Chambre des Députés est nommé par le Roi , sur une liste de cinq membres présentée par la Chambre.

XLIV. » Les séances de la Chambre sont publiques.

XLV. » La Chambre se partage en bureaux pour discuter les projets qui lui ont été présentés de la part du Roi.

XLVI. » Aucun amendement ne peut être fait à une loi, s'il n'a été proposé ou consenti par le Roi, et s'il n'a été renvoyé et discuté dans les bureaux.

XLVII. » La Chambre des Députés reçoit toutes les propositions d'impôt; ce n'est qu'après que ces propositions ont été admises, qu'elles peuvent être portées à la Chambre des Pairs.

XLVIII. » Aucun impôt ne peut être établi ni perçu, s'il n'a été consenti par les deux Chambres et sanctionné par le Roi.

XLIX. » L'impôt foncier n'est consenti que pour un an. Les impositions indirectes peuvent l'être pour plusieurs années.

L. » Le Roi convoque chaque année les deux Chambres.

LI. » Aucune contrainte par corps ne peut être exercée contre un membre de la Chambre durant la session, et dans les six semaines qui l'auront précédée ou suivie.

LII. » Aucun membre de la Chambre ne peut, pendant la durée de la session, être poursuivi ni arrêté en matière criminelle, sauf le cas de flagrant délit, qu'a-

près que la Chambre a permis sa poursuite.

LIII. » Toute pétition à l'une ou à l'autre des Chambres ne peut être faite et présentée que par écrit. La loi interdit d'en apporter en personne et à la barre.

DES MINISTRES.

LIV. » Les ministres peuvent être membres de la Chambre des Pairs ou de celle des Députés. Ils ont, en outre, leur entrée dans l'une ou l'autre Chambre, et doivent être entendus quand ils le demandent.

LV. » La Chambre des Députés a le droit d'accuser les ministres et de les traduire devant la Chambre des Pairs qui, seule, a celui de les juger.

LVI. » Ils ne peuvent être accusés que pour fait de trahison ou de concussion.

DE L'ORDRE JUDICIAIRE.

LVII. » Toute justice émane du Roi ; elle s'administre en son nom par des juges qu'il nomme et qu'il institue.

LVIII. » Les juges nommés par le Roi sont inamovibles.

LIX. » Les cours et tribunaux ordinaires , actuellement existans , sont maintenus.

LX. » L'institution actuelle des juges de commerce est conservée.

LXI. » La justice de paix est également conservée. Les juges-de-paix , quoique nommés par le Roi , ne sont pas inamovibles.

LXII. » Nul ne pourra être distrait de ses juges naturels.

LXIII. » Il ne pourra , en conséquence , être créé de commissions et tribunaux extraordinaires. Ne sont pas comprises sous cette dénomination les juridictions prévôtales , si leur rétablissement est jugé nécessaire.

LXIV. » Les débats seront publics en matière criminelle , à moins que cette publicité ne soit dangereuse pour l'ordre et les mœurs.

LXV. » L'institution des jurés est conservée.

LXVI. » La peine de la confiscation des biens est abolie , et ne pourra être rétablie.

LXVII. » Le Roi a le droit de faire grâce et celui de commuer les peines.

LXVIII. Le Code civil et les lois actuellement existantes , qui ne sont pas contraires à la présente Charte , restent en vigueur jusqu'à ce qu'il y soit légalement dérogé.

DROITS PARTICULIERS GARANTIS PAR L'ÉTAT.

LXIX. » Les militaires en activité de service , les officiers et les soldats en retraite , les veuves , les officiers et soldats pensionnés , conserveront leurs grades , honneurs et pensions.

LXX. » La dette publique est garantie. Toute espèce d'engagement pris par l'Etat avec ses créanciers est inviolable.

LXXI. » La noblesse ancienne reprend ses titres ; la nouvelle conserve les siens. Le Roi fait des nobles à volonté ; mais il ne leur accorde que des rangs et des honneurs , sans aucune exemption des charges et des devoirs de la société.

LXXII. » La Légion d'Honneur est maintenue.

LXXIII. » Les colonies seront régies

par des lois et des réglemens particuliers.

LXXIV. » Le Roi et ses successeurs jureront , dans la solennité de leur sacre , d'observer fidèlement la présente Charte constitutionnelle.

ARTICLES TRANSITOIRES.

LXXV. » Les Députés des départemens de France qui siégeaient au Corps-législatif lors du dernier ajournement , continueront de siéger à la Chambre des Députés jusqu'à remplacement.

LXXVI. Le premier renouvellement d'un cinquième de la Chambre des Députés aura lieu , au plus tard , en l'année 1816, suivant l'ordre établi entre les séries.



Les présentations achevèrent de rappeler aux Français que le successeur de Louis XVII était toujours , par le cœur , ce comte de Provence si justement estimé et aimé avant la révolution.

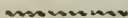
Le poëte Ducis , de l'ancienne Académie française et de l'Institut , autrefois secrétaire du prince , ayant eu l'honneur de lui

être présenté, lui fit hommage du recueil de ses œuvres : « Il espérait, dit-il au Roi en même temps, que Sa Majesté n'aurait pas oublié les traits de l'un de ses plus anciens serviteurs. Le Roi daigna répondre : Voici une preuve que je m'en souviens très-bien » Et de suite, il récita devant le poète, ces quatre vers de l'une de ses pièces (*Œdipe chez Admète*) :

Oui, tu seras, un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

La présentation de M. Dacheux, entre toutes les autres, offrit encore des détails touchans, qui attestent l'affabilité et la sensibilité du monarque. Ce gentilhomme avait amené son fils en bas âge avec lui : l'enfant voulut parler : on lui fit observer qu'il n'était pas permis de haranguer Sa Majesté en pareil cas. Mais le Roi dit au seigneur qui rappelait cet article du formulaire : *Laissez, monsieur le duc*; et s'adressant au jeune orateur très-décontenancé : *Viens, viens, mon petit ami*, continua-t-il, *approche-toi, et récite-moi ton discours.*

L'enfant commença , mais ne put achever , ses larmes l'eurent bientôt interrompu : *Ah ! pauvre petit , tu pleures ,* lui dit le Roi : *sois sûr que je ne t'oublierai pas , et que je t'ai la même obligation que si tu m'avais tout dit.* L'enfant , dans son émotion , tomba aux genoux du Roi , en élevant vers lui ses deux petites mains jointes avec expression. Le Prince relève l'enfant , prend ses mains dans les siennes , et les serrant avec amitié : *Lève-toi , mon pauvre petit ,* dit-il , *lève-toi ; tu as eu assez de peine.* Puis recevant son petit discours écrit : *Je me souviendrai de toi ,* continue le petit-fils du bon Henri , *et j'aurai égard à ta demande.*



Après l'occupation violente de Bonaparte en 1815 , Sa Majesté pouvait parler en souverain irrité : Elle ne fit cependant entendre que les accens d'un père affligé des maux que ses enfans avaient attirés sur eux.

« Français , dit alors le Roi dans une

proclamation datée de Cambrai, les portes de mon royaume viennent enfin de s'ouvrir devant moi. J'accours pour ramener mes sujets égarés, pour adoucir les maux que j'avais voulu prévenir, pour me placer une seconde fois entre les armées alliées et les Français, dans l'espoir que les égards dont je pense être l'objet, tourneront à leur salut : c'est la seule manière dont j'ai voulu prendre part à la guerre. Je n'ai pas permis qu'aucun prince de ma famille parût dans les rangs étrangers, et j'ai enchaîné le courage de ceux de mes serviteurs qui avaient pu se ranger autour de moi.

» Revenu sur le sol de la patrie, je me plais à parler avec confiance à mes peuples. Lorsque je reparus au milieu d'eux, je trouvais les esprits agités et emportés par des passions contraires : les regards ne rencontraient de toutes parts que des difficultés et des obstacles. Mon gouvernement devait faire des fautes ; peut-être en a-t-il fait. Il est des temps où les intentions les plus pures ne suffisent pas pour diriger, où quelquefois même elles égarent ; l'expérience seule pouvait avertir. Elle ne sera

pas perdue. Je veux tout ce qui sauvera la France.

» Mes sujets ont appris, par de cruelles épreuves, que le principe de la légitimité des souverains est une des bases fondamentales de l'ordre social, la seule sur laquelle puisse s'établir, au milieu d'un grand peuple, une liberté sage et bien ordonnée. Cette doctrine vient d'être proclamée comme celle de l'Europe entière. Je l'avais consacrée d'avance par ma Charte, et je prétends ajouter à cette Charte toutes les garanties qui peuvent en assurer le bienfait.

» L'unité du ministère est la plus forte que je puisse offrir. J'entends qu'elle existe, et que la marche franche et assurée de mon conseil garantisse tous les intérêts et calme toutes les inquiétudes.

» On a parlé, dans ces derniers temps, du rétablissement de la dîme et des droits féodaux. Cette fable, inventée par l'ennemi commun, n'a pas besoin d'être réfutée; on ne s'attendra pas que le roi de France s'abaisse jusqu'à repousser des calomnies et des mensonges. Le succès de la trahison

en a trop indiqué la source. Si les acquéreurs de domaines nationaux ont conçu des inquiétudes, la Charte aurait dû suffire pour les rassurer. N'ai-je pas moi-même proposé aux chambres et fait exécuter des ventes de ces biens ? Cette preuve de ma sincérité est sans réplique.

» Dans ces derniers temps, mes sujets de toutes les classes m'ont donné des preuves égales d'amour et de fidélité : je veux qu'ils sachent combien j'y ai été sensible, et c'est parmi tous les français que j'aimerai à choisir ceux qui doivent approcher de ma personne et de ma famille.

» Je ne veux exclure de ma présence que ces hommes dont la renommée est un sujet de douleur pour la France et d'effroi pour l'Europe. Dans la trame qu'ils ont ourdie, j'aperçois beaucoup de mes sujets égarés et quelques coupables.

» Je promets, moi qui n'ai jamais promis en vain (l'Europe entière le sait), de pardonner aux Français égarés tout ce qui s'est passé depuis le jour où j'ai quitté Lille, au milieu de tant de larmes, jus-

qu'au jour où je suis rentré dans Cambrai ,
au milieu de tant d'acclamations.

» Mais le sang de mes enfans a coulé par une trahison dont les annales du monde n'offrent pas d'exemple : cette trahison a ramené l'étranger dans le cœur de la France ; chaque jour me révèle un désastre nouveau. Je dois donc , pour la dignité de mon trône , pour l'intérêt de mes peuples , pour le repos de l'Europe , excepter du pardon les instigateurs et les auteurs de cette trame horrible. Ils seront désignés à la vengeance des lois par les deux Chambres , que je me propose d'assembler incessamment.

» Français , tels sont les sentimens que rapporte au milieu de vous celui que le temps n'a pu changer , que le malheur n'a pu fatiguer , et que l'injustice n'a pu abattre.

» Le Roi , dont les pères règnent depuis huit siècles sur les vôtres , revient pour consacrer le reste de ses jours à vous défendre et à vous consoler. »



S. A. R. Monsieur.

Jamais prince, par sa bonté, son affabilité et son caractère chevaleresque, ne ressembla peut-être mieux que celui qui est aujourd'hui la seconde personne du royaume, à ce Henri dont nous occupions naguères nos lecteurs avec tant d'orgueil et de plaisir.

S. A. R. Monsieur avait, dans son enfance, commis une de ces petites fautes qu'un précepteur ne punit que pour qu'elles ne donnent pas lieu à d'autres plus graves; on lui ôta sa bourse. Le Prince avait un pauvre qu'on laissait tous les jours arriver jusqu'à lui. Le pauvre se présente comme de coutume. Le Prince est d'abord embarrassé; mais bientôt entraîné par la bonté de son cœur, il prend par les quatre coins la nappe sur laquelle était placé son déjeuner, la noue, et la donne au pauvre en lui disant : « Je n'ai pas ma bourse; mais emporte, emporte, mon ami : tu n'es pas cause de ma faute, il n'est pas juste que tu en souffres. » Louis XV, à qui on

alla rapporter ce trait , défendit que désormais on retirât au prince sa bourse , quelque faute qu'il pût avoir commise.



On sait que Monsieur était à la tête du corps d'émigrés français qui , en 1792 , pénétra avec une armée auxiliaire , composée de Prussiens , jusqu'à Verdun , et faillit réduire tout d'un coup au néant les factieux sanguinaires qu'on avait vus , dans la journée du 10 août , renverser à-la-fois le trône et la constitution que la nation elle-même s'était donnée à la suite des troubles. Quand les armées furent en présence , on eut beaucoup de peine à contenir le Prince : Il voulait s'avancer seul vers les soldats français engagés sous les drapeaux de la révolution , les exhorter à redevenir les soutiens de l'autorité royale , et charger ceux qui se monteraient sourds à cet appel.

En 1795 , il insista vivement pour être transporté en France avec les émigrés qui , à Quiberon , payèrent si chèrement leur fidélité et leur héroïsme.

Quelque temps après, on le vit paraître à l'île Dieu avec une nouvelle armée expéditionnaire, et quels que fussent les dangers, il voulait absolument passer de cette île sur le sol français. « Si vous ne pouvez faire mieux, écrivait-il à Charette, rendez-vous à un jour dit sur le rivage, avec un corps de cavalerie, et je viendrai vous y joindre à la tête de quelques amis prêts à se dévouer, comme moi, pour le rétablissement de la monarchie et le salut de la France. » Charette, contenu par des forces trop supérieures, ne se trouva même pas en état d'exécuter ce dernier ordre, et le courage du prince, qui pouvait devenir si utile, fut perdu, les Anglais ne voulant point tenter de descendre, que les royalistes ne se fussent rendus maîtres de la rive.



Quand le moment du retour fut venu pour l'auguste famille qui avait si longtemps fait la gloire et le bonheur de la France, *Monsieur*, qui exerça le premier l'autorité, en qualité de lieutenant-général

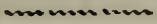
du royaume , se montra ce qu'il avait toujours été , le meilleur et le plus aimable des Français. Chacun le reconnut à ces traits caractéristiques.

N'ayant encore aucune fonction particulière à remplir , et suivant seulement les armées alliées , pour nous offrir un point de ralliement qui nous sauvât des mesures désespérées auxquelles on cherchait à nous pousser , il s'était écrié à Vesoul : *Enfin je revois la terre natale , cette terre sur laquelle mes ayeux se plaisaient à répandre le bonheur !.....*

Aux portes de Paris , le 12 avril 1814 , il répondit à la harangue des membres du gouvernement provisoire : *Messieurs , je vous remercie de ce que vous avez fait pour notre patrie. J'éprouve une émotion qui m'empêche d'exprimer tout ce que je ressens. Plus de division : la paix et la France. Je la revois enfin , et rien n'y est changé , si ce n'est qu'il s'y trouve un Français de plus.*

Ce début annonçait ce que l'on retrouverait en lui : il ne fut pas trompeur ; le Français qui était de plus à Paris le

12 avril 1814, s'y rencontre encore, et il n'en sortira jamais.



Dans son cortège, ce jour-là, on vit avec plaisir, confondus ensemble, des noms illustres depuis des siècles, et d'autres que des exploits plus récents ont immortalisés : *Monseigneur*, dirent les grands capitaines qui portent ces derniers, *nous avons servi avec zèle un gouvernement qui nous commandait au nom de la France; Votre Altesse et Sa Majesté verront avec quelle fidélité et quel dévouement nous saurons servir notre Roi légitime.* Le lieutenant-général du royaume répondit : *Messieurs, vous avez illustré les armes françaises, vous avez porté dans les contrées les plus éloignées la gloire du nom français; à ce titre le Roi revendique tous vos exploits : rien de ce qui a été fait pour la France n'a jamais été étranger au Roi.*



La cérémonie de l'entrée solennelle du prince dans Paris avait duré cinq heures. Une personne de sa suite lui dit : *Monseigneur doit être bien fatigué? — Comment*, reprit S. A. R., *serais-je fatigué un jour comme celui-ci, le premier jour de bonheur que j'aie éprouvé depuis vingt-cinq ans!*



Monsieur, après avoir écouté avec une vive émotion le discours que lui adressa le Sénat, donna contre une réaction le gage suivant : « Je vous remercie, dit-il, au nom du Roi, mon frère, de la part que vous avez eue au retour de notre souverain légitime, et de ce que vous avez assuré par là le bonheur de la France, pour laquelle le Roi et toute sa famille sont prêts à sacrifier leur sang. Il ne peut plus y avoir parmi nous qu'un sentiment; *il ne faut plus se rappeler le passé*; nous ne devons plus former qu'un peuple de frères..... »

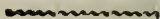
Il dit encore, entre autres choses, aux commissaires royaux qu'il envoyait dans les départemens pour y faciliter le chan-

gement de gouvernement : « Vous apprendrez tous combien sont nécessaires l'oubli du passé, les sacrifices mutuels, enfin la franche réunion des vœux et des volontés pour réparer tant de désastres. Portez au peuple l'espérance, et rapportez la vérité au Roi. Dites partout, répétez jusque dans la chaumière du pauvre, que le Roi arrive avec les sentimens d'un père, et qu'il partagera le malheur de ses enfans jusqu'à ce qu'il l'ait réparé. »



La liberté des cultes ne tarda pas non plus à avoir sa garantie. M. le pasteur Marron, président du consistoire de l'église réformée du département de la Seine, ayant eu l'honneur d'être admis à l'audience de S. A. R., le prince répondit à son discours : « Qu'il était sensible à l'expression touchante qu'il venait d'entendre, des sentimens et des vœux du consistoire; qu'il ne manquerait pas d'en instruire le Roi, son frère; que le Roi se plaisait à embrasser également dans ses affections

les Français de tous les cultes , comme il comptait sur le dévouement et la fidélité de tous. »



En venant à Paris , *Monsieur* s'était arrêté à Livry. Un détachement pris dans toutes les légions de la garde nationale de la capitale ne tarda point à se présenter pour lui servir de garde d'honneur. S. A. R. vint à ces gardes nationaux , et leur dit : *J'aime l'habit que vous portez : il est celui d'un grand nombre de bons Français. J'en ai fait faire un pareil à Nancy ; je n'en aurai point d'autre pour mon entrée à Paris.* Le prince fit , en effet , son entrée en uniforme de colonel de la garde nationale.

Les officiers de cette même garde nationale à pied et à cheval , au nombre de douze cents , s'étaient réunis , à une certaine époque , dans la grande galerie du Musée ; ils étaient groupés par légions et par bataillons. Ils furent passés en revue par S. A. R. , en sa qualité de colonel-général de toutes les gardes nationales du

royaume. *Monsieur* dit en cette occasion :
*De tous les tableaux que je vois , aucun
 ne me plaît autant que celui qui me pré-
 sente ma famille rassemblée.*



Le 17 mars 1815 , le Roi tenant séance royale dans la Chambre des Députés , y protesta de son amour pour la nation et de la fidélité avec laquelle il prétendait toujours observer la Charte. *Monsieur* , après S. M. , prit la parole en ces termes :

« SIRE ,

» Je sais que je m'écarte des règles ordinaires en parlant devant Votre Majesté ;
 » mais je la supplie de m'excuser et de
 » permettre que j'exprime ici , en mon
 » nom et au nom de toute ma famille ,
 » combien nous partageons du fond du
 » cœur les sentimens et les principes qui
 » animent Votre Majesté. »

Puis S. A. R. se tournant vers l'assemblée ; ajouta :

» Nous jurons sur l'honneur de vivre

» et de mourir fidèles à notre Roi et à la
» Charte constitutionnelle, qui assure le
» bonheur des Français. »



Monseigneur le Duc d'Angoulême.

Ce Prince étoit rentré le premier en France, en s'emparant du gouvernement dans Bordeaux, à une époque où Bonaparte étoit encore assis sur le trône; il en sortit le dernier. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte sur la plage de Cannes, il avait rassemblé une douzaine de mille hommes, qu'il avait partagés en trois corps, lesquels devaient à-la-fois arrêter l'ennemi dans sa marche, gêner ses communications et lui couper la retraite. Ce plan, savamment conçu et habilement exécuté par le Duc d'Angoulême, manqua par la défection de la plus grande partie des troupes; mais l'honneur du Prince fut sauvé. Il s'étoit fait remarquer par son intrépidité dans différens combats qui avaient précédé cette défection: quand le moment

en fut venu, il ne voulut songer à son salut qu'après avoir assuré celui de toutes les personnes qui l'avaient suivi. En lui annonçant qu'abandonné de la presque totalité des siens, il était cerné par des forces considérables, on lui conseillait de se jeter dans les montagnes avec quelques braves qui se vouaient à sa défense personnelle : *A Dieu ne plaise*, répondit le digne descendant du plus brave et du plus loyal des Rois, *à Dieu ne plaise que sans convention et sans aucune sûreté j'abandonne à la merci d'un ennemi sans générosité des hommes qui se sont attachés à ma destinée !* Il négocia donc, et obtint des généraux de Bonaparte, que lui, se retirant par Marseille sous l'escorte honorable du 10^e régiment de ligne, qui avait fait partie de son armée, aucun de ceux qui s'étaient ralliés sous ses drapeaux ne serait inquiété, ni recherché. L'exécution de cette convention ayant été suspendue, et le Prince, se trouvant, par l'effet de cette suspension, absolument prisonnier, il ne montra d'autre crainte que celle d'être racheté par le Roi à des conditions contraires

aux intérêts de la couronne. De nouvelles dispositions ayant enfin autorisé son embarquement à Cette, il alla attendre sur la frontière d'Espagne que des circonstances moins rigoureuses lui permissent de revenir, avec des chances plus égales, combattre pour le triomphe de l'autorité légitime.

Aujourd'hui, au milieu des Français, il est l'espoir de la France; tandis que sa bienfaisance et son amabilité lui gagnent tous les cœurs, son activité et son habileté lui soumettent tous les esprits. On le trouve partout où il peut être utile; et nos soldats, en le voyant présider sans cesse à leurs exercices, se font à l'idée de le suivre fidèlement dans les combats, si de nouveaux combats devenaient nécessaires à la gloire et au bonheur de la Patrie.



Madame, Duchesse d'Angoulême.

Pendant que son auguste époux rassemblait les forces que devait ainsi paralyser

La trahison, *Madame* tentait à Bordeaux , pour le triomphe de la bonne cause , des efforts non moins généreux. A sa voix , des bataillons de volontaires royaux s'étaient spontanément formés , et avaient disputé avec gloire aux soldats de Bonaparte le passage de la Dordogne. Réunis dans la ville à la garde nationale , animée du meilleur esprit , ils se préparaient à en sortir bientôt pour repousser au loin leurs adversaires , et lier avec les Poitevins et les Bretons des opérations militaires , dont l'effet devait être de rendre la capitale à l'autorité royale ; mais les troupes de ligne qui composaient la garnison , égarées par des suggestions perfides , donnèrent des craintes affreuses.

Celles qu'envoyait Bonaparte étant campées en vue de Bordeaux , sur la rive droite de la Garonne , le général de Caen , gouverneur , et le général Arispe , déclarèrent à *Madame* qu'il n'y avait plus de salut pour elle que dans une prompte retraite ; que toute résistance de la part de la population fidèle était vaine ; que si la garde nationale et les volontaires royaux

passaient la rivière , comme ils y étaient résolus , pour combattre les troupes de Bonaparte , ils ne doutaient nullement que la garnison ne les mît entre deux feux.

« Mais , leur dit Madame , comment est-il donc impossible aujourd'hui de compter sur cette garnison , dont hier encore vous me répondiez ? — Impossible , répliquent les généraux. — Hé bien , répond Madame , je veux me satisfaire ; assemblez vos troupes dans leurs casernes , j'irai juger par moi-même de la disposition des soldats. »

Ces troupes , composées d'un régiment et d'un bataillon , étaient logées , partie dans une des casernes de la ville , partie au Château-Trompette. La petite-fille de Marie-Thérèse , aussi intrépide , aussi magnanime que son aïeule , se rend d'abord à la caserne , met pied à terre , passe deux fois dans les rangs , où l'accueille un morne silence ; vient se placer au centre du carré , ordonne aux officiers de s'approcher , et leur parle ainsi : « Messieurs , vous n'ignorez pas les événemens qui se passent ; un étranger vient s'emparer du trône de votre

Roi. Bordeaux est menacé par une poignée de révoltés, la garde nationale est déterminée à défendre la ville; voilà le moment de montrer qu'on est fidèle à ses sermens. Je viens ici vous les rappeler, et juger par moi-même des sentimens de chacun pour son Roi légitime; je veux qu'on parle avec franchise : je l'exige ! Êtes-vous disposés à seconder la garde nationale ? répondez franchement. » Personne ne répondant : « Vous ne vous souvenez donc plus, reprend Madame, des sermens que vous avez renouvelés, il y a si peu de jours, entre mes mains ? S'il en est qui s'en souviennent et qui restent fidèles à la cause du Roi, qu'ils sortent des rangs, et qu'ils l'expriment hautement. » On vit quelques épées en l'air : « Vous êtes en petit nombre, dit Madame; mais n'importe, on connaît du moins ceux sur qui l'on peut compter. » Quelques-uns élevèrent aussi la voix pour déclarer qu'ils n'en voulaient point à la personne de Madame : « Il ne s'agit pas de moi, dit S. A. R., mais du service du Roi; voulez-vous le servir ? » Sur la réponse négative des soldats, Madame leur

demande que du moins ils s'engagent à maintenir l'ordre dans la ville, et à ne pas souffrir qu'il soit porté atteinte à la sûreté de la brave garde nationale. Puis elle se rend au Château-Trompette.

Aussi malheureuse dans cette seconde tentative que dans la première, elle la termine de même en priant les chefs de ménager la ville de Bordeaux : « C'est vous, Messieurs, leur dit S. A. R., qui devez me répondre de la sûreté de cette ville et de ses habitans; maintenez vos troupes, et préservez Bordeaux de tout désordre: vous l'avez en votre pouvoir. — Nous le jurons à V. A. R. — Point de serment : obéissez au dernier ordre que vous recevez de la fille de votre Roi. »

Voici la proclamation par laquelle la princesse, en s'embarquant, fit ses adieux aux Bordelais :

« Braves Bordelais, votre fidélité m'est
 » connue. Votre dévouement sans bornes
 » ne vous laisse entrevoir aucun danger;
 » mais mon attachement pour vous, pour
 » tous les Français, m'ordonne de le pré-
 » voir. Mon séjour plus long-temps prolongé



Madame président la Société
Maternelle .

» dans votre ville pourrait aggraver votre
 » position et faire peser sur vous le poids
 » de la vengeance. *Je n'ai pas le courage*
 » *de voir les Français malheureux et*
 » *d'être la cause de leur malheur.*

» Je vous quitte , braves Bordelais , pé-
 » nétrée des sentimens que vous m'avez
 » exprimés , et vous donne l'assurance
 » qu'ils seront fidèlement transmis au Roi.

» Bientôt , avec l'aide de Dieu , dans des
 » circonstances plus heureuses , je vous té-
 » moignerai ma reconnaissance et celle du
 » prince que vous chérissez. »

En Angleterre , un des soins de Ma-
 dame fut de secourir les prisonniers faits
 sur les troupes françaises à la bataille de
 Mont-Saint-Jean. De retour à Paris , de-
 puis la seconde expulsion de Bonaparte ,
 elle continue à y être l'orgueil et la con-
 solation du plus vertueux des rois et du
 meilleur des oncles. Ses nombreux bienfaits
 l'y ont fait surnommer *la Mère des mal-*
heureux ; et pour mériter doublement cette
 glorieuse qualité , elle y préside une asso-
 ciation de charité qui , sous le titre de
Société Maternelle , pourvoit journalle-

ment à l'entretien et à l'éducation des jeunes Orphelins, qu'elle dérobe ainsi aux horreurs du besoin et aux pièges de la séduction.



Le Duc de Berri, le Prince de Condé.

Des Princes rentrés à la suite du Roi , deux sont morts , et tous deux avaient des droits sacrés à la publique estime.

M. le Prince de Condé , qu'on avait surnommé avec raison le vétéran de l'armée française , tant à cause de son grand âge que de ses campagnes , qui remontaient à l'époque la plus reculée , d'où puissent dater des militaires encore existans , commandait les émigrés pendant la révolution , et en avait composé un corps d'armée , qui se montra plus d'une fois redoutable. Il le fut principalement à l'affaire de *Berstheim* en Allemagne.

Les républicains de l'armée française avaient garni ce village de batteries qui écrasaient l'armée autrichienne. Son général , le comte de Wurmser , invita le Prince de Condé à le faire attaquer par ses

émigrés. Ceux-ci s'avancèrent aussitôt , sous le commandement immédiat de M. le comte de Viomesnil ; il était difficile de les contenir assez pour les faire marcher en ordre. M. le Prince de Condé essaya inutilement lui-même de modérer leur élan. Enfin entraîné par leur ardeur , il ne songea bientôt plus qu'à mettre cette ardeur à profit : « Messieurs , leur dit-il , vous êtes tous autant de Bayards ; marchons donc ensemble au village. Mais , ajouta-t-il ensuite , sautant en bas de son cheval pour charger à leur tête , je vous jure que je brûlerai la cervelle à celui qui y entrera avant moi. » Berstheim ayant été emporté , le Prince y entra en effet le premier. Huit pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs , qui reçurent de leur auguste général l'ordre de traiter les blessés républicains comme les leurs. Le comte de Wurmser alla rendre visite au Prince après le combat : « Eh bien ! M. le Maréchal , lui dit S. A. S. , comment trouvez-vous ma petite infanterie ? (Les Autrichiens nommaient ainsi l'infanterie émigrée , par opposition à leurs troupes

composées d'hommes remarquables par leur taille.) — *Monseigneur* , répondit le Maréchal autrichien , elle grandit au feu. »

S. A. S. Monseigneur le Duc de Bourbon , à la tête des cavaliers nobles , et Monseigneur le Duc d'Enghien , qui commandait les chevaliers de la couronne , se distinguèrent éminemment dans ce combat. Hélas ! pourquoi ce dernier n'y périt-il pas au sein de la victoire ! sa mort , pour avoir eu des circonstances plus tristes , n'en fut pas moins glorieuse. Personne n'ignore quel noble courage il montra dans ce château de Vincennes où il fut si indignement assassiné. On lui demandait s'il avait conspiré contre la France ? « *Je me bats et ne conspire pas* , répondit le Prince. S'il avait pratiqué des intelligences dans Strasbourg ? « *Ce ne sont pas mes intelligences dans Strasbourg* , dit-il encore , *c'est mon épée au champ de bataille que vous redoutez.* » S'il avait porté les armes contre son pays ? « *Ce n'est pas contre mon pays , mais contre ses ennemis . que j'ai porté les armes* , répliqua-t-il. » Condamné à mort par la commission militaire au sein de la-

quelle il avait subi cet interrogatoire , il s'agenouilla un moment pour prier Dieu , se releva ensuite , et dit : « *Marchons.* » Reconnaissant à l'état du fossé où il fut conduit , qu'il allait être passé par les armes , il s'écria : « *Grâce au ciel , je mourrai de la mort d'un soldat !* » Au moment d'être frappé , il dit aux soldats en découvrant sa poitrine : « *Allons , mes amis !* »

Ce fut en 1818 que mourut le Prince de Condé , à Paris. Quand on demanda au Roi comment il voulait que son cousin fût inhumé , il répondit : « *Comme Turenne et Duguesclin.* Ce mot , que l'histoire consacra , honore autant le monarque qui l'a prononcé que le guerrier sur lequel il a été dit.

S. A. R. Monseigneur le Duc de Berri avait vécu comme le Duc d'Enghien ; frappé l'année dernière par un vil meurtrier , il est aussi mort en héros. Persuadé qu'il va bientôt cesser de vivre , tandis que les hommes de l'art , qui l'entourent , conservent encore des espérances , il ne montre pas la moindre faiblesse : il s'occupe avec le plus grand calme des derniers devoirs

qu'il faut que l'homme remplisse sur la terre; il satisfait à la religion, console son épouse et bénit sa fille. Son regret est de mourir de la main d'un Français, lui qui les aimait tous et le prouvait chaque jour par tant de bonnes actions. Le Roi se rend auprès de lui; le Prince retrouve la voix pour l'implorer en faveur de son meurtrier : *Grâce ! s'écrie-t-il, Grâce pour l'homme qui m'a frappé ! je vous en conjure, Sire !* Paroles sublimes, et qui rétentiront à jamais dans la postérité ! elles ne durent pas, au reste, surprendre chez le Prince dont elles furent le chant de mort. Il n'était rien qu'on ne pût attendre de son cœur bon et généreux : chaque jour on apprenait de lui quelque nouveau trait d'obligeance ou d'humanité. Souvent, confondu parmi les simples particuliers, il leur donnait sans cesse l'exemple de cette vertu, la première de toutes dans l'état de société, puisqu'elle unit les hommes par le doux commerce des services et des secours; lien plus fort que ceux même du sang. Hélas ! son affabilité fut poussée au point de le rapprocher plusieurs fois des

hommes de cette classe parmi lesquels il trouva un assassin. On en rapporte la preuve la plus touchante.

Dans le courant de l'été de 1819, dit-on, deux hommes du peuple, aux Champs-Élysées, jouaient à un jeu qu'on nomme *le bouchon* : ce jeu consiste à entasser sur un bouchon des pièces de monnaie, que l'on tâche d'abattre avec un palet. Une querelle assez vive s'éleva entre les deux joueurs ; il s'agissait de savoir, les pièces abattues, quel était celui des deux palets qui se trouvait le plus près de l'une d'elles. Mgr. le duc de Berri, se promenant incognito, écoutait la discussion ; il y prend bientôt part, et s'adressant à l'un des joueurs : « C'est toi qui as tort, lui dit-il, il s'en manque au moins un pouce pour que ton palet soit aussi près de la pièce que celui de ton camarade. — Cela n'est pas vrai, dit le joueur de mauvaise humeur. — Ah ! cela n'est pas vrai ? répond le Prince ; hé bien, je vais te le prouver ; et aussitôt il ramasse une paille, mesure la distance des deux pièces, confond le joueur, et lui dit : « Tu vois bien que tu es un entêté. » En

disant cela , il le frappe légèrement de la main sur la tête , et s'éloigne ; mais tout-à-coup , comme s'il se fût reproché d'avoir fait de la peine au perdant , il revient sur ses pas , et le touchant à l'épaule : « Sans rancune , lui dit-il ; tiens , voilà pour te consoler et pour boire à la santé du Roi. » Il lui remet en même temps une pièce de quarante francs dans la main et s'en va. Les joueurs le suivent de loin avec étonnement ; au moment où il rentre dans le palais de l'Elysée-Bourbon ils apprennent d'un tiers qui il est , et font retentir les airs des cris de *vive le Roi , vive Mgr. le duc de Berri !* Que de grandeur véritable dans cette simple action ! combien elle rapproche , sans qu'on y pense peut-être , le prince dont elle est l'ouvrage , de celui de ses aïeux qui dans le bois de Vincennes s'asseyait au pied d'un arbre pour entendre et juger les Français !

Mgr. le duc de Berri a laissé sa veuve enceinte , et cette Princesse , devenue dans ses douleurs un modèle de courage et de constance , a donné au trône un nouvel héritier. Espérons que cet auguste enfant ,

destiné à régner un jour sur notre patrie, aura toutes les vertus qui chez un souverain assurent le bonheur des peuples : Dieu nous l'a conservé miraculeusement ; il doit l'avoir rempli de son esprit, comme ces Rois qu'il élevait de temps en temps pour la gloire et la prospérité d'Israël. Rallions-nous donc autour du berceau de ce nouveau Joas : Né sous l'empire d'une Charte constitutionnelle qui reconnaît et consacre tous les principes de liberté auxquels nous pouvions prétendre, et qu'avait voulu nous assurer l'infortuné Louis XVI, il ne peut inspirer que des désirs de paix pour le présent et des sentimens de sécurité pour l'avenir.

FIN.

TABLE.

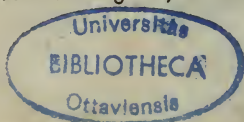
Magnanimité de Hugues-Capet.	Pag. 1
Tel père, tel fils.	3
Courage de Louis VI.	4
Premières traces de liberté en France.	5
Vaillance et Popularité de Louis VII.	6
Philippe-Auguste.	<i>ib.</i>
Louis IX au pont de Taillebourg.	11
Trait de grandeur d'âme.	14
Louis IX conquérant l'Egypte.	16
Louis IX prisonnier des Sarrasins.	35
Louis IX humiliant le scheick des Assisins.	65
Amour de Louis IX pour le peuple.	74
Bon ordre rétabli par Louis IX dans le royaume.	77
Aumônes et fondations pieuses de Louis IX.	85
Louis IX, Protecteur des Lettres.	87
Mort du grand et bon Roi.	88
Régence de la reine Blanche.	95
La reine Marguerite à Damiette.	100
Affranchissement des habitans de la cam- pagne.	102
Beau mot de Philippe de Valois.	103
Bonne foi de Jean II.	<i>ib.</i>
Charles V, surnommé le Sage	104
Avénement de Louis XII à la Couronne.	106
Sa bonne foi et sa générosité.	108
Louis XII à l'armée.	109
Son amour pour le peuple.	110
Amour du peuple pour Louis XII. Titre glorieux qu'il reçut solennellement.	111
François I ^{er} à la bataille de Marignan.	114

La bataille de Pavie.	115
Loyauté de François I ^{er}	116
François I ^{er} juste et généreux.	117
François I ^{er} , père et restaurateur des lettres.	121
Henri IV.	123
Le Génie militaire de Henri IV se décèle dans une première action.	127
Le Héros fait ses premières armes.	129
Trait d'intrépidité.	130
Siège de Cahors.	131
Henri IV studieux.	132
Belle maxime.	133
Les augustes frères d'armes.	<i>ib.</i>
La mêlée glorieuse.	134
Hommage flatteur rendu au courage de Henri IV.	135
Henri à Arques.	136
La plus noble des réparations.	137
La bataille d'Ivry.	139
Reconnaissance de Henri IV pour les ser- vices rendus.	140
Henri IV au siège de Rouen.	141
Son respect pour les lois.	143
Avec combien de franchise il fut clément.	143
Fin du maréchal de Biron.	148
Magnanimité.	154
Journée de Fontaine-Française.	155
Sa pensée sur la noblesse.	159
Henri IV et Sully.	<i>ib.</i>
Henri IV, à-la-fois homme de plaisir et homme d'Etat.	163
Amour de Henri IV pour son peuple.	171
Son discours à l'assemblée des notables.	172
Henri IV ménagea et aima Paris.	175
Trait de modération de Louis XIII.	178
Sa bravoure.	179
Louis XIV.	<i>ib.</i>
Courage.	185
Amour de la justice.	188

Une juste résistance et de bons avis ne l'in-	
disposaient pas.	189
Protection aux sciences , aux lettres , aux	
arts et au commerce.	192
Traits de bonté , d'affabilité ; paroles con-	
solantes ou flatteuses.	197
Effet produit par la présence de Louis XIV.	208
Sa constance dans le malheur et dans les	
souffrances.	209
Le Grand Condé.	213
Anecdotes sur M. le Dauphin , père de	
Louis XV.	215
Louis XV.. . . .	221
Anecdotes sur la reine de France , Marie	
Lecksinska.	222
Anecdotes sur monseigneur le Dauphin ,	
père de S. M. Louis XVIII.	227
Louis XVI.	230
La reine Marie-Antoinette.	260
La princesse Elisabeth.	270
Le jeune roi Louis XVII.	274
Amour constant de S. M. Louis XVIII	
pour ses sujets.	306
Charte constitutionnelle.	331
S. A. R. Monsieur.. . . .	349
Monseigneur le duc d'Angoulême.	358
Madame , duchesse d'Angoulême.	360
Le duc de Berri , le prince de Condé.. . . .	366

Fin de la Table.

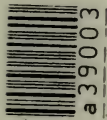
IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER,
Rue Guénégaud , n°. 31.



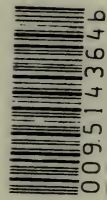
bliothèque
té d'Ottawa
chéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--



a39003



009514364b

